LA TABLE RONDE

JUILLET 1948

SOMMAIRE

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY :
Seigneur Berbère 1091

FRANCOIS MAURIAC :
La pierre d'achoppement (*fin*) 1102

EMMANUEL BERL :
L'ère des fétiches 1111

JULES ROY :
Le Métier des Armes (III) 1144

JULES SUPERVIELLE :
Shéhérazade 1171

JEAN GIONO :
Le hussard sur le toit (I) 1197

CHRONIQUES

LECTURES

GIBERT SIGAUX :
Roman policier 1220

BIÉVILLE-NOYANT :
Lettres de Lyautey 1222

SPECTACLES

ROBERT KANTERS :
La leçon de Lorca 1232

JACQUES FESCHOTTE :
La musique française au Festival de Strasbourg ... 1236

8° Z 30371

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

PROMENADES

JACQUES TOURNIER :
Notes sur le Luxembourg 1241

HENRY MULLER :
Déposition 1244

MICHEL BRASPART :
Notre alcool et notre tabac 1246

*

FRANCOIS NICARD :
Les lignes du mois 1249

ÉTUDE ET DOCUMENT

THIERRY MAULNIER :
Le faussaire maladroit 1258

SEIGNEUR BERBÈRE

J'étais seigneur berbère et je rentrais chez moi. Je venais d'assister à la tonte des laines des mille brebis de mon patrimoine. Elles ne portent point, chez nous, ces clochettes qui, du versant de leurs collines, vers les étoiles, répandent ailleurs leurs bénédictions, elles imitent simplement le bruit d'une eau courante qui n'en finit plus de couler. Et nous qu'assiègent les sables, cette musique seule nous rassure. J'avais donc écrémé ma douce rivière, j'avais pesé ma provision de mousse blanche, j'avais remercié Dieu. N'assurait-Il pas pour l'année et la poudre de mes guerriers et le pain de mes serviteurs et les bijoux de mes épouses, car on les distrait ainsi d'être folles, elles secouent la tête de droite à gauche, ce qui fait un bruit d'or qui tinte, et l'on connaît la paix.

Je rentrais donc chez moi, honoré du sourire de mes esclaves noirs, toujours ivres de reconnaissance, car un esclave est un temple de gratitude. Ce seul sentiment les emplit si l'on se garde de leur enseigner d'autres paroles que celles de la foi. Ils usent, en effet, des mots nouveaux comme de jouets multicolores. Ils s'en réjouissent d'abord et rient. Mais le Verbe jusqu'à leurs consciences creuse son chemin comme un ver. Et moi qui protège les hommes, je tranche aussitôt avec l'arbre, quiconque a entendu

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

parler de rébellion, sachant que tôt ou tard, il sera pris de rage et n'en pourra jamais guérir.

Ainsi ai-je perdu mon esclave préféré. Jeune et beau comme un ange et serviteur modèle et noble et probe et apte à compter les brebis et à peser leur laine, et qui, tout le long de la nuit, se tenait droit devant ma porte, ainsi qu'un candélabre noir, chargé d'amour. Comme je passais, il me dit, me liant les genoux dans ses bras : « Ah ! si je ne t'avais connu, c'eût été une grande injustice... » Ainsi le mot pénétrait chez moi, malgré les remparts. Je posai la main doucement sur ce front abîmé dans l'extase, le renversai vers la lumière, et lus dans le miroir des yeux une inquiétude qui s'ignorait encore... Il me fut dur de triompher de ma bonté, mais je connus bientôt que j'avais eu raison puisque, à l'heure du supplice, l'homme injuria le bourreau d'égal à égal : « Injustice, criait-il, injustice ! » Le vent d'une parole l'avait empoisonné, sinon il fût mort comme d'amour, pareil à celui-là qui sauta de la tour une nuit que j'étais fatigué, et souhaitais des larmes...

Je doublai dès lors les sentinelles. J'épaissis les remparts. Je ne laissai plus sortir ni rentrer que les bergers sourds. Et cependant, je ne jugulai point le mal. Il arrivait que l'un ou l'autre de mes hommes se réveillât, parlant de droit ou d'esclavage. Ne sachant découvrir d'où soufflait cet enseignement, craignant jusqu'au langage des étoiles, je vidai de leur glu les yeux des astrologues. Rien n'y fit. Un sorcier alors me prit à part, et m'éclaira sur les poètes : « Vois, dit-il, ils sont inspirés quand ils chantent, sais-tu si les voix qu'ils écoutent ne parlent pas tout bas d'injustice ou de rébellion? » Je fis donc aussitôt trancher la tête du sorcier, et je condamnai les poètes.

Tout en réfléchissant sur le bonheur des hommes et les ennemis invisibles qui menacent les citadelles et les pourrissent par le cœur, je marchai le long du vestibule : un

pas lent sur un carreau noir, un pas lent sur un carreau d'or, et j'entrai chez les femmes.

Les ai-je aimées! Quand j'émergeais des profondeurs du sable, brûlé par l'éclatant soleil, ivre encore des fortes joies que la grâce de Dieu m'avait accordées, ayant porté le châtiment au cœur des tribus infidèles, ayant purgé mon désert des pillards que la vue de mon seul étendard dissipait comme des perdrix, ayant, au sommet des tables calcaires d'où je mesurais l'étendue, méprisé le monde, et m'étant d'abord méprisé moi-même, quoique victorieux et chargé de dépouilles car, avant tout, je suis le serviteur de Dieu, marqué par la soif, marqué par le sel, marqué par le sable qui avait si longtemps grésillé contre mon bouclier d'étain, quand je ramenais ma troupe décimée des meilleurs parmi les meilleurs, mais plus forte, mais plus émondée, ainsi qu'un arbre, par le couteau de l'ennemi, et désormais plus noueuse encore et plus dure, quand la nouvelle de mon approche se répandait dans l'oasis... Alors, ah! Elles étaient là qui accouraient, lâchant leur urne à la fontaine, s'accrochant à moi de tous leurs poignets, me tirant à bas du cheval où mes cuisses laissaient leur empreinte, baisant la poussière de mes chausses, s'émerveillaient des cornes de mes paumes, de ma barbe rêche, de mes meurtrissures, et m'entraînaient vers ma demeure.

Et moi qui dans la vie remonte à grands coups de sabre, comme un rameur, le flot toujours renouvelé des infidèles, moi qui fais mon chemin dans le désert avec la majesté d'un navire, moi qui suis fort, je riais d'un grand rire et je fermais les yeux. Et, les bras croisés sous la nuque, allongé sur les coussins pourpres, au long de leurs corps, je me laissais descendre au fil de l'amour comme un noyé.

Parfois, me réveillant au cours du rêve entre les rives parfumées, d'un doigt ayant fait taire les instruments à cordes et les chanteurs, je m'accoudais pour considérer mes bien-aimées, et, lentement, afin d'exalter l'éclat de leurs

joues, je racontais mes gloires. J'étais jeune alors et je leur parlais, n'ayant point encore appris la bonté qui enveloppe sans correspondre, ne les ayant point encore enfermées , comme dans l'étable un bétail tendre, dans ce silence où nous enferme Dieu.

Je leur disais les puits taris et les méhara que l'on éventre pour boire l'eau des viscères. Et je les sentais qui palpitaient de coudoyer tant de souffrances. Je racontais la balle du Reguelbat qui avait décousu ma ceinture, et elles se pressaient de plus près contre moi car leur chante le goût de la mort. Je leur décrivais ces trente prisonniers, si beaux que je dus me résoudre à les fusiller tous, leur noblesse m'interdisant de les réduire en esclavage, et voilà qu'elles se pâmaient sous la caresse. Enfin, si je leur répétais le cri qui accompagnait le supplice, si leur venait aux lèvres l'arôme du sang, alors coulaient sur moi des baisers doux comme la fonte des neiges.

Je me trompais. Me pardonne Dieu d'avoir fait servir le sang des guerriers au plaisir des femmes!

Ainsi j'ai vécu dans l'erreur, mais, passé soixante ans, la plus grande part de la vie, ainsi qu'une moisson rentrée, repose dans l'ombre et dans l'apaisement, et l'on découvre que l'on s'est fait prendre au rayonnement des créatures... Qu'elles étaient belles! J'ai cru qu'elles étaient tendres.

Quand l'une souriait en silence, pleine de désirs inconnus d'elle-même, et montrait sa simple ferveur... Ah! c'était comme une lampe d'auberge dans la nuit, le signe d'une présence humaine, et je l'aimais. Et je me hâtais vers son amour comme vers l'auberge véritable. Quand l'autre montrait son chagrin et pleurait, naïve, un bijou perdu, elle pleurait déjà, et sans le savoir, sur la mort qui sépare de tous les bijoux. Et cette femme m'atteignait au cœur, se lamentant, parmi ses bracelets d'argent, d'être de chair et périssable.

Et si, donnant le sein au nouveau-né, une jeune mère

m'apparaissait comme une fontaine de douceur, si, dans sa secrète filiation je surprenais la vie elle-même qui, depuis l'origine, s'écoule ainsi de créature en créature avec ce lait, qui animait de son pouvoir, pour une durée mesurée, ces bras dorés, ces lèvres tièdes, ce tremblement, je croyais aimer pour elle-même cette escale d'un jour.

Mais si l'on a cru suivre des appels différents, on découvre, passé soixante ans, qu'ils étaient les appels à travers chacune d'un même archange. On découvre, à travers la fille bavarde, plus grande qu'elle, cette inquiétude d'au-delà des âges, ou cette sérénité.

Il habite parfois la plus grossière. Il fait taire ses petitesses, ses déraisons, ses vanités. Il fait taire en elle la créature, et prête à ce désordre sa divinité. Et, désormais, comment espérer d'une femme qu'elle puisse vous combler, vous décevoir, ou vous trahir... Ah! que l'on devient indulgent, que l'on exige peu, que l'on a bien compris sa solitude! Il n'est d'autre compagnie humaine, parmi les hommes, que celle d'un archange muet.

C'est pourquoi, passé soixante ans, on ne vénère plus la femme, mais ce qui, dans la femme, s'effraie et tremble. On n'écoute plus ses mauvaises raisons, comment saurait-elle pourquoi elle pleure? Ses larmes viennent de tellement plus loin. C'est l'ange qui se tourmente. C'est l'espère qui, à travers elle, pousse sa plainte, comme à travers le nouveau-né sans langage.

Je méprise les créatures, mais je pourrais m'agenouiller pour l'honorer devant une femme endormie et qui respire. Tirée d'on ne sait quelle profondeur, échouée là, si nue, parmi les minéraux glacés de la terre, c'est à peine si sa poitrine se soulève. Mais la pulsation qui l'anime lui vient du fond des âges. Le doux battement, qui l'atteint à son tour, est semblable au clapotis chantant que forme, dans la nuit, au secret d'un golfe, la mer.

Et moi je ne sais plus aimer que la tribu. Elle contient seule l'archange épars. Comment étreindre tout à fait?

Il s'est répandu à travers tous, et en nul ne s'assemblera. Il n'ébauche qu'un geste parmi ces gestes, ne coule qu'un rayon dans ces rayons. On veut le saisir, il échappe. Parfois cependant, aux veilles de guerre, quand la tribu se ferme autour de moi, pleine de crainte à cause du silence et de la mort, si je ferme les yeux, je l'entends. Rêves, appels, sanglots, bruits de bouilloire de mon peuple qui dort, c'est lui, c'est lui qui se retourne, insatisfait.

Oui, je vous parlerai de l'archange qui a croisé l'espèce humaine. Nous sauve Dieu d'être comblés dans notre amour. Nous sauve Dieu de le voir apparaître nu, ayant emprunté l'enveloppe de l'un de nous pour oser des pas prédestinés. Tribu grossière, c'est assez qu'il remue en toi, obscurément, comme l'enfant au ventre de la mère, c'est assez que ta chair perpétue cet alliage de feu, nous sommes pétris de limon, nous ne supportons point une trop grande part de lumière. Une trace de lui, et déjà nous brûlons, une syllabe de lui, et coule longtemps le sang des hommes... Mais qui le pourrait contenir! J'ai appris à les reconnaître ces enfants qui périront jeunes d'être trop beaux, chargés par lui d'un excès de noblesse, et qui se taisent, épouvantés de sentir en eux s'ouvrir des ailes. L'ange ne peut habiter sans la déchirer notre vieille étoffe, qu'il demeure sourd, engourdi, enfoui dans la tribu. Je tremble lorsqu'aux grandes heures, il geint et craque au long de ses jointures...

Quelquefois cependant, il se montre, mais pour un seul instant. Le feu meurt ainsi de l'arbre qu'il brûle. Parfois, à l'heure du supplice, on voit le condamné relever le front, se transfigurer, ayant renoncé sa part d'homme, et, démêlé d'avec sa gangue, se dresser immobile et pur.

Mon père le savait bien, qui fit souffrir les hommes. Il assistait par simple amour, comme à une danse religieuse, aux derniers pas du condamné. « Vois, disait-il, quelle noblesse!... » On le surnomma « Le Cruel », quand il ne pécha que par orgueil en empruntant le rôle de Dieu.

« Vois, disait-il encore, j'ai créé l'ange. » Mais l'ange simplement se montrait.

Ah! l'ai-je vu souvent éclater, les ailes grandes ouvertes, hors de sa cosse périssable! On condamne le scélérat, mais à peine le glaive a-t-il lui, la foule reconnaît l'ange, et hurle au sacrilège, et nous accuse d'avoir poignardé l'innocent. De là naissent aussi, autour des bûchers, ces légendes de vols de colombes. Mais nous qui rendons la justice, nous avons renoncé à partager l'homme. Il nous faut en prendre notre parti. Nous livrons au bourreau le scélérat, mais, sa robe de boue une fois dévêtue, celui qui seul est pur fait les derniers pas vers le feu. Nous condamnons le criminel, mais c'est l'innocent, toujours, qui meurt. Quand celle-là qui nous a trahis et bafoués, nous la chassons, et qu'ayant fait son baluchon en mordant ses pleurs, le seuil franchi, elle se retourne sans espérance, son sourire enfantin nous brûle. Nous le reconnaissons, celui dont l'image nous dévore. Nous avons chassé l'enfant pure et pétrie de la chair de l'ange... Mais nous qui rendons la justice, nous refoulons dans notre gorge le cri d'amour.

Un pas lent sur un carreau d'or, un pas lent sur un carreau noir, j'allai visiter l'épouse la plus jeune, dont j'avais appris qu'elle avait pleuré. J'allai la regarder dormir et, posant la main sur son front, toucher à travers elle la blessure qui brûle mon peuple, car, maintenant que j'ai vieille, je connais ce que je caresse.

J'ai fait longtemps ce métier d'oiseleur. Longtemps, j'ai médité, sans la comprendre, sur la douceur d'apprivoiser. Pour tromper une soif dont j'ignorais l'objet, j'ai parfois même, ainsi, posé la main sur le flanc de gazelles tièdes que ma douceur faisait trembler, ou sur la nuque de ces renards des sables, que l'on capturait sur mon ordre, et qui frémissaient de tous leurs muscles si prêts de me mordre ou de me chérir... Je me trompais. Mais désormais, je connais la proie que je cours.

Apprivoiser, c'est appeler, c'est retenir, c'est tirer à soi celui qui fuit à travers celui que nous possédons. Épouse nouvelle, ce n'est point toi que j'entreprends. Mais celui-là qui dort dans les ténèbres de tes yeux, je le désire. Si je pose la main sur ton flanc pour te rassurer jusqu'à la racine, c'est afin qu'il affleure. Si j'use de cruauté pour te tirer des larmes, c'est qu'il luit dans ton désespoir. Le voilà qui se montre, Dieu qu'il est pathétique! Ah! j'ai tellement pitié des hommes.

Un dernier pas sur les tapis de haute laine... Elle ne dormait pas quand j'entrai. Je la baisai donc au front, afin de prendre congé d'elle, mais elle me retint par la manche :

— Seigneur, dit-elle, j'ai le cœur angoissé. Permettez-moi de m'informer. J'ai fermé les yeux tout à l'heure et me suis crue en haute mer. Je voudrais savoir où je vais...

— Vous recevrez, lui dis-je, trois bracelets d'or et une émeraude.

— Seigneur, vous me chargez comme pour un voyage. Me voilà toute clinquante, et bruissante, et chamarrée. Seigneur, vous m'ornez comme pour des noces, et cependant je suis votre épouse, qui épouserai-je? Quelque chose en moi continue quand je suis comblée et devrais mourir... Je voudrais connaître où je vais.

— Vous allez à pas lents vers la vieillesse heureuse et vers la paix...

— Seigneur, quelqu'un s'avance en moi et marche. Seigneur, défendez-moi s'il est possible encore. Je suis immobile, mais je fuis. Je suis sage, mais je cours. Prenez-moi dans les bras, retenez-moi, écrasez-moi, je me sens transportée et déjà laisse un long sillage qui n'en finit pas de chanter.

— Il fait très lourd et vous rêvez.

— Seigneur, de grâce, entendez-moi! J'ai peur! Je suis semblable à la momie d'Égypte. Elle aussi paraît dormir.

On l'a serrée de bandelettes. On l'a embaumée d'aromates. On l'a scellée au cœur d'une pierre... Et la voilà qui part comme une folle à travers les âges! Regardez-la, ne devinez-vous pas qu'elle court? Ah! Dédaigneuse seulement d'ouvrir les yeux et de paraître vous reconnaître. Elle vous côtoie. Elle frôle votre manche. Elle file à votre hauteur pour quelques heures et vous la croyez immobile, quand elle se coule déjà loin de vous, enfantine et sérieuse. Vos arrière-petits-enfants, à leur tour, la retrouveront contre leurs épaules, mains jointes et ne daignant pas leur sourire, égale à elle-même, fermée. Eux non plus, ne connaîtront point qu'elle est en fuite, ménageant sa respiration, si économe, si prudente... Et moi aussi, sous mon air candide, je m'évade. Moi aussi, je simule la paix, mais je brûle. Moi aussi, mon Seigneur m'a prise, j'ai trouvé l'amour dans sa couche, et ne suis point morte de joie. Vous me souriez, ah Seigneur! Vous me souriez pour me retenir, mais je le reconnais ce déchirant sourire dont on enveloppe le voyageur, lorsque la voix ne porte plus, ni les mains tendres, et qu'on le tire encore à soi par le dernier fil de la lumière. Seigneur, je voudrais connaître où je vais!

— Dormez. Demain, je vous ferai don d'une cithare. Vous êtes habitée par l'ange. Il vous brise. Il composera des poèmes, et les poèmes l'emporteront.

— Seigneur, je vous obéirai. Je dormirai. Mais j'ai peur du sommeil comme j'aurais peur d'un navire de pierre.

Hanté par l'inexplicable oraison, je gravis la tour la plus haute, et, mesurant du regard des domaines, je méditai sur le repos. Mon peuple s'était endormi. De l'épaule, ayant fait crier, pour les clore, les portes des granges, ayant poussé les brebis vers l'étable au chant des derniers bêlements, ayant rangé la récolte de laine, mes serviteurs, la nuit venue, s'étaient enfermés dans leur demeures.

Là, ayant fait griller sur les sarments craquants les quartiers de chair parfumée afin de réparer l'usure du jour, ayant serré contre leur flanc les fils bénis, leur ayant

enseigné la prière afin que la parole de Dieu nourrît comme d'une huile ces lampes éclairées pour la vie, ayant, avant de s'endormir, fait l'amour aux femmes volubiles, qui ramassent, dans leur monologue du soir, les mille vanités de leur journée, mais, l'amour une fois consommé, ouvrent des yeux noirs et se taisent, mes trente mille serviteurs reposaient. Ils reposaient sous leurs humbles toits de boue sèche, rentrés dans le sein de la terre comme pour la mort. A la surface de mon Empire, il n'était plus un homme qui se montrât à découvert, sinon ces maraudeurs qui échappent aux lois de l'espèce, se nourrissent du sommeil d'autrui, et font le guet, sous les étoiles, jusqu'au jour de la pendaison.

Sinon moi-même aussi, car je veillais. Car, du haut des remparts, je portais dans les bras le poids d'un peuple sans défense, blotti comme un agneau. J'étais le chef, j'étais le maître, j'étais le responsable, et, de même que leurs terres, leurs moissons et leurs laines m'appartenaient d'abord, de même que je prélevais comme mon dû, le fruit de leur travail, afin de le répandre sur eux comme un bienfait et d'enrichir ainsi de la chaleur de mon amour les éliments de leur misère, je recevais d'eux, cette nuit-là, ces respirations, ces soupirs, ces souffles de l'espèce en marche, qui pose son fardeau à l'heure de la halte, et je les élevais vers Dieu comme un cantique. Ainsi j'aimais la paix. Demain serait journée égale marquée des mêmes prières, des mêmes bêlements, et des mêmes propos des femmes, et ainsi de génération en génération, pour Sa Gloire.

Mais de même qu'une seule torche, si elle est brandie sur la montagne, peut répandre la rébellion dans les empires, l'angoisse d'une seule ruinait cette paix. Et je méditais sur la souffrance qui toujours interroge, et ne reçoit point de réponse.

En temps de guerre ceux que j'abandonnais, blessés au ventre, comme j'eus délesté mon navire, ceux que je débarquais sur les silex ou sur les ronces, afin de ne point

ralentir, du poids de leurs entrailles, mon châtiment, voilà d'abord qu'ils s'étonnaient. Ouvrant des yeux démesurés d'enfants punis, ils poussaient un seul cri qui n'en finissait plus et qui n'exprimait point la colère. Mais désormais notre marche était alourdie. Mes hommes, du haut de leur selle de guerre, se retournaient, comme pris de vertige, vers les étendues qu'un seul moribond emplissait de son témoignage. Je ne pouvais laisser béant derrière nous l'abîme qui nous attirait. A regret je me retournais moi aussi et dépêchais des cavaliers, avec ordre de faire le silence dans le désert.

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY.

LA PIERRE D'ACHOPPEMENT

V

Eh bien, non! Cette exigence à l'égard de la Sainte Église, je ne crois pas qu'elle corresponde chez nous à une diminution de la foi. Mais telles sont les conjonctures historiques, aujourd'hui, que chacun interroge avec angoisse la parole qu'il a reçue : les vies, les études sur Marx, sur Nietzsche se multiplient. Comment les chrétiens, par delà dix-neuf siècles d'interprétations, de commentaires, de gloses, ne s'efforceraient-ils pas d'écouter cette promesse, comme s'ils l'entendaient pour la première fois? Dans tout ce que j'écris ici, je ne crois pas qu'il y ait abandon téméraire à mon sens propre, car si j'enregistre mes réactions aussi fidèlement que je le puis (c'est tout le propos de cette étude), je suis très loin de m'y fier. Et par exemple, j'admettrais volontiers que ce qui en moi résiste à certains aspects, à certaines formes de la dévotion, comme, par exemple, aux manifestations de Notre-Dame du Grand Retour (elles se renouvelaient ces jours-ci en Espagne autour d'une autre statue, celle de la Vierge de Fatima), il y faut peut-être voir le signe d'une hérédité janséniste : Jacqueline Pascal eût réagi de même, qui souhaitait d'entrer à Port-Royal « parce qu'on y pouvait faire son salut raisonnablement ».

Pourtant nul moins que moi n'incline à mêler sinon la raison, du moins le raisonnement aux choses de la Foi.

Ce qui m'attachait dans ma jeunesse aux Jansénistes, ce n'était nullement leur doctrine de la grâce, mais la fascination de Pascal, son apologétique fondée sur une expérience vécue, la qualité humaine de la première génération janséniste opposée à ce que je subodorais de christianisme politique chez ses adversaires. Mais on ne saurait être moins théologien que je ne le suis, ni plus persuadé de ce que dit Kirkegaard que Dieu n'est pas quelqu'un *de qui* on parle, mais quelqu'un *à qui* l'on parle. Je ne dis point cela pour m'en vanter; c'est un fait que tout raisonnement théologique devient très vite une épreuve pour ma foi, alors qu'elle se nourrit de l'oraison des mystiques. Dès qu'on prétend m'apporter des preuves, je perds pied. Dès qu'on me rend sensible un contact spirituel, j'y adhère sans aucun effort. Loin de moi la pensée de vouloir discréditer la connaissance rationnelle; et même je souscris entièrement à ce que dit Newman, que : « la prétendue religion du cœur sans orthodoxie ni doctrine n'est que la chaleur d'un cadavre, réelle un moment mais vouée à disparaitre. » Tout ce que j'écrivais dans le précédent chapitre témoigne de cette vérité : les intermittences du cœur dont parle Proust règnent aussi dans les rapports du fidèle avec son Dieu et la persévérance ne s'obtient que si, selon le mot de Coventry Patmore, « nous ne renions pas dans les ténèbres ce qui nous a été révélé dans la lumière... » et si, en dehors de tout sentiment, nous adhérons par la volonté à la doctrine chrétienne et la pratiquons, dans la sécheresse, dans l'aridité.

Je livre ici simplement un trait de ma nature : j'atteins Dieu en moi et dans les autres par l'expérience que j'ai de lui et par celle qu'ils ont de lui, et grâce aux recoupements qu'il m'est donné ainsi d'établir. Et par exemple, je n'ai jamais osé avouer à des amis Religieux le peu de secours que je trouve personnellement dans la revue si intelligente et si « moderne » qu'ils publient. De ces hommes qui ont choisi de renoncer au monde et à ce qui est du

monde, nous n'attendons rien — moi du moins je n'attends rien, que le secret de leur profonde vie, que la communication de cette Paix qui n'est pas celle que le monde donne et qu'ils ne peuvent pas ne pas avoir reçue... Ou bien au contraire ne l'ont-ils pas trouvée? Toute la question pour moi est là : c'est le mystère de Dieu en nous.

Le dernier numéro de leur revue porte en sous-titre et sur la couverture même : *Situations et positions*. « Situations », c'est le vocabulaire de Sartre. Je voudrais être assuré qu'ils ne sont pas trop touchés par ce qui est « du jour », eux à qui nous demandons les paroles de l'éternité. Ici encore je ne parle qu'en mon nom propre et je ne doute pas qu'il ne soit très nécessaire que l'Église donne sa réponse dans tous les ordres et sur tous les plans aux questions que pose la génération qui monte, et en usant de son vocabulaire; mais pour moi, j'avoue qu'il m'est totalement indifférent de savoir ce que mes amis Religieux pensent du plan Marshall, de la révolution par la technique, de la crise du cinéma français. Ils sont les derniers dont l'avis m'importe sur ces problèmes. Leur costume même, il me semble, les sépare physiquement de cette civilisation mécanique et destructrice de l'esprit. Ils sont une négation vivante de tout ce que le monde adore et ils incarnent en même temps une affirmation que le monde rejette. La raison d'être de ces Religieux dans le Paris de 1948, c'est de maintenir un repère, c'est de redire inlassablement au nom de leur Maître : « Je suis là; je suis toujours là. » Et c'est, sans doute, ce qu'ils font; mais peut-être en perdent-ils un peu conscience : qu'ils sont inadaptés à ce monde dont ils s'efforcent de parler la langue! Qu'on aurait envie de leur crier — mais non certes comme une injure — comme une louange au contraire : « Mêlez-vous de ce qui vous regarde, de Celui qui vous regarde, de Celui que vous regardez; initiez-nous au secret de la contemplation. »

J'entends déjà leur réponse : que les Chrétiens ne sont

pas du monde mais qu'ils sont dans le monde, dans un monde qu'ils ont mission de changer en profondeur. Je leur accorde que je cède peut-être ici à la fatigue de l'âge, de cet interminable combat que tout homme mène contre lui-même. Cela sans doute m'est-il particulier de n'attendre de ceux qui se sont donnés au Christ qu'une réponse à la question éternelle : « et vous, que dites-vous de Lui? » Oh! comme avidement je les écouterais, s'ils me parlaient du Fils de l'homme, non pas en théologiens, non pas en sociologues, mais comme ceux qui voient, qui touchent le Christ ressuscité! Ce qu'un Religieux pense du surréalisme, ou de le liberté selon Sartre, je le sais d'avance. Le chien de l'Écriture revenait à son propre vomissement, non aux vomissements des autres. Leurs problèmes, comment seraient-ils les nôtres? Ce n'est pas une question pour nous de savoir s'il faut ou non faire avorter sa maîtresse, ou si l'homme que nous venons de tuer est la victime de notre jalousie ou celle de notre fidélité à un parti politique. Cela ne concerne pas les enfants de Dieu. Il n'y a pas de problèmes de « mains sales » pour un homme qui récite chaque matin, avant de consacrer ou avant de recevoir le corps du Seigneur : *lavabo inter innocentes manus meas*. Non qu'il ne puisse avoir, en effet, les mains sales, mais il sait qu'elles le sont et dans quelle eau il les doit laver.

Dans le dernier numéro de la revue dominicaine, *La vie intellectuelle*, l'auteur des *Remarques sur la philosophie en vogue* (et qui sont tout à fait selon mon cœur) parle de cette vocation qu'a le Chrétien « non seulement d'annoncer que la mort de la Foi produit la mort des âmes et donc des hommes, mais encore d'attester par la vie même de son esprit la Résurrection du Christ. » Voilà ce qu'il faudrait écrire en lettres majuscules sur la couverture de la revue à la place du sous-titre sartrien, car il n'y a pas d'autre question que celle-là.

Au degré de désespoir où nous voyons bien que l'espèce

humaine est parvenue, alors que je ne rencontre plus un seul socialiste qui ait hérité la foi d'un Jaurès, ni un seul communiste qui ne se sente lié personnellement à la cause de l'impérialisme slave, dans un temps où l'univers concentrationnaire survit aux régimes infâmes qui l'ont suscité, où la torture de l'homme par l'homme couronne une exploitation de l'homme par l'homme devenue sans recours (puisque ce n'est plus un patronat de classe qui l'exploite, mais le parti prolétarien lui-même impeccable et infaillible et dont les prérogatives et les droits ne connaissent pas de limite), il ne nous reste plus à nous chrétiens que de confronter ce monde atroce et l'Église catholique, le vieux vaisseau d'une forme antique mais chargé de la Vérité dont depuis 19 siècles il n'a rien laissé perdre et les eaux de ténèbres et de boue qui le portent.

C'est pourtant cette Église que, selon l'auteur anonyme d'un article du journal protestant *Réforme*, j'aurais dans *La pierre d'achoppement* prétendu justifier « de compromis, de lâchetés, de faiblesses, de mensonges... » Comme si un tel blasphème avait jamais effleuré mon esprit! Comme si j'avais pu croire un seul instant la Sainte Église suspecte de ces abominations! Elle est sainte mais ses membres sont pécheurs. J'ai critiqué, à tort ou à raison, ce qui m'a paru être chez certains prédicateurs des exagérations, des déviations, et chez certains clercs un excès de complaisance à l'égard des formes basses de la dévotion, — mais il s'agissait dans mon esprit d'erreurs par rapport à la vérité qu'a toujours enseignée l'Église immuable. Si j'ai prononcé le mot de mensonge à propos de ces traditions, de ces usages, j'ai ajouté aussitôt *à l'intérieur de la vérité*. L'expression vaut ce qu'elle vaut et il n'est pas sûr qu'elle soit très défendable. Mais il va de soi que dans mon esprit « le mensonge à l'intérieur de la vérité » n'est plus le mensonge et qu'il s'éclaire et trouve ses raisons de subsister et d'être souffert par l'Église, sinon toléré et encouragé.

Lorsque le collaborateur de *Réforme*, pour n'être point

suspect de pharisaïsme, croit devoir dénoncer : « la pauvre Église réformée par certains côtés si misérable... », je me refuse à lui rendre la politesse, l'Église catholique ne me paraissant par aucun côté mériter cette épithète. J'ajoute que je ne l'appliquerais pas non plus volontiers aux Églises protestantes : on peut être hérétique sans être, à proprement parler, misérable. Ce que je contesterais plutôt au Protestantisme, c'est son existence en tant qu'Église. Et il s'arme contre la nôtre de ce qu'elle est la seule qui ait une tête et des membres, une organisation à la mesure de la planète. Les Églises nationales réformées ont sans aucun doute, elles aussi, sur des théâtres restreints, mille occasions de se mêler à la politique humaine. Mais elles ne constituent pas cet empire spirituel qui, indépendant de toutes les nations, se trouve être par son indépendance même, obligée de traiter avec César, de traiter avec lui tout en s'opposant à lui. Tels sont les inconvénients et les risques de la véritable Église : la catholicité constitue le caractère essentiel de son authenticité; la catholicité est précisément ce qui fait défaut à toutes les hérésies.

Quant à ce qui oblige le rédacteur de *Réforme* à se voiler la face, ce mélange d'indulgence et d'irritation que m'inspirent certains usages, certaines traditions dont les siècles ont marqué la piété catholique, je réponds hardiment que je me reconnais, enfant de la Maison, le droit de m'en irriter ou de m'en accommoder, n'ayant à ce sujet de compte à rendre qu'au Père de famille, mais je ne puis me défendre de juger bien sujets à caution les airs scandalisés de mon frère hérétique. J'incline à croire qu'il est trop heureux de trouver là des prétextes pour détourner les yeux de la vieille Église mère dont les marques de vérité se manifestent avec plus d'éclat à mesure que l'antique nef approche du port, et que dans le ciel de la fin des temps nous cherchons déjà la place où apparaîtra le signe du Fils de l'homme. Ce jour-là, à quel troupeau se joindront-ils, les Pères ressuscités des premières générations chrétiennes? Là sans doute où

ils retrouveront intact ce dépôt de la foi qu'ils avaient reçu des apôtres et que l'Église catholique seule aura sauvegardé jusqu'à la fin.

Car comme dit Bossuet, tout est fondé sur la question : « Où était l'Église avant la Réforme?... Quand vous êtes venus au monde, il n'y avait dans le monde personne de votre croyance : si donc votre doctrine est la vérité, il s'ensuit que la vérité était éteinte sur la terre... Quand on a commencé votre Réforme, y avait-il un seul homme qui en se joignant à Luther, à Zwingle, à Calvin, à qui vous voudrez, lui ait dit en s'y joignant : j'ai toujours cru comme vous, je n'ai jamais cru ni à la messe, ni au Pape, ni au Dogme que vous reprenez dans l'Église romaine? »

Ces textes de Bossuet m'ont remis en mémoire ce que je me souvenais d'avoir lu dans une jeune revue protestante publiée en 1933 par des disciples de Carl Barth. Au cours d'un dialogue, un Protestant niait que Rome ait jamais été l'Église, et que l Église avant Luther ait pu résider ailleurs que « dans une suite de martyrs, Amalriciens, Albigeois, Beghards. » Sur quoi l'autre protestant protestait : « Absurdité notoire! Vous préférez à Anselme, à Bernard, à François, quelques douteux spirituels! » Réponse à laquelle il n'y a rien à répondre, et si les gens obéissaient à des raisonnements et non à des passions de l'esprit plus exigeantes que celles du cœur, ils se rendraient à l'évidence dont parle magnifiquement Bossuet : « Si on ouvre une fois les yeux à la vérité, écrit-il dans l'*Avertissement aux protestants*, si on voit qu'il n'est pas possible de nous refuser le titre de vraie Église où l'on peut trouver le salut que nous cherchons tous, ceux qui le cherchent véritablement ne tarderont pas à pousser leurs réflexions plus loin : Ils reconnaîtront les avantages plus éclatants que le soleil de l'Église catholique romaine au-dessus de toutes les autres sociétés qui s'attribuent le titre d'Église. Ils y verront l'antiquité, la succession, la fermeté à demeurer dans le même état. Ils y verront la chaire de Saint-Pierre où les

Chrétiens de tous les temps ont fait gloire de conserver l'unité; dans cette chaire une éminente et inviolable autorité, et l'incompatibilité avec toutes les erreurs qui ont toutes été foudroyées de ce haut siège. »

Que mon contradicteur de *Réforme* ne s'imagine surtout pas que j'aie la prétention de le toucher ni de le convaincre par le témoignage de cette grande voix qu'il a tant de raisons de haïr. C'est pour moi-même qu'à la fin de ces confidences je tiens à citer Bossuet, c'est de ma propre fidélité que je désire témoigner et de l'indéfectible amour que m'inspire la sainte Église, puisque certains se sont prévalus de ce que j'ai écrit ici, trop librement peut-être, « sans me soucier de choquer ni de scandaliser » comme je m'y étais témérairement engagé dans le premier numéro de *La Table Ronde*.

Quelques-uns ont cru que je m'abandonnais à mes humeurs... Non : j'ai cédé à une exigence, au désir de communiquer à d'autres cette persuasion où je suis que le temps est venu non certes de toucher à l'essentiel et qui est le dépôt confié à l'Église, mais de bousculer des conceptions, des habitudes même respectables. Si une chose est prouvée aujourd'hui (et la résident notre consolation et notre espérance), c'est que le message évangélique a gardé sur les cœurs toute sa puissance bouleversante, à condition qu'il soit offert à l'homme souffrant et désespéré par quelqu'un d'aussi souffrant que lui, mais débordant d'une espérance infinie. L'éternelle nouveauté du Christ, il appartient aux apôtres des derniers temps que nous voyons surgir ici et là, de la rendre perceptible à une société devant laquelle, l'une après l'autre, toutes les autres issues se ferment. Il n'est rien qui me touche autant dans l'Évangile que la question du Christ abandonné par les esprits trop exigeants, au petit nombre qui ne s'éloigne pas : « Et vous? Vous voulez aussi me quitter? » Et la réponse qui est notre réponse : « A qui irions-nous, Seigneur? Vous avez les paroles de la Vie éternelle. »

Il existe une suprême vérité à révéler aux hommes d'aujourd'hui qui ont admis une fois pour toutes qu'ils sont des athées : c'est qu'ils ne le sont qu'à l'égard du Dieu des philosophes et des savants, du Dieu dont Nietzsche a proclamé la mort et qui, en effet, n'existe pas. Mais le Père dont le Fils nous a révélé qu'il existe par cette seule invocation : « Notre Père qui êtes aux Cieux... » ce Dieu à qui Claudel disait : « Voi à que vous êtes quelqu'un tout à coup ! » c'est la mission de l'Église de le révéler au monde moderne, en changeant peut-être certaines de ses habitudes, en désencombrant les canaux et les avenues par où la Grâce, dans les derniers temps, se répandra sur le monde et le recouvrira.

FIN

François Mauriac.

L'ÈRE DES FÉTICHES

L'AFRIQUE CONQUIERT MONTPARNASSE

PEINTURE ET TOTEMS

A Roland Tual.

Les hommes de mon âge ont vu changer la face de l'art. Dans le Palais de l'avenue de Tokio, j'ai grand peine à reconnaître le Luxembourg de mon enfance. Où sont passés les Cormont, les Detaille autour desquels se pressait le public? En ce domaine aussi, les valeurs ont été « transmuées ».

Cette révolution dans laquelle nos vies se trouvent engagées, sans doute nous est-il par là-même difficile d'en prendre la mesure. Du moins connaissons-nous le maître-mot qui la domine. Dans le plan artistique, notre époque est d'abord celle des arts primitifs, avant tout des arts africains. Notre ère est celle des fétiches.

C'est l'objet nègre en effet, qui trace la ligne de partage des générations. Bien des admirateurs de Renoir ont assez vite compris Matisse, bien des lecteurs de Barrès ont de même goûté Fargue et Léger, mais ils n'ont pu accepter les masques de la Guinée.

Quand on voit à l'hôtel Biron les reliefs égyptiens et les vases grecs posés avec astuce par le vieux Rodin autour de ses statues, l'idée d'y mettre un fétiche du Dahomey semble bizarre, presque sacrilège. Or, si on trouvait un autre Palais où abriter, comme on souhaiterait, la vieillesse de nos grands peintres, Braque ou Picasso, Derain ou Matisse, nul doute qu'il n'y placent ces objets d'art africains, océaniens, sumériens.

Ce bouleversement que nous avons vu de nos yeux, dont les principaux artisans vivent encore, et peuvent nous répondre quand nous les interrogeons, déjà ses origines se dérobent à nos enquêtes. Tant il est vrai que les formes nouvelles, comme les idées neuves, avancent « à pas de colombe », à travers un réseau délicat de malentendus.

Les premiers amateurs d'objets nègres furent évidemment les militaires des armées d'Afrique. Sans eux, qui les aurait connus?

Envers ces pionniers, l'histoire de l'Art risque de se montrer, elle se montre ingrate. Obsédée par Picasso et par Apollinaire, elle oubliera les collections du Général Gouraud, et plus encore, les humbles boutiques des brocanteurs où s'entassaient les statuettes avant que les artistes ne les recherchent. Il y en avait pourtant. Bien des Parisiens se rappellent encore une d'elles — qui se trouvait rue de Rennes. Et on m'affirme qu'un colonel italien en fit voir une à Rome dès 1902.

On trouvait aussi masques, fétiches, récades, dans l'étonnant capharnaüm que fut jusqu'à la paix de Versailles ce musée du Trocadéro dont il est bien difficile de ne pas regretter le stimulant désordre.

Mais en ces matières, nul n'ose disputer aux peintres la préséance. Et, sur la naissance de l'ère nègre, les pages déjà célèbres de Vlaminck et d'Apollinaire continueront à faire autorité.

I. Du bistrot d'Argenteuil au musée d'ethnographie.

Vlaminck affirme qu'il fut le premier à remarquer, dans un bistrot d'Argenteuil, en 1905, « deux statuettes du Dahomey peinturlurées d'ocre rouge et une statuette de la Côte d'Ivoire toute noire ».

« *Était-ce parce que je venais de travailler en plein soleil pendant deux ou trois heures, ou bien était-ce l'esprit particulier dans lequel je me trouvais ce jour-là, ou bien cela cadrait-il avec certaines recherches qui occupaient habituellement ma pensée? Ces trois sculpteurs me frappèrent.*

Nous avions bien, Derain et moi, exploré en tous sens le musée

du Trocadéro, mais ni Derain ni moi n'avions vu dans les objets exposés autre chose que ce qu'il était convenu d'appeler : des fétiches barbares. Cette expression d'un art instinctif nous avait toujours échappé...

Les trois statuettes d'Argenteuil me disaient tout autre chose. J'étais remué au plus profond de moi-même... J'emportai les trois statuettes.

A quelque temps de là, un ami de mon père à qui j'avais montré mon acquisition me proposa de m'en donner d'autres, car sa femme voulait jeter aux ordures ces horreurs. J'allai chez lui et j'emportai un grand masque blanc et deux statuettes de la Côte d'Ivoire.

J'accrochai ce masque blanc au-dessus de mon lit. J'étais à la fois ravi et troublé. L'art nègre m'apparaissait dans tout son primitivisme et dans toute sa grandeur.

Quand Derain vint, à la vue du masque blanc il resta interdit. Il était suffoqué et me proposa vingt francs pour que je le lui cède. Je refusai. Huit jours après, il m'en offrit cinquante. Ce jour-là j'étais sans le sou, j'acceptai. Il emporta l'objet et le suspendit au mur de son atelier de la rue Tourlaque. Quand Picasso et Matisse le virent chez Derain, ils furent eux aussi retournés. Dès ce jour ce fut la chasse à l'art nègre.

C'est Picasso qui, le premier, comprenant le parti qu'on pouvait tirer des conceptions plastiques des nègres d'Afrique et des îles océaniennes, les fit progressivement entrer dans la peinture. »

(Portraits avant Décès : 105-107.)

Le récit d'Apollinaire que Vlaminck, très loyalement, prend soin de remettre sous les yeux de ses lecteurs diffère peu du sien. Nous devons tenir compte du fait que le témoignage de Vlaminck est plus direct, mais celui d'Apollinaire de beaucoup antérieur. Chacun sait d'ailleurs que la partie des « Peintres cubistes », dont cette citation est tirée, lui fut non seulement inspirée, mais souvent dictée par les peintres eux-mêmes. Il dit : « *Toujours à l'affût des curiosités esthétiques, Vlaminck avait acheté chez les brocanteurs durant ses randonnées à travers les villages, des masques, des fétiches taillés dans le bois par les artistes nègres de l'Afrique Française. Sans doute, trouvait-il*

dans ces œuvres grotesques et curieusement mystiques des analogies avec les sculptures, gravures et peintures que Gauguin avait exécutées... Ces singuliers simulacres causèrent une profonde impression sur André Derain qui les considérait non sans complaisance, admirant avec quel art les indigènes de la Guinée et du Congo arrivaient à reproduire la figure humaine en n'utilisant aucun élément emprunté à la vision directe. »

Il semble qu'Apollinaire soit moins précis que Vlaminck et par ailleurs plus vrai. L'art dont celui-ci prend conscience, dans le bistrot d'Argenteuil, on ne peut en effet oublier que Gauguin l'avait magnifié dans ses reportages tahitiens. Et il n'est pas impossible que le rapprochement que Vlaminck n'avait pas fait du Trocadéro, se soit imposé à lui le jour où, ayant travaillé en plein soleil, rentrant dans un bistrot et non dans un musée, il se trouva dans des conditions plus voisines de celles où était Gauguin quand il regardait les idoles tahitiennes. La structure des statuettes d'Argenteuil ne différait sans doute pas beaucoup de celle des fétiches que le Trocadéro proposait à Vlaminck. Mais la lumière devait changer du tout au tout les couleurs. Et nous sentons que le peintre a été frappé d'abord par « l'ocre rouge » et « le noir ».

Les variantes des deux versions ne posent, à la vérité, que des difficultés légères. Beaucoup plus gênantes sont les déclarations faites à ce sujet par Picasso. Dans l'ouvrage monumental qu'il consacre à Picasso, M. Zervos écrit — et nous ne doutons pas qu'il lui en ait référé : « *L'artiste m'a formellement assuré qu'à l'époque où il peignait les* Demoiselles d'Avignon, *il ignorait l'Art de l'Afrique noire. C'est quelque temps plus tard qu'il en eut la révélation. Un jour, en sortant du musée de sculpture comparée qui occupait l'aile gauche du Palais du Trocadéro, il eut la curiosité de pousser la porte. Aujourd'hui encore, à plus de trente-trois ans de distance et en dépit des événements actuels qui le tourmentent profondément, il parle avec une profonde émotion du choc qu'il reçut ce jour-là à la vue des sculptures africaines.* » Les *Demoiselles d'Avignon* datent de 1907, le volume de M. Zervos dont cette citation est extraite date de 1943. De sorte que Picasso n'aurait pas connu les sculptures africaines avant 1910. Cinq années après que Vlaminck se procure les statuettes d'Argenteuil et vend à Derain le masque

blanc. Il faut considérer peut-être que le livre de M. Zervos parut sous l'occupation. Picasso et ses amis pouvaient éprouver le désir de minimiser l'influence de l'art nègre dans sa peinture. Mais je ne sache pas que depuis la Libération ces « assurances formelles » aient été démenties. L'artiste d'ailleurs ne conteste pas le « choc profond » reçu à la vue des sculptures nègres. Vlaminck, d'autre part, ne nous dit pas à quelle date Matisse et Picasso virent chez Derain le masque blanc.

Il faut avouer que le terrain qui sépare « l'ignorance » de « la révélation » semble très difficile à mesurer. Sans doute la « période nègre » de Picasso commence bien avant 1910. Mais que valent ces désignations? Ce ne sont pas les impressionnistes qui ont inventé le mot « impressionnisme ». Et, dès le 1er octobre 1904, M. Boissard parlant des tableaux exposés par Cézanne au Salon d'Automne, y reconnaissait « une expression d'art telle qu'elle pourrait émaner de quelque artiste malgache ». Il s'en est donc fallu de peu que l'art critique ne découvre chez Cézanne aussi une « période nègre »... Dans ce domaine où on trouve plutôt des nuances et des convergences que des vérités tranchées, rien ne permet de marquer des repères précis, de faire dater de tel jour le début de telle influence sur tel artiste ou sur telle école. Avant la découverte d'Argenteuil, Vlaminck connaissait Gauguin d'une part et d'autre part le musée d'Ethnographie. Et même si Picasso n'avait vu avant 1910, aucun fétiche, ni au musée du Trocadéro, ni chez Derain (ce que le témoignage d'Apollinaire rend improbable), il les aurait vus ailleurs et par exemple rue de Rennes. Mais le moment de la perception et celui de la révélation sont, en général, très loin de coïncider. La première fois que Proust voit la Berma ou l'église de Balbeck il ne sent ni la beauté de celle-ci, ni le génie de celle-là. Et Stendhal nous enseigne assez que, en amour, la « rencontre » ne coïncide pas avec la « cristallisation », qui seule engage le cœur. Nous savons bien que là où il s'agit de grâce, artistique ou amoureuse ou mystique, on ne peut trouver que ce que l'on cherche, ni d'ailleurs chercher que ce que l'on a déjà trouvé. En tout état de cause, si la découverte de l'art nègre est pour Picasso un choc tellement émouvant, c'est qu'il a déjà peint, ou déjà conçu les *Demoiselles d'Avignon*.

La version de Vlaminck satisfait mieux, au premier abord,

parce que les personnages qui figurent à la droite des Demoiselles d'Avignon évoquent pour nous irrésistiblement les masques et les fétiches que Picasso assure n'avoir pas connus au moment où il les peignait.

Mais ni Vlaminck ni Apollinaire ne nous rendent compte de ce qui fait justement l'essentiel de leur récit; puisque Picasso n'a été le premier ni à voir ni à admirer la sculpture nègre, pourquoi donc fut-il le premier à en tirer un parti efficace et à « l'introduire peu à peu dans sa peinture »?

La seule explication, il faut l'avouer, c'est que Picasso « introduit l'art nègre dans sa peinture », parce qu'elle y était déjà, Ce qui revient, en fait, à dire ce que lui-même dit à M. Zervos.

Au contraire, la question que Picasso ne résout pas : comment, s'il ignorait l'art africain, a-t-il pu concevoir les personnages de droite des *Demoiselles d'Avignon*? comporte sans doute mille réponses. Dès lors qu'il serait bien avéré que ces personnages ne viennent pas de la Côte d'Ivoire, on leur trouvera en France, en Espagne, ou ailleurs, d'autres origines, il n'est qu'à laisser travailler les généalogistes.

A la vérité, il importe assez peu de savoir où et quand Picasso a eu la « révélation » de l'art nègre. L'important, c'est de savoir si sa peinture, à partir de 1906-1907, recoupe ou non la route par laquelle l'art nègre est en train de déboucher. Or, à cette question-là, la réponse est évidente. Et, sur cette évidence, Picasso et Vlaminck, Apollinaire et Zervos s'accordent.

Les *Demoiselles d'Avignon* révèlent une hésitation. Il suffit de comparer le centre et la droite du tableau pour voir que le peintre se cherche, qu'il cherche, qu'une certaine manière de représenter les têtes, les hommes, les choses, qui aujourd'hui semble timide, l'effraye, comme une audace dangereuse. L'essentiel, c'est que, dans le sens qu'il suit, qu'il va suivre, l'artiste se sente encouragé, soutenu par quelque chose, qu'il ne recule donc pas, ni ne se laisse détourner par les possibilités innombrables que lui propose son imagination inquiète. Il faut qu'entre sa recherche plastique et l'art nègre, le contact s'établisse. Il faut que les masques, les fétiches qui vont apporter à ses tentatives des justifications massives soient connues, sinon par lui, du moins par d'autres. Il faut que,

— peu importe où pourvu que ce soit quelque part, — la rencontre se fasse.

Mais on voit mal comment elle pourrait ne pas se faire. A la même époque où Vlaminck découvrait les statuettes d'Argenteuil, les Américains découvraient la musique du jazz et commençaient à l'enregistrer. Les sociologues français étudiaient avec un zèle croissant « les mentalités primitives ». Les élèves de l'École Normale, de la promotion de Jules Romains, de Massigli et de mon cousin Henri Franck chantaient dans leur traditionnelle revue, était-ce à la fin de 1904 ou de 1905 :

Adorons le Totem
Le grand manitou
Que Monsieur Durkheim
Prêche parmi nous.

Le cake-walk connaissait à Paris, et à Vienne un succès triomphal. Le nègre de Pétrouchka allait ouvrir à la danse des perspectives nouvelles. Comment la peinture qui, depuis un siècle, était à Paris la chose la plus vivante n'eût-elle pas accédé au nègre, quand tout y accédait?

Ces « simulacres infantiles », ces « œuvres curieusement mystiques » étaient d'ailleurs portés par une vague colossale qui couvait tout l'Occident de tous les débris des arts primitifs.

Les voyageurs, à l'instar de Gauguin, ramenaient des îles océaniennes les tikis, les tapas, les figures de proues des navires. Les archéologues avaient exhumé du vieux sol de Mésopotamie les sculptures sumériennes, après les taureaux ailés et les guerriers barbus de Ninive. Schliemann avait remis au jour le Palais de la Grèce Mycénienne. Après les tombeaux d'Agamemnon et de Ménélas, on découvrait la tête d'Arique et de Minos, et plus haut encore ces idoles cycladiques, sans visages qui, pour Homère déjà, se perdaient dans la nuit des temps. Depuis la victoire de l'Europe sur les Boers, la Chine, largement ouverte aux fouilles, laissait apparaître, derrière ses porcelaines, ses laques et ses jades, ses terres cuites archaïques et le haut style des bronzes Teshous. Le protectorat français permettaient la prospection de l'Indochine. En Égypte, le zèle croissant des chercheurs, et les progrès croissants de l'outillage

permettait de retrouver les monuments des premières dynasties. Les travaux de M. Mâle sur l'art religieux du haut moyen âge faisaient ressortir l'énorme influence de Byzance sur l'architecture et sur la sculpture romaine. Depuis la guerre du Mexique, on prenait peu à peu conscience de la valeur des arts précolombiens, l'Amérique cherchait avidement et trouvait là ses titres de noblesse culturelle. Les expéditions que les explorateurs multipliaient dans les zones arctiques faisaient connaître les arts primitifs des régions boréales. De même que le XV^e^ siècle avait été celui de la découverte des continents, le XIX^e^ siècle avait été celui de la découverte des styles. Depuis Bonaparte, Champollion et Mariette, les archéologues avaient déversé sur l'Europe autant de trésors que, jadis, les conquistadores. Au butin ainsi ramassé, s'ajoutait celui que l'Occident, mieux averti, tirait de son propre fond. Non seulement l'Europe comprenait la grandeur de ses primitifs, recherchait, retrouvait leurs œuvres, mais elle exhumait aux Eyzies dans le Neanderhal, les peintures, les reliefs millénaires des temps rupestres.

La chasse au gibier d'art était d'autant plus passionnée que les hautes époques inspiraient plus de curiosité, et depuis Ruskin, Flaubert, Baudelaire et Gauthier plus d'admiration. On ouvrait le Musée Guimet, et le Musée Cernuschi après le Musée de la Marine et celui du Trocadéro, la mise en valeur de l'Afrique, l'établissement des Belges au Congo, le labeur français, anglais, allemand, la poussée de l'Europe dans la forêt équatoriale impliquaient la découverte de l'Art africain. Comment eût-il échappé à l'universelle battue? Au nom de quoi lui eût-il refusé sa part légitime dans la curiosité générale? Des milliers de personnes, dans Paris, étaient comme Vlaminck, « toujours à l'affût de toutes les curiosités esthétiques ». Comment les statuettes du Dahomey et de la Côte d'Ivoire leur eussent-elles échappé?

La difficulté, pour l'art nègre, n'était ni de se faire connaître, ni de se faire admettre, mais plutôt de ne pas laisser dégénérer son message en simple « curiosité esthétique ».

Le Paris de 1900, celui de l'exposition universelle, admettait tout. Les ateliers de Montmartre, de Montparnasse, et même de la Plaine Monceau, étaient devenus autant de petits panthéons esthéto-théosophes où s'effectuaient, entre les objets les

plus disparates, les rapprochements les plus hétéroclites. Les estampes japonaises, chères à Mallarmé, les laques chinoises chères aux Goncourt, les jades chers à Jacques-Émile Blanche s'étaient ajoutés aux cuivres hindous chers à James Darmester, aux vases persans, aux grès égyptiens, aux bitumes de Mésopotamie, aux poteries péruviennes, aux bronzes Renaissance, et d'ailleurs aux porcelaines de Copenhague, les icones se mêlaient aux Tanagras, les ivoires obscènes aux carreaux sarrazins et aux Bouddhas du Tibet, les ciboires aux Tanagras. On avait tout réconcilié, on se hâtait de tout accueillir. La bourgeoisie, honteuse d'avoir ri devant les Monet et les Renoir, au lieu de les acheter, jurait mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus. Aussi la répugnance que lui inspirait une œuvre d'art devenait pour elle une garantie de qualité et une promesse de hausse. Elle n'avait pas tout à fait tort. Vlaminck raconte qu'un gros bonnet du Havre ayant décidé d'acheter pour son gendre, afin de le moquer, les deux toiles les plus hideuses qu'il verrait aux Indépendants, choisit, sans hésiter : un Vlaminck et un Derain, qu'il paya cent francs pièce. La leçon dut porter, au Havre. Aussi était-ce en vain que les poètes maudits, les peintres maudits, les occulistes, les criminels et même les déments s'égosillaient de crier qu'on ne les comprenait pas, un chœur toujours plus nombreux d'amateurs infatigables leur répondait : « Je vous comprends. » Les maîtresses de maison doutaient si les lanceurs de bombes avaient ou non le pas sur les ducs. Le risque le plus grave, pour l'objet nègre, c'était de se faire enrober dans ce dilettantisme, situer comme « curiosité esthétique » entre les moulins à prières et les bocaux de pharmacie.

Ils y échappèrent par l'impossibilité où les experts furent de les dater. Heureux quand ils réussissaient à en déterminer la provenance. Un collectionneur ne se passionne guère pour les objets dont il ne connaît pas l'histoire. Il veut : le Van Dyck de Madame du Barry. Et d'ailleurs les pantoufles de Marie Louise.

L'ignorance contraignait les amateurs de fétiches à les aimer d'un cœur pur.

Cette pureté alla jusqu'au vandalisme.

II. La découverte des fétiches et la résurection de la sculpture

Pour les artistes africains qui les avaient produits, leurs œuvres n'étaient pas séparables des ensembles auxquels ils étaient destinés. Les masques devaient être endossés par des acteurs pour des danses liturgiques. Ces acteurs devaient être vêtus de robes dont l'importance magique ne le cédait pas à celles des masques eux-mêmes. Leur tissage engageait beaucoup de croyances. On admettait que ces robes avaient été inventées par les dieux pour protégées par la fertilité de la terre. Les masques d'ailleurs étaient faits pour bouger. Les acteurs qui les portaient devenaient les protagonistes de mystères dans lesquels, tous leurs villages jouaient le rôle du chœur antique dans les tragédies grecques. Les statuettes, comme les masques, s'accompagnaient d'ornements de sparterie et de plumes qui les rendaient plus expressifs et plus éclatants. L'Art africain, de même que l'Art grec est profondément imbu de couleur. Chaque couleur a dans les îles océaniennes une signification ésotérique que nos ethnographes déchiffrent, les tons forment un langage. Ce langage, en Afrique, paraît moins nettement défini, chaque teinte ne correspond pas à une lettre ou à un mot déterminés. Un objet privé de couleur n'en reste pas moins, dans une large mesure, dépourvu de sens. Les peintres contemporains n'en renouvelèrent pourtant avec la sculpture africaine l'étrange aventure de l'Europe renaissante avec les statues grecques. Celles-ci étaient toutes, ou bien chrysélé-phantines ou bien polychromes. On l'ignora; on finit par aimer dans la statuaire hellénique le marbre nu que les Grecs ne toléraient pas.

Les fauves et cubistes n'avaient pas les même excuses pour méconnaître le contexte chatoyant des objets auxquels ils faisaient la chasse. Ils arrachèrent les robes de sparterie, comme des enfants déshabillent leurs poupées. Parce qu'ils trouvaient ces plumages grouillants de vermine, ils les jetèrent au feu, quoiqu'il eût été facile de les désinfecter.

C'est, sans doute, que l'Art contemporain n'avait pas besoin de couleurs. Il en était saturé. L'Afrique ne pouvait proposer aucune teinte qui ne se trouvât déjà sur la palette des impres-

sionnistes... Tant il est vrai que les œuvres d'un Art étranger n'agissent pas selon leur nature propre, mais suivant les besoins de ceux qui les accueillent.

La peinture française au début du XXe siècle gardait encore l'extraordinaire prospérité qui, depuis Ingres et Delacroix, n'avait cessé à aucun moment. Renoir et Monet vivaient encore. Bonnard et Vuillard étaient déjà connus. Matisse, Picasso, Braque, Derain s'étaient déjà trouvés.

La sculpture semblait plus languissante. Baudelaire avait carrément posé la question : « Pourquoi la sculpture est-elle ennuyeuse? » Elle-même semblait éprouver à cet égard de confuses inquiétudes. Comme les sculpteurs du moyen âge déclinant, comme Sluter qui destinait son Moïse à une sorte de dessus de table gigantesque, Rodin rêvait de statues insérées dans de très vastes ensembles décoratifs. Parfois, il semblait vouloir rapprocher la sculpture de la peinture. Il faisait surgir d'un grand bloc de marbre ouvragé une femme roulée par une vague. C'était là une sorte de tableau pétrifié. Les coups de maillets, par quoi il mutilait savamment ses statues, manifestaient assez son inquiétude. La longueur rassurante de la barbe ne compensait qu'à demi ce que comportait de troublant la décollation de « L'Homme qui marche ». Il disait qu'on n'a pas besoin de tête pour marcher. Mais pourquoi, dès lors, garder leur tronc au personnage du « Baiser »?

Les peintres ressentaient un appétit d'autant plus vif de sculpture vraie, de volumes purs, de ronde-bosse, qu'ils en étaient davantage sevrés, par la peinture très peu sculpturale, des impressionnistes, et par la sculpture elle-même.

Le fétiche assouvit cette faim. Et on comprend la joie de Vlaminck devant les statuettes d'Argenteuil. Ces poupées mystiques étaient souvent frustes, elles étaient parfois laides, jamais ennuyeuses. Elles avaient au moins le mérite de tenir debout, sans socles, de réaliser des équilibres sincères, de pouvoir être regardées de profil aussi bien que de face. C'était une sculpture qui, assurément, donnait envie de sculpter. Elle n'invoquait ni n'évoquait les Grecs ni les Romains, ne développait pas des prétentions infinies, ne se figeait pas en académisme, résolvait avec aisance et bonne humeur des problèmes

techniques qu'elle posait. Elle faisait penser à la phrase de La Bruyère : « Vous voulez dire qu'il pleut : que ne dites-vous : il pleut? »

Elles n'avaient pas été moulées, dessinées, gravées par les élèves de cinquante écoles de Beaux-Arts. Elles n'avaient pas inspiré des thèses, elles n'étaient pas gardées par des armées de conservateurs, elles n'avaient pas subi des restaurations.

Beaucoup avaient leurs petits secrets, facétieux ou pathétiques. Les têtes des unes étaient des coffrets à médicaments, les têtes des autres étaient des amulettes dont le contact guérissait de la stérilité. Chacune avait ses caractères particuliers. Aucun art n'est plus que celui -ci exempt de monotonie. Même dans les statuettes grecques de l'époque géométrique, on ne retrouve pas autant de verve innocente, variété des attitudes, variété des matériaux, variété des expressions, variété des équilibres, ces poupées promenaient le spectateur de surprise en surprise.

Les peintres les déshabillaient, les tripotaient, jouaient avec elles, s'amusaient de leurs ressemblances et de leurs contrastes. Ils ne tardèrent pas à les imiter. Ils sculptèrent eux aussi. Non seulement avec les matériaux habituels, mais avec n'importe quoi, carton, tôle, fil de fer. Ces objets nègres leur faisaient oublier la solennité de glyptothèques, et Rodin qui, pour modeler le moindre morceau de glaise, croyait devoir se déguiser en Dieu le Père. Les générations nouvelles imaginent mal, les anciennes ont oublié l'effrayante gravité de la sculpture, à cette époque. Le sculpteur était une sorte de veuf. Il ne pouvait oublier la Théologie médiévale, et la Cité grecque. L'acte même de sculpter comportait une hautaine opposition à la vie, il constituait une évasion, un refus. Auprès du sculpteur, non seulement le peintre mais le philosophe semblaient frivoles; il avait opté pour le genre le plus noble. On voit dans ses propos que, même Degas, si violemment attiré par la sculpture, et si bien doué pour elle ne l'abordait qu'avec quelque gêne. La pierre et le bronze lui faisient peur. Il trouvait quelque inconvenance à se situer ainsi dans le plan de l'éternité. On eût dit que la sculpture, impressionnée par ses propres socles, se sentait, aux pieds, des échasses. Les statuettes africaines donnèrent à leurs amis la clef des champs. Elles leur permirent de substituer

les mots : objets, jouets, parfois sculptures au mot — terrifiant — de : statue. « Les sculptures qu'il (Gris) exécutait en 1923 n'étaient pour lui que des jouets », écrit M. Kahnweiller (1). Celui-ci montre très bien que la rencontre des peintres et des fétiches fut un événement gai. Ces statuettes avaient, elles ont gardé, quelque chose de : bon enfant.

Les peintres modernes vivent, plus encore que les impressionnistes, dans leurs ateliers. Leurs intérieurs ont joué dans leur peinture comme dans leur vie, un rôle considérable. Ils ont pris, très tôt, l'habitude d'y chercher leurs motifs. Ils ont peint leurs pipes, leurs journaux, leurs verres. Les objets qu'eux-mêmes sculptaient entrèrent dans ce décor, et par là, souvent, dans leurs toiles. Cette voie fut sans doute celle par où l'art africain pénètre le plus naturellement et le plus profondément dans leur peinture.

Il les incitait à simplifier les volumes, comme les masques leur enseignaient à styliser les visages; ils confirmaient beaucoup des leçons que l'œuvre de Cézanne tendait à imposer. Dans son portrait d'un paysan, Cézanne grossit les mains, parce qu'il veut souligner l'importance des travaux qu'elles ont accomplis. De même, les artistes nègres grossissent souvent les pieds, afin de souligner l'attachement de leur personnage à la terre. Le plus souvent, ils soulignent la tête et estompent le corps. La tête n'est pas seulement pour eux, comme pour nous, le siège de toutes les facultés spirituelles de l'homme, mais aussi de ce que, dans nos langages, le mot cœur signifie. Ils sont d'autant plus enclins à négliger les bustes que ceux-ci, cachés par les sparteries, n'apparaissent pas au spectateur.

Toutefois, si les artistes africains se montrent toujours prêts à simplifier, et à abstraire, jamais ils ne manquent de tenir compte, non seulement de ce qu'ils voient mais de ce qu'ils savent. Ils ne préfèrent jamais l'apparence à la connaissance. Matisse examinant une statuette qui représentait une négresse assise sur un banc remarqua que, sur la face inférieure du banc, l'artiste avait indiqué l'anus de la femme. De tels exemples justifiaient, peut-être hatèrent-ils la révolte de la peinture nouvelle contre la dictature de l'apparence.

Cette révolte était sans doute inéluctable, parce que la

(1) *Juan Gris*, éd. Gallimard.

soumission de l'impressionnisme à l'apparence avait été trop complète. Elle avait immédiatement provoqué la réaction spontanée du public. « Même s'il est vrai, disait-il aux peintres, que sous tel éclairage, le col d'un cheval ait paru bleu, il n'en resterait pas moins que les cols des chevaux ne sont pas bleus, et que vous le savez comme nous ». Il n'avait pas admis que la sincérité de l'artiste aboutît à la destruction de la vérité. Bergson avait tenté de justifier l'impressionnisme en expliquant que l'artiste, parce que sa contemplation est plus désintéressée, se rapproche davantage des données élémentaires d'une perception « naïve ». Mais peut-on dire qu'un peintre soit désintéressé envers l'arbre qu'il veut peindre, peut-on le trouver naïf, puisqu'il atteint le but qu'il s'assigne? Et, dans le système de Bergson, comment expliquer que ce « désintéressement », cette « distraction », qui nous font communiquer d'une manière plus directe avec le réel, produisent des images tellement différentes les unes des autres? Le bergsonisme suppose que mon intuition de la durée, si je parviens à la trouver, ressemble à celle qu'en a Bergson lui-même. Or, l'arbre que peint Monet ressemble très peu à celui que peint le douanier Rousseau. Au nom de quoi jugerions-nous l'un plus vrai que l'autre? A la vérité, chaque personne établit le compromis qu'elle peut entre sa rétine et son esprit, entre ce qu'elle voit et ce qu'elle sait. Chaque perception, chaque « sensation colorée » reste, quoi qu'on fasse, un inextricable mélange de données sensibles et des données conceptuelles. L'analyse de Bergson, même si on la croit philosophiquement juste, ne recoupe pas notre expérience, et de l'artiste et de l'œuvre d'art. L'extase qui abolirait la distinction des objets séparés arbitrairement par notre intelligence, par l'usage que notre intérêt vital a besoin d'en faire, n'aboutirait probablement pas plus que le rêve à la création d'un tableau. Le paysage de Monet est plus bergsonien que celui de Rousseau ou que celui de Ruysdael. Il donne davantage l'idée de cette « étoffe continue » dans laquelle la géométrie opère ses découpages aussi arbitraires que nécessaires. Or, le paysage de Monet n'est ni plus ni moins « vrai » ni plus beau que celui du douanier Rousseau qui dessine consciencieusement chaque feuille et chaque branche. Les grands impressionnistes eux-mêmes n'avaient guère mis en pratique

les théories que l'impressionnisme doctrinait. Ils n'avaient pas oublié, en peignant un « motif », ce qu'ils savaient de lui. Monet seul paraissait parfois tendre à n'être plus « qu'un œil ». Mais c'était là, suivant Cézanne, la limite plutôt que la substance de son talent... Aussi bien, nous avons vu Bergson rôder toute sa vie autour de l'esthétique sans se résoudre à l'aborder de front. Peut-être sentait-il que cette matière était celle où sa philosophie s'avérerait, non pas la plus forte, comme beaucoup pensaient mais au contraire la plus faible, parce que peut-être, dans un univers purement bergsonien, il n'y aurait plus d'art plastique du tout? L'intuition ferait évanouir la sculpture et la peinture en même temps que la géométrie. Aussi bien, l'extase mystique, qui a produit des poèmes, n'a-t-elle pas produit des tableaux. Fra Angélico n'est pas un grand mystique, Saint-François d'Assise et saint-Jean de la Croix n'ont pas peint.

La réaction intellectualiste, conceptualiste, avait été opérée par Cézanne. Et, de toutes manières, il était évident que la peinture s'engagerait dans le sens qu'il avait marqué. Mais l'Art nègre, en précipitant le « retour à la sculpture », précipitait le retour à l'objet. Ces « œuvres grotesques et curieusement mystiques » étaient non moins que celles de la Grèce archaïque autant de témoins à décharge qui déposaient pour la géométrie dans le procès que l'impressionnisme lui avait intenté. Les artistes africains eussent probablement compris sans effort le propos de Cézanne qui disait : « que tout est cylindres et cubes » et ils eussent dans doute compris le scrupule des nouveaux peintres qui disaient : « Pourquoi ne donner que trois pieds à une chaise dans un tableau puisqu'elle en a effectivement quatre? » Il faut bien admettre d'ailleurs que la sculpture africaine pouvait mener au cubisme, puisque parmi ses premiers admirateurs, beaucoup devinrent des peintres cubistes.

III. Le triomphe du rêve.

En même temps que les objets nègres par leurs solides équilibres, rouvraient certaines portes — condamnées — de la sculpture, ces figures « étranges », et plus encore que celles

d'Afrique, celles d'Océanie les faisaient accéder à un univers où l'imagination régnerait en souveraine absolue.

Elles les délivraient, non seulement de l'impressionnisme, mais du réalisme. Celui-ci devenait d'autant plus lassant qu'il s'enfonçait davantage dans la sordidité. On avait beau haïr les sirupeuses noblesses des nymphes académiques, les uniformes d'Édouard Detaille et même les romains de David, il n'en demeurait pas moins que le fer à repasser, le comptoir de zinc, et les mélancolies faciles de la banlieue prenaient dans la peinture une place quelque peu envahissante.

On était fatigué d'entendre toujours le mot : vrai et le mot : nature. Tolstoï finissait par préférer une paire de bottes à une comédie de Shakespeare, la paire de bottes semblant plus « vraie ». En effet, on ne rencontre sur les routes ni Titayna ni Ariel, les gens ne parlent pas en vers et on n'aperçoit pas vraiment dans les nuages le cortège de la reine Mab.

Cette distinction fastidieuse du réel et de l'imaginaire, océaniens et africains semblaient l'ignorer. Leurs idoles n'étaient pas moins vraies pour eux que les jeunes filles qui venaient les adorer. L'animal fabuleux n'était pas moins « réel » que l'animal catalogué dans nos zoologies. L'objet devenait réel pour eux par cela seul qu'il était modelé. Comme, pour nos poètes, les « fleurs arctiques » de Rimbaud existent au même titre que les primevères, puisqu'il en parle. Les objets magiques formaient donc un monde de rêves qui, pour autant, n'était pas un reflet exsangue du monde vrai. Qui, nullement « idéalisé » à la façon des crèches sulpiciennes et des fresques de Puvis de Chavannes, ne reniait ni la terre ni le sang ni le sexe. Monde de rêves, mais de rêves chtoniens avec des dentures de cauchemar, des crocodiles souverains, des chacals divinisés. Où le bleu ne servait qu'à mieux faire sonner le rouge, un monde de poésie, où Sade avait sa place et non pas Lamartine, où, pour formidable que fût la poussée végétale, on ne risquait de rencontrer à aucun coin de bois aucune peintre préraphaélite, aucune Mélisande sans menstrues, où André Gide ne pouvait caser aucun pasteur, Valéry déposer aucune colombe, Giraudoux tresser aucune guirlande.

Il est certain que, en ce sens ou pour ces fins, les objets à deux dimensions de l'Océanie possèdent une efficacité plus décisive

que ceux de l'Afrique Noire (1). L'art de celle-ci est d'abord un art de sculpteurs, l'art de celle-là, un art de peintre. Les tikis eux-mêmes ont souvent l'air de peintures cristallisées.

Mais, dans les années 1900, on ne distinguait pas encore beaucoup les uns des autres tous ces objets emplumés et dansants. Ils gardaient tous, fût-ce dans le jour gris des musées des ateliers, des échoppes, quelque chose des lumières et des ombres puissantes dont ils s'étaient nourris.

Pour les jeunes peintres, pour les jeunes poètes, ils constituèrent un guignol enchanté. Un opéra fabuleux auquel le seul mot de : nègre conférait assez d'énergie déflagrante et pour lequel le seul mot : Océanie plantait un merveilleux décor. Cette Océanie magicienne multipliait sur la scène de l'Art, comme autant d'entrées de ballet, les introductions imprévues de matières transmuées, depuis la racine de fougère géante jusqu'au tuffeau volcanique en passant par la simple moelle de sureau. A chaque objet nouveau, c'était une nouvelle surprise émerveillée. Innombrables îlots sur un océan de rêves où chacun d'abord crut reconnaître les siens propres.

Les arts magiques furent d'abord tout à tous, aux poètes comme aux peintres et aux fauves comme aux cubistes futurs. Les uns voyaient davantage les volumes des statuettes, les autres les hallucinantes menaces des grandes idoles du Pacifique, tous sentaient leurs enfances soudain ressuscitées dans une confusion délicieuse de formes inattendues, de matières inespérées.

IV. La découverte du masque

Dans le récit de Vlaminck comme dans celui d'Apollinaire, tout change avec l'intervention d'André Derain. Il ne s'agit plus de l'art primitif en général, mais d'un objet défini; le grand masque blanc.

Derain le désire avec passion. Il le paie cher : cinquante francs. A une époque où le louis d'or vaut vingt francs, où on demande à Vlaminck — qui d'ailleurs ne les trouve pas — deux cents francs contre un Van Gogh, lequel, certes, n'a pas

(1) André Breton : *Océanie*.

encore atteint sa gloire présente, mais n'est plus un méconnu total.

La « stupeur » que le masque blanc cause à Derain semble d'une tout autre nature que la révélation qu'ont été pour Vlaminck les statuettes d'Argenteuil. L'attitude de Derain n'est pas celle d'un amateur joyeux de trouver un objet qu'il admire, mais plutôt celle d'un chercheur qui vient de découvrir une vérité. Il ne s'agit plus d'œuvres « grotesques » ou « mystiques », mais d'une certaine façon de « reproduire la figure humaine », d'une méthode. Sa stupeur n'est pas d'un antiquaire qui découvre un Fragonard dans un grenier de campagne, mais d'un médecin qu'on mettrait inopinément en présence de la pénicilline. L'idée ne lui vient pas de marchander à Vlaminck une des statuettes, quoiqu'il doive en sentir, lui aussi, la beauté. Ce qu'il veut, ce n'est pas un objet d'art qui lui plaise, c'est — le masque blanc — devant lequel il reste « interdit » parce que ce masque lui enseigne quelque chose qu'il ne savait pas.

En effet, ce que Derain vient de découvrir — tel un personnage de Platon qui retrouve la patrie astrale dont il est exilé, mais à laquelle pourtant il ne cesse d'appartenir, c'est bien un objet éternel, et universel. On avait oublié le masque, à force de le voir pendiller lamentablement aux moulures, aux rideaux des salles de spectacle, traîner dans les carnavals entre les confettis et les accordéons, lui qui, des bords de l'Océan Arctique jusqu'aux archipels tropicaux, avait été pieusement endossé par les prêtres et par les rois, lui sans lesquel les acteurs d'Eschyle n'osaient pas se produire.

Derain sans doute l'avait méconnu, comme tout le monde. Il s'apercevait que, depuis des années, il tournait autour de lui.

Qu'étaient-ce donc que ces visages bysantins qu'il avait tant aimés, sinon les reflets de ce masque transmis à leurs héritières par les cultures mortes? Picasso, espagnol, familier des primitifs espagnols, et aussi des poupées saintes qui s'affrontent dans les processions rivales, allait retrouver au musée d'ethnographie des souvenirs antérieurs peut-être à sa naissance même, il allait y découvrir que, là où il croyait avancer seul, à la hache, parmi les lianes, un peuple immense de frères atten-

dait son appel. Derain, français, classique de structure, et secoué pourtant par la grandeur des arts primitifs, était obsédé d'abord par le problème du visage. Et c'était ce problème dont la solution l'avait fui, qu'il voyait résolu par le grand masque blanc.

Il n'est pas dans l'univers de figure à laquelle l'homme soit plus sensible que la sienne propre. Aussi n'est-il pas d'objet qui manifeste plus que le masque ce qu'il y a d'irréductiblement contradictoire dans les postulations de toute âme et de tout art. Le masque, en effet, provient d'une double source, tend vers un double but. Il est : une peau plus solide qu'on voudrait substituer à la peau fragile des visages humains. Dans les tombeaux de Mycènes et, souvent, en Amérique on a trouvé des masques qui consistent en des feuilles d'or, moulages inaltérables, et, dans les îles d'Océanie, on a trouvé, comme dans les civilisations précolombiennes, des crânes surmoulés, pétrification du squelette lui-même.

Mais le masque, d'autre part, remplace le visage que le compagnon de Dionysos barbouille, recouvre, renonce afin de rendre plus facile la matérialisation de son Dieu. Il accepte de cesser d'être en tant que personne individuelle pour servir de support à quelque chose qui n'est pas lui.

Et, d'une façon générale, l'Art cherche d'une part à éterniser l'instant, à sauver « ce que jamais on ne verra deux fois », et d'autre part à se substituer aux formes corruptibles, à tous moments pourrissantes, des signes qui puissent, eux, être soustraits à ce flux perpétuel.

C'est le conflit de M. Bergeret qui « se contente d'être éternel » et de Mme Péchin qui veut absolument être immortelle — avec ses tomates et son cabas.

Ce conflit est d'ailleurs impossible à résoudre — comme tous ceux où chaque partie trouve dans le cœur même de son adversaire un allié trop puissant. Quoi qu'il dise, M. Bergeret n'abandonnera pas, sans regret, à la mort, ses fiches, son dictionnaire. Il tient à son « Virgilius Nauticus ». Et Mme Péchin, elle, ne saurait accepter sans mélancolie une immortalité qui la condamnerait à souffrir dans les siècles des siècles ses varices, et les paroles aigres-douces de sa concierge. Nul ne peut se contenter ni d'être éternel, ni d'être immortel.

Aussi l'art ne peut-il se satisfaire ni de la stylisation ni du trompe-l'œil. Les esthètes auraient bien tort de croire que l'homme puisse renoncer à celui-ci. Juliette désire un film sonore en couleurs, en relief, qui lui restitue intégralement Roméo avec l'échelle de soie, le clair de lune, le balcon, le rossignol. Un trompe-l'œil si parfait que le simulacre de Roméo trompe jusqu'à son chien et que le vrai chèvrefeuille puisse s'agripper au faux balcon. Elle veut, comme tout le monde, que l'Art suspende le vol du temps.

Mais ni elle, ni personne ne peut se contenter du trompe-l'œil, l'idée « d'un instant qui durerait toujours » serait atroce si elle cessait d'être absurde. Pour en prendre conscience, il suffit de regarder un peu longtemps une vieille photo. L'amie que nous avons perdue sourit encore, seulement elle ne peut plus cesser de sourire. Un sortilège en a fait, pour toujours, la compagne du petit oiseau que le photographe évoquait. Si nous ne pouvions pas ranger la photo, cesser de la voir, nous serions amenés à la détruire pour que cesse le maléfice. Nous appellerions en somme une deuxième fois la mort plutôt que de consentir à cette vie-là qui, étant figée, n'a plus rien de commun avec la vie vraie. Le cliché que notre mémoire conserve le plus pieusement, de l'être que nous aimions le plus, nous ne pouvons pas le remettre à l'éternité. L'expression la plus troublante que nous lui avons vue, celle dont le souvenir nous déchire chaque fois que nous l'évoquons, elle ne reste touchante, et même supportable, qu'à condition de rester, comme elle était, fugace. Le pari de Faust est un pari truqué. On ne peut pas dire à l'instant : arrête-toi, tu es si beau, puisque, s'il s'arrête, il cesse d'être instant, et par là, d'être beau.

Même Proust, qui consacre sa vie « A la recherche du temps perdu », qui s'épuise à reconstituer l'émotion que tel jour lui a donnée la faveur de telle Madeleine, ou, tel soir le baiser de sa mère, doit connaître que son moi le plus profond ne peut trouver sa jubilation ni dans les choses, ni dans leur image, mais seulement dans leur essence; quand les trois clochers de Martinville rejoignent tous les clochers, et d'ailleurs les trois arbres de Balbeck, quand il n'y a plus Saint-Loup-en-veston-blanc, Saint-Loup-en-uniforme, Saint-Loup-avec-Rachel, mais Saint-Loup, quand Elstir devient : le Peintre et Charlus le Vice.

Et ce n'est pas comme il a cru l'effet d'une coïncidence, si, à l'heure où il décide de consacrer à l'Art le reste de sa vie, ses personnages qu'il trouve réunis chez le Prince de Guermantes lui paraissent tous masqués. Il pense que cette métamorphose tient à son propre vieillissement, et au leur. Ce n'est sans doute pas vrai. Proust n'est pas resté si longtemps dans sa clinique que toutes les jeunes filles aient changé au point de devenir pareilles à ce qu'étaient leurs mères. Ses personnages sont masqués parce qu'ils ont cessé d'être les personnes individuelles qu'ils avaient connues pour devenir les héros de son roman, enfin conçu, ils ont revêtu leurs masques comme les acteurs d'Eschyle et pour le même motif : parce que la représentation, si longtemps différée, enfin commence, parce que le Comte de Montesquieu est enfin devenu le Baron de Charlus, et que tous, ils viennent, grâce à lui, de sauter du plan de la vie dans le plan de l'art.

Mais, dans les années 1905-1910, Proust va encore dans le monde. Paris et toute l'Europe pensante paraissent avoir oublié le masque. On croit à l'impressionnisme, à la photographie, au culte du moi, au phonographe, à la durée bergsonienne, à l'automobile, au « fait sociologique », à toutes les modalités de l'Évolution et tous les surnoms de l'instantané. Le mouvement règne au point que Rodin veut l'intégrer à la sculpture elle-même, celle-ci voudrait devenir peinture, la peinture voudrait devenir poésie, la poésie voudrait devenir musique. On admet que l'événement capital du dernier quart de siècle, c'est la Tétralogie, qu'un nouveau cycle spirituel s'ouvre avec Pélléas. C'est l'époque de Barrès, de Carrière. Un peintre alors célèbre, faisant le portrait d'une très jeune fille de mes amies, disait qu'il « voudrait mettre dans ses yeux les amants qu'elle aurait plus tard ». Je me rappelle ce propos parce qu'il avait heurté mes sentiments, il blesse aujourd'hui ma raison. Certainement un vrai peintre, Renoir, n'eût pas prononcé une telle phrase, son instinct d'artiste l'en eût empêché. Il avait trop à faire avec les chairs et les étoffes pour s'occuper des amants futurs ou conditionnels. Mais eût-il jugé ridicule le peintre qui la prononçait? On tenait beaucoup, en ce temps, à « fixer les nuances de l'âme ».

Bien des artistes, pourtant, sentaient déjà l'impossibilité

de suivre ce mouvement perpétuel. Leur univers se figeait; parfois, sans qu'ils le remarquent. Van Gogh écrivait que « le peintre de l'avenir (qu'il désespérait d'être) fera pour le portrait ce que Monet a fait pour le paysage », mais il peignait ses tournesols. Et ses portraits aux visages durcis sur leurs fonds hiératiques n'ont rien de commun avec l'impressionnisme de Monet. Quoique Cézame déclarât : « La représentation du visage est le but suprême de la peinture », en fait, l'importance du portrait dans la peinture (à commencer par la sienne) diminuait. Et l'importance du visage dans le portrait (la chemise de Vollard ne l'occupe pas moins que sa bouche) et, dans le visage, l'importance de l'anecdote. Les portraits de Quentin La Tour et ceux d'Ingres étaient « parlants », l'homme qui va révéler sa pensée, la femme qui va dévoiler son cœur. Avec Manet les portraits deviennent silencieux. Cézanne ne demande même plus à ses modèles de rester « naturels, vivants, expressifs », mais de rester immobiles. « Est-ce qu'une pomme bouge? »

Le symbolisme avait déjà proclamé la sordidité de l'anecdotique. On commençait à revoir sur la scène des personnages faiblement individualisés et fortement stylisés. Certes, on ne peut pas jouer sous le masque des pièces d'Alexandre Dumas fils, ni de Becque, ni de Porto-Riche, ni de Capus, ni de Bernstein. Mais les héros de Maeterlinck, ceux de Claudel sont virtuellement masqués. Et Ubu.

C'est dans cette conjoncture confuse, dont ils voyaient avec une grande lucidité la confusion, que les jeunes peintres représentés par Derain se trouvèrent en présence du grand masque blanc. Crurent-ils, comme écrit Apollinaire, que « les artistes du Congo arrivent à reproduire la figure humaine en n'utilisant aucun élément emprunté à la vision directe? » Le sens de cette phrase est, il faut l'avouer, très obscur...

Du moins était-il clair que ces artistes africains ne s'étaient pas souciés de représenter des individus donnés, à des moments et dans des situations donnés. Pas le moindre « amant futur » dans ces yeux rectangulaires. Pas de « dernier-regard-de-Mithridate-voyant-fuir-les-Romains. » Le masque n'est pas un portrait, c'est le contraire d'un portrait. Il s'agit de tout autre chose. De quelque chose qui n'a rien à faire avec la ressemblance.

Le masque est un hiéroglyphe formé d'un certain nombre de signes.

Or, même les admirateurs les plus fervents du « primitif » croyaient que les simplifications habituelles à l'art des hautes époques tenaient à la gaucherie, à la « jeunesse » technique de l'artiste. Certes, ils préféraient à la vaine science de leurs successeurs décadents la puissance et la sincérité de son inspiration. Ils admettaient que, dans le royaume de l'art, aussi, la naïveté de l'esprit, la chaleur du cœur passent avant l'adresse et la finesse. Mais ils ne doutaient pas que cette science, cette adresse, les primitifs n'aient vivement regretté de ne pas les posséder. Ils pensaient qu'un sculpteur roman eût été scandalisé par la futilité de Carpeaux, par son inconcevable oubli de Dieu, mais qu'il eût éperdument envié son astuce. On tenait pour certain qu'un artiste du XI^e^ siècle valait mieux que Houdon, parce qu'il avait la foi, mais qu'il n'en eût pas moins sculpté comme Houdon, s'il l'avait pu.

Cette doctrine ne pouvait pas s'appliquer aux œuvres de l'art africain. D'abord, elles poussaient la simplification plus loin que n'eût fait la simple gaucherie. Il semblait évident que la réduction de la figure humaine à sa structure géométrique ne procédait pas, dans les masques nègres, d'une impuissance ou d'un infantilisme, mais qu'elle signifiait un style.

Évidence encore soulignée par l'habileté, souvent merveilleuse, que les noirs manifestent par ailleurs, quand ils le jugent bon. Tels bronzes de Bénin, telles coupes, telles têtes de femmes sculptées dans le bois dur, ou dans le talc, rivalisent en perfection avec l'Art de l'Égypte, de la Grèce archaïque ou de l'Asie Khmer. Les animaux sculptés par les mêmes peuples que les grands masques abstraits peuvent exciter l'envie des animaliers les plus habiles. Leurs panthères, leurs antilopes, ne sont pas plus « gauches », pas plus « infantiles » que les chevaux de Degas. Les futurs cubistes se trouvaient devant les objets africains dans une situation analogue à celle où ils allaient eux-mêmes placer le public; les compositions déconcertantes de Picasso ne pouvant être expliquées par l'ignorance du dessin, puisque le même Picasso rappelait Ingres par la précision de son trait. Il fallait supposer chez lui, ou bien une volonté de mystification (ce qu'on fit) ou, si cette hypothèse s'avérait

absurde, une volonté d'expression. Pour le nègre fabricant de masques, comment croire qu'il ait voulu mystifié son sorcier, sa tribu, ses dieux?

En outre, il fallait bien avouer que ces schèmes « illisibles », les nègres les déchiffraient sans aucun effort. Ils ne doutaient pas que ces triangles ne fussent des visages, que ces cylindres ou ces rectangles ne fussent des yeux. De même, quand le douanier Rousseau fit le portrait d'Apollinaire, les critiques jugèrent « méconnaissable » oubliant que ni le modèle ni le peintre n'avaient divulgué leur secret : qu'ils avaient deviné tout seuls que la personne qu'il ne reconnaissaient pas, était justement Guillaume Apollinaire.

Bref, il fallait admettre que les fabricants de masques avaient fait, non ce qu'ils avaient pu, mais ce qu'ils avaient voulu, et que si Houdon leur eût appris à ciseler les prunelles de son Voltaire, ils n'en eussent pas moins suivi la voie toute différente qui les menait vers un tout autre but.

Sur ce but, les ethnographes nous ont mieux renseigné. Le masque doit servir à « piéger » quelque chose, dit M. Griaule. Quel que soit l'objet qu'il symbolise, ancêtre totémique d'une tribu ou ancêtre humain d'une famille, il doit aider les sorciers dans les opérations magiques qui tendent à s'emparer des portions d'énergie que les âmes des morts détiennent et que la collectivité cherche à conserver pour son usage propre. Le masque est un outil, il sert à des opérations « psychopompes ». S'il ressemblait d'une manière trop précise à un individu déterminé, il deviendrait inefficace.

Les peintres des années 1905 ignoraient les rites des religions africaines. Ils ne connaissaient pas davantage les théories d'Aloys Riegl, lequel avait montré qu'aucun style n'est jamais faussé par une incapacité technique. Mais les masques africains s'affirmaient d'une manière assez stridente pour rendre inutiles ces doctrines et ces renseignements. Derain n'avait certes besoin d'aucun commentateur pour sentir ce que cette affirmation manifestait d'irréductible. L'hypothèque que l'archéologie et l'histoire faisaient peser sur les Arts primitifs se trouvait ainsi levée. Le peintre « stupéfait » connaissait que l'esprit des mosaïstes byzantins, des potiers péruviens, des sculpteurs d'idoles cycladiques, ne répondait pas à une époque révolue de

l'Humanité, mais qu'il restait vivant, présent dans de vastes parties du monde où il suffisait de se baisser pour cueillir les fruits, tout frais, de l'Art sacré, qu'on disait mort et dont la sève coulait, tout comme aux temps de Sargon et de Cadmus. Le grand masque blanc réintégrait dans le présent ce que les savants et les philosophes avaient relégué dans le passé. Les objets d'Art primitif cessaient d'être les rassurants diplodocus des muséums archéologiques puisque auprès de leurs squelettes on voyait onduler, vivant, le grand serpent de mer.

Échappant à la fois au chromo et à la vitrine, les objets d'Art africain restèrent, ils restent vivants. Les deux procédés d'embaumement sont sans prise sur eux. Aussi les peintres ont-ils pû faire plus que de les admirer. Ils ont noué avec eux des amitiés solides. Derain a possédé son grand masque blanc. La « chasse au nègre » a été fructueuse et facile. Même aujourd'hui, les objets africains n'ont pas atteint des cours prohibitifs. Les collectionneurs ne peuvent se résoudre à payer cher des pièces dont ils ne connaissent pas l'origine. Ils préfèrent le moindre bout de ruban qu'on leur affirme avoir été porté par Mme Dubarry. Les sculptures nègres ont pu provoquer l'admiration, la « stupeur », sans susciter la vénération inséparable des anciennetés trop émouvantes et des valeurs marchandes trop élevées. Les peintres, même aux temps de leurs débuts difficiles, ont pu se les procurer, les toucher, sans éprouver la sensation, enivrante, mais réfrigérante, de détenir des pièces si précieuses et si rares qu'on n'osa les manipuler ; les grands masques blancs ne sont pas très fragiles. Ces objets sacrés étaient des objets bons enfants. Les artistes inconnus qui les avaient sculptés, si loin qu'ils se situassent par rapport à nous dans l'espace et dans l'esprit, devinrent pour les peintres cubistes et fauves, pour les poètes, pour les marchands, leurs amis, des compagnons familiers quoique mystérieux. Ces contingences humbles eurent sans doute leur importance. En vérité Derain n'avait pas moins de motifs pour être « interdit » et « stupéfait » dans la chambre de Vlaminck, que Socrate quand, ayant mal parlé à Phèdre de l'Amour, il se sent arrêté par son démon.

V. La découverte de l'art magique.

Les objets nègres furent donc, pour les peintres, des objets d'art merveilleux qui les ont aidés comme les jouets aident les enfants à préciser leurs propres désirs.

Toutefois, les peintres avaient eu beau ignorer la signification des fétiches, ceux-ci n'en restaient pas moins des objets magiques. Leur destination était inscrite dans leur structure même. Il n'est pas possible de les regarder comme des œuvres d'art parmi les œuvres d'art. Car une œuvre d'art se veut telle; on peut même douter si elle ne définit pas par cette volonté, sans laquelle on voit assez mal comment distinguer un vase grec ou chinois de nos vases d'Uniprix.

Il est vrai que des œuvres dont la destination primitive n'était peut-être pas la réalisation de la beauté sont devenues pour nous des œuvres d'art; ainsi la Grande Muraille de Chine ou les tombeaux d'Égypte ou le pont du Gard. Ce passage dans le plan de l'art est assez mystérieux, et de toute manière assez lent. Il suppose une élaboration, sans doute, des reproductions. Le Colisée était un cirque, rien qu'un cirque, comme est pour nous le Vel d'Hiv. Et peut-être les esthètes romains ont-ils protesté d'abord contre la laideur du Colisée, comme les nôtres contre la laideur de Luna-Park. Mais le Colisée a vu beaucoup mourir. Il a été beaucoup célébré. Et peint. Et gravé. Et photographié. Nous ne pouvons plus le regarder sans que les innombrables images, qui ont été prises de lui, n'interposent entre lui et nous un voile, de plus en plus chatoyant. De sorte qu'on ne démêle plus très bien ce qui, dans l'émotion qu'il nous procure, vient de sa propre masse, et ce qui vient des *Mémoires d'Outre-Tombe* ou de Corot. Si de Paris en ruines et de nos musées anéantis il ne subsistait que la gare Saint-Lazare et les tableaux de Monet qui la représentent, les esthètes futurs viendraient à leur tour en pèlerinages devant cette carcasse de fer que protégeraient des armées de conservateurs anxieux.

Nous avons vu nous-mêmes les fétiches et les masques accéder au plan de l'art au fur et à mesure que nous les y hissions. Mais, à l'origine, la plupart d'entre eux étaient des instruments

nécessaires à certaines opérations magiques d'utilité collective, des boîtes aux lettres et des postes de radio.

Les masques étaient faits pour « piéger » quelque chose. Les fétiches pour « servir de supports » à des énergies éparses dont il s'agissait d'arrêter l'éparpillement. Et il est probable qu'entre les différents modèles essayés les sociétés africaines ont choisi ceux qui leur semblaient les plus efficaces en pratique.

Ces objets étaient esthétiquement vierges, n'ayant que très peu de traits communs avec les idoles tahitiennes de Gauguin; ils n'avaient été ni représentés ni admirés par des artistes ou des écrivains illustres. Ils restaient encore tout suintants de leur sève magique, ils n'avaient pas été séchés au soleil de la poésie.

Nous touchons ici je le sais à un terrain défendu par un réseau d'idées confuses, d'espérances secrètes, de malentendus sournois. Pour nous avertir il suffirait d'écouter le son assez bizarre que rend le positivisme agressif et inattendu professé par des personnes qui ont par ailleurs fait beaucoup pour la propagation des arts magiques. Certaines d'entre elles opposent à la magie une fin de non-recevoir presque hargneuse. Elles admirent les artistes africains, elles veulent que nous les admirions, mais les religions auxquelles ces artistes ont dédié leurs œuvres, et leurs vies, elles ne leur accordent pas, elles n'acceptent pas que nous leur accordions la plus faible créance.

Il est vrai qu'on a vu certains priser l'art médiéval très haut et voir dans le christianisme un système d'erreurs périmées. Mais, en ce qui concerne le christianisme, la dissociation est plus facile, parce que tout Occidental, athée ou non, qu'il le veuille ou non a un fond chrétien; fût-il élevé dans la « libre pensée » la plus dogmatique, tout Français a l'esprit formé par un paysage, un art, une littérature, un monde catholiques.

Même au temps du combisme, les discours anticléricaux comportaient un éloge de l'Évangile, quelques citations édifiantes. L'Église de même avait regardé le paganisme comme historiquement valable, quoique théologiquement insoutenable. Elle excusait Virgile d'y avoir cru. Le rapport de l'Europe avec les religions africaines était bien différent. Elles étaient moins des aïeules que des adversaires. Les spécialistes les expliquaient par la « mentalité primitive » des nègres un peu comme les

naturalistes décrivent les sociétés entomologiques. Les totems n'avaient pas été admis dans les panthéons de l'Eclectisme.

Or, peut-on admirer des œuvres d'art si leur signification semble scandaleuse, grotesque, ou même nulle? Que devient l'art gothique si on conteste, non seulement que le christianisme soit vrai, mais qu'il ait pu légitimement le paraître? N'est-il pas étrange qu'on s'entoure d'objets magiques et qu'on se refuse avec tant de roideur à aucune relation avec la magie? Certes, les galeries de tableaux cubistes ne furent pas des Forêts de Brocéliande, il n'est pas vrai que Picasso soit un enchanteur Merlin à paillotes congolaises. Mais il n'est pas vrai non plus que le Musée d'Ethnographie ait été pour Apollinaire et ses amis le Bébé Incassable ou le Nain Bleu...

Les peintres ignoraient l'usage lithurgique de ces objets, mais qu'ils en eussent un, assurément ils n'en doutaient pas. S'ils n'ont pas attribué de pouvoirs aux fétiches, ils n'ont pas douté que les nègres et les Océaniens, eux, ne leur en attribuassent. Et cette croyance entre bien pour quelque chose dans l'attrait et dans la gêne que les arts primitifs inspirent aux Occidentaux. L'ambivalence, manifeste, atteignit son paroxysme dans l'Allemagne des années 1920, où l'attrait alla jusqu'à l'engouement, et la gêne jusqu'à la panique. Elle n'est pas encore dissipée. Elle ne sera peut-être pas éternelle. Les ethnographes voient de mieux en mieux ce qu'il y a de valable, de noble, dans les religions africaines, lesquelles ne se réduisent nullement, comme on l'avait cru, à un ensemble de superstitions infantiles. Et, d'autre part, la sculpture primitive, particulièrement la sculpture nègre, entre de plus en plus dans le Musée. Quand on aura une longue habitude d'en admirer les spécimens et quand d'ailleurs la source même qui les produit sera tarie par la décadence des sociétés africaines, on les regardera avec la même vénération indifférente que les Bouddhas du Musée Cernuschi, les Sivas du British Muséum. On risque de voir, alors, un académisme des Iles Marquises. Nous n'en sommes pas encore tout à fait là. Et nous en étions beaucoup plus loin dans les années 1910 et 1920. On manquerait au bon sens si on disait que les amateurs d'objets magiques ont cru à la magie; mais, en disant qu'ils n'y ont pas cru du tout, on manquerait de finesse. Ce mélange de curiosités et de craintes,

d'acceptations et de refus esquissés, hypothétiques, il se reflète dans les nouvelles de Morand, journal de bord des années 1920. On y voit le trouble du Parisien à la fois inquiet et narquois qui balance entre la peur de manquer les coches et celle de couper les amarres. La danseuse Congo qui conquiert Paris, petite sœur moderne d'un Dionysos équatorial, trouve, sur son oreiller, une main d'étoffe noire, sortilège Vaudou. Elle sait aussitôt qu'elle va mourir. Ni son talent, ni sa gloire, ni l'amour qu'elle inspire ne la sauveront. Elle meurt, noyée, son sortilège Vaudou à la main. Et, sans doute, on est dans la pure tradition de Mérimée, sauf que l'auteur, on le parierait, n'aimerait pas à trouver sur son oreiller la main d'étoffe noire, alors que Mérimée n'avait de la Vénus d'Ille, aucune peur.

Le magique, en Occident, est devenu un domaine ambigu, où la religion et l'irréligion se concilient en évitant chacune de donner son véritable nom. On cherche à tromper, sinon à étancher, au contact des objets magiques, la soif du mystère qui vous brûle, parfois à votre insu, on s'approche à pas feutrés, du sacré, en évitant de s'engager dans aucune croyance positive et même en évitant de s'y refuser. Un des principaux attraits des arts africains fut assurément de faire accéder le spectateur à des œuvres mystiques sans qu'il eût à connaître des religions dont ces mystiques émanaient. De même les sculptures laissées par les sociétés très anciennes ou très lointaines, Cyclades, Sumer, Mexique, semblent crier à nos oreilles des credos auxquels nous n'avons pas à souscrire puisque nous ne parvenons pas à savoir en quels termes exacts ils étaient formulés.

L'art africain proposait un démonisme sans diable, le seul que pût tolérer une époque incapable des grands sabbats médiévaux, et même des messes noires de la Voisin. Le diable qui séduit Yvan Karamazov, c'est celui qui se hâte de lui dire : « Tu sais bien que je n'existe pas. » Les esprits, les divinités, les démons tapis dans les fétiches et dans les masques n'ont même pas à dénier leur existence, elle n'est pas mise en cause, elle est rejetée au delà de la négation; seuls les ethnographes travaillent à définir les prétentions que, dans leurs pays d'origine, ces fétiches développaient. A Paris, ils n'en énoncèrent aucune. Et pourtant, Apollinaire et ses compagnons ne dou-

tèrent pas une minute du caractère « mystique » des objets qu'ils manipulaient.

Aussi une connaissance meilleure des religions africaines ne pourra-t-elle élucider que très partiellement le rapport qui s'établit entre le fétiche et son amateur occidental. Il ne signifie pas pour lui ce qu'il signifiait pour le nègre son adorateur. Il ne signifie rien de clair ni de formulable, un certain jeu seulement de possibilités, d'images, un univers qui déborderait celui du rationalisme et ne serait pas non plus celui de la foi : un quatrième « ordre » qui s'ajouterait aux trois ordres dénombrés par Pascal.

L'ethnographie du moins nous enseigne que le totémisme estompe la démarcation qui sépare l'homme de l'animal, origine et symbole de sa tribu, de sa famille, de la société secrète à laquelle il s'affilie. L'homme est animal, et doit en outre faire semblant de l'être. Les hommes crocodiles, pas exemple, pensent qu'ils descendent du crocodile, et aussi que leur sorcier se métamorphose en crocodile, et dispose de lui, qu'il est le crocodile, qu'il le commande et le possède. Ces hommes construisent donc dans des troncs d'arbres évidés des manières de submersibles à l'intérieur desquels ils s'introduisent on ne sait trop comment, pour naviguer entre deux eaux, et saisir leur proie comme les crocodiles. Et les hommes panthères tuent leurs ennemis, la nuit, avec des couteaux qui imitent la griffe, la dent de la panthère, parce qu'ils sont des panthères.

C'est pourquoi la sculpture totémique lie les formes humaines et les formes animales si étroitement qu'on ne voit plus la ligne de soudure.

L'Afrique noire n'a certes pas le monopole des mariages entre l'animal et l'humain. L'Égypte a ses Horus à tête d'épervier, l'Inde ses Ganeshas à tête d'éléphant, le Mexique son Questacoatl à la fois serpent et aigle, la Grèce a ses sirènes, ses centaures, le Christianisme associe : saint Marc et son lion, saint Georges et son dragon, etc... Les empires, les nations choisissent pour symboles l'aigle, le coq, le léopard.

Mais, en général, la plastique juxtapose les deux éléments. Saint Marc a, à côté de lui, son lion. L'Égypte substitue une tête d'épervier à une tête humaine sur un corps d'adolescent, comme la Grèce, pour représenter une sirène,

substitue une queue de poisson aux membres inférieurs d'une jeune fille.

Ces juxtapositions ne satisfont pas les noirs. Ils veulent que dans la plastique aussi le personnage soit simultanément animal et humain. Leurs artistes font en sorte qu'on ne sache plus si les rectangles qui signifient les yeux représentent ceux de l'homme ou ceux de l'antilope, on ne voit pas à quel moment l'homme cesse et le lièvre commence. De là des combinaisons tout à fait originales qui ont sans doute grandement stimulé les imaginations de nos peintres. Il est possible et même très probable que tels personnages de Picasso, par exemple, la célèbre jeune fille au bord de la mer, dont la tête est une ceinture dentée, lui ont été suggérés, sinon inspirés par l'art africain. Celui-ci a fait accéder Picasso à la région enchantée où les formes humaines surgissent des autres formes et y retournent par des voies antérieures à celles des métamorphoses. Les objets nègres rappelaient que les frontières de l'humain dans le monde sont beaucoup moins nettes que ne croit l'humanisme. En ce sens les géants de *Parade* quoiqu'ils évoquent beaucoup plus les gazomètres, les pissotières, les cheminées d'usine de Paris que les masques de la Côte d'Ivoire, sont quand même des fétiches.

Les objets nègres « piègent » des choses. Un fétiche sert de support à un esprit qu'on s'efforce de fixer, de localiser dans l'espace. Un grand masque recèle une portion de l'énergie que l'ancêtre totémique détenait. Tous ces objets font avancer, reculer, la mort et la vie. Sans doute, par leur seule présence ont-ils surexcité chez les artistes le sentiment de ce qu'a de merveilleux l'adjonction d'un objet nouveau à la masse de ceux que la nature comprend. Ils leur ont rendu la conscience de ce que les mots : création artistique comportent à la fois d'exaltant et de louche. Les amitiés nouées avec eux ont restitué dans l'art, au mot objet, leur sens noble.

Certes, quand Picasso fait un dé avec un morceau de papier et le colle dans une petite boîte à papillons, la plus élémentaire prudence nous conseille de voir là un relief auquel Picasso s'est amusé. Et pourtant, sans raffiner ni subtiliser, on ne peut se retenir de croire que, d'une manière plus ou moins confuse, l'objet a été destiné, fût-ce par le biais de l'humour, à capter

quelque chose : message ou souvenir. Serait-il abusif de voir dans ce dé un écho plastique du dé de Mallarmé... « qui jamais n'abolira le hasard. »?

Dada et le surréalisme ont multiplié ces objets qui traînent à la lisère du jeu et de l'incantation. Eussent-ils été possibles sans un espoir confus de les voir à recouper, à émerger à la surprise de tous, y compris du joueur, hors de leur propre innocence? à recouper soudain quelque chose quelque part.

C'est que le mot même de magie est un certain calembour.

Jean Paulhan considère comme « magique » l'espace à deux dimensions de certains tableaux modernes. De ce mystère, il a, en quelque sorte, fait, l'expérience : un soir il rentre chez lui, allume l'électricité, se dépêche de l'éteindre, crainte de réveiller sa femme endormie, il tâtonne parmi les objets qu'il vient de voir, il a perçu l'ordre à la fois bouleversant et bouleversé qui est le leur, dès qu'on les prive de leurs habituelles distances. Distances surajoutées, faussées par nos préjugés logiques.

Pour ma part, je l'avoue, je n'y vois pas si loin. Je comprends mal que la seule suppression de la perspective puisse conférer une valeur magique à un tableau qui en serait dépourvu. Il me semble que le peintre de Paulhan a dû supprimer la perspective, non parce qu'il a cru faire plus vrai, mais parce qu'il a trouvé plus joli de rapprocher davantage les couleurs les unes des autres. Et je suis certain que Paulhan aurait beaucoup de peine à défendre son sentiment. Mais cela prouve-t-il qu'il soit faux? J'incline plutôt à croire qu'il y a là une réalité à laquelle Paulhan est sensible, et moi non.

Je me rappelle, en revanche, avoir trouvé quelque chose de magique, du moins de très mystérieux à certains tableaux de Chirico. Certaines rues, aux murs rouges, interminables, sans portes, sans fenêtres entre lesquels une petite fille à peine plus grande qu'une libellule jouait au cerceau, me donnaient l'idée d'un espace chargé de menaces, orienté dans la direction de l'épouvante.

Il est, évidemment, très probable que Chirico étirait sa perspective pour des raisons analogues à celles qui portaient Braque à supprimer la sienne; il voulait so ligner la petitesse de sa petite fille comme Braque voulait faire mieux chatoyer les uns contre es autres ses tons.

Mais beaucoup de choses se sont passées comme si un personnage inconnu de lui-même se saisissait soudain de Chirico et lui faisait peindre des tableaux qu'il fut, plus tard, incapable, même de copier. Pourquoi certains de ses mannequins, des petites poupées de bois articulé, que j'avais vus souvent, dans les rues avoisinant l'École des Beaux-Arts, l'École de Médecine, devenaient-ils dans ses tableaux des héros d'autant plus pathétiques qu'ils n'avaient plus de visages? Pourquoi ces visages semblaient-ils exister en creux, comme s'ils avaient été supprimés par une catastrophe dont on ne pouvait même pas formuler l'horreur? Aucun peintre ne m'a fait mieux sentir combien artificielle est l'idée d'un espace vide, parce que dépourvu de toute qualité. Nous ne connaissons pas de surface, qui ne soit au moins orientée. Ma chambre tend vers l'est. Et nous savons, en outre, que chaque centimètre carré est une cage pleine d'ondes. C'est l'espace à trois dimensions qui me semble magique. Mais par là même, je suis contraint d'admettre que l'espace à deux dimensions, dans lequel je ne puis tourner, dans lequel je ne puis agir, symbole des fatalités inhumaines, l'est aussi...

Entre le monde moderne qui regarde avec une inquiétude croissante chaque parcelle de matière, et les arts primitifs pour lesquels chaque fétiche sculpté modifie l'équilibre de l'univers, il y a une trop évidente convergence. Et ceux qui firent des objets africains les compagnons de leurs vies prirent sans doute une conscience plus aiguë des possibilités d'épouvante que le monde recèle. Ils furent sans doute mieux préparés aux déferlements de l'atroce.

Le pacte scellé par la peinture contemporaine avec les arts magiques fut vraisemblablement plus lourd de conséquences que ne pensèrent d'abord ses propres signataires. Nous pouvons difficilement dénombrer ses effets : ils ne sont pas épuisés. L'ère des fétiches n'est pas close. La plupart des peintres qu'ils ont accueillis vivent encore, et leur peinture reste vivante. Et les fétiches, certes, ne semblent pas moins à leur aise dans l'Europe de 1948 que dans celle de 1905.

EMMANUEL BERL.

LE MÉTIER DES ARMES (III)

I

Penché sur le pilote, je regardais par dessus son épaule s'avancer la campagne du matin. Chaque lieu, en ce moment se chargeait de bonheur. Chaque village avait l'apparence des villages des îles. L'avion tirait à lui des villes, tassées comme des termitières ou écartelées comme des étoiles de mer, des plaines rouges, des lacs de sel, des grillages de vignobles et les méandres jaunes d'un fleuve presque à sec. Une fois encore, la terre surgissait dans le poudroiement de la lumière, avec les dernières brumes de l'aube sur les collines, et des lointains d'eaux miroitantes.

Depuis que l'avion s'était envolé dans la majesté du ciel, comme s'il appareillait vers l'éternité, j'avais rejoint le seul élément où mon cœur trouvait son repos. Je touchais pour une heure au terme de mes épreuves terrestres, où je m'embarrasse comme dans les fils d'une toile d'araignée. Là où le pas des autres hommes perdait son assurance, le mien gagnait une assise. Je ne connaissais pas le pilote. Sa main posée sur le volant, comme une main d'organiste en attente sur le clavier, était parcourue de mouvements internes. Palais, jardins, terrasses, fumées et chants du matin sur les villes d'Afrique, comme tout cela m'était indifférent! Je rejoignais mon groupe d'escadrilles, et, déjà, j'avais renoué avec tous ceux qui étaient du même sang que moi.

Je n'oublierai pas la minute où le terrain de Biskra

s'étala enfin sous nos ailes, que nous inclinions vers lui. Sur sa rive, trois Douglas ressemblaient à des macreuses en alerte. Je dédaignai l'oasis où d'autres que moi avaient découvert l'enchantement et l'épuisement des plaisirs du monde. Je regardais seulement le terrain que prolongeait une vaste étendue sauvage, et qui allait me rendre ma famille. Et dès que nous fûmes arrêtés, je cherchai le commandant.

Il venait à nous, tout blond et rose, et clignant les yeux sous le soleil. Il n'était pas grand. Il ressemblait par moments à un gamin qui venait de tirer une sonnette en s'enfuyant. Il ne me fit pas de larges démonstrations d'amitié. Il me tâtait de ces invisibles antennes que nous tendons vers les êtres auxquels notre vie se trouve liée. Il m'observait à la dérobée, quand je lui avais déjà donné mon dévouement et jusqu'à ma vie, puisqu'il pouvait un jour me désigner pour une mission de sacrifice. Et soudain, il essaya de prendre un masque sévère, mais je lui répondis par un sourire. Rien ne pouvait me rendre malheureux, ou seulement hésitant, quand j'arrivais dans mon groupe après tant de tribulations. Puis, comme s'il m'avait enfin délimité et reconnu, il me regarda en face, et, avançant un peu la lèvre inférieure :

— Voilà, dit-il, d'une grosse voix qui m'étonna.

Il fit une pause, et se tourna vers les avions et vers l'espace vide. Puis, revenant à moi :

— Vous remplacez un capitaine que je regrette beaucoup, continua-t-il, et avec qui je m'entendais bien. Je vous laisserai toute initiative pour mener la boutique comme bon vous semblera, puisque vous êtes appelé à me succéder. Je pense donc m'entendre aussi avec vous. Je vous emmène tout de suite à Laghouat, où vous ferez connaissance avec le groupe. Pour le reste, nous verrons plus tard.

Je me tus. Je n'avais rien à dire. Tout devait se lire sur mon visage. Et surtout, je ne voulais pas poser de questions. J'attendais. Ici, je ferais tout ce qui me serait commandé.

— Maintenant, ajouta le commandant en tordant un peu la bouche, je dois vous avouer que je n'ai pas une très bonne nouvelle à vous annoncer. Du moins, rectifia-t-il, au mouvement qui m'avait échappé, je suppose que vous ne considérerez pas cela comme une bonne nouvelle. Nous ne pouvons plus continuer la guerre. J'ai toute ma fortune ici : trois Douglas à huit cents kilomètres de rayon d'action. Pour survoler Gabès et Sfax, il leur en fallait douze cents. J'ai fait monter des réservoirs supplémentaires, mais au premier vol, un moteur a grillé. Au second, un autre; et le dernier avion est en panne. Comme mon service de réparation est à Laghouat et qu'on ne m'autorise pas à l'amener ici, je rentre à Laghouat. Je ne peux pas massacrer mes équipages pour mon plaisir.

— Ni pour le vôtre, reprit-il après une hésitation. Vous vouliez faire la guerre?

— Je venais pour cela, dis-je.

— Eh bien, ce sera pour plus tard.

Il se détendit, et me toucha l'épaule.

— Nous avons le temps, trancha-t-il pour me consoler.

C'est ainsi que je renouai avec la vie d'autrefois. Au bout d'une épine dorsale de rochers, bordant un fleuve sans eaux de surface, je revis le lac noir d'une oasis que je connaissais, puis ses palmes serrées, ses minarets et son terrain de sable. J'y revenais en conquérant, dans la plénitude du jour, et le pinceau des phares de mon départ dans la nuit s'effaçait.

Les gens me regardèrent avec froideur comme un étranger, mais je ne leur en voulus pas. J'appris des noms, je demandai les situations du personnel et des avions. Je remarquai que les bureaux étaient sales, et je le dis d'une voix sèche. J'ordonnai au planton de cirer ses souliers et au secrétaire de se raser tous les matins. L'adjudant de discipline mit ses dossiers en ordre et ouvrit un cahier. Le sergent de semaine assista aux repas et distribua le courrier à l'heure. Comme par hasard, je visitai un à un

les différents services, et je les transformai selon mon idée. Les murs de la salle de renseignements se couvrirent de cartes et de panneaux. L'armurier aligna ses mitrailleuses, les chambres perdirent, avant même que j'y fusse entré, leur air de misère et de crasse. Je parlai aux lieutenants, seul à seul, et je sus qu'ils cachaient sous leur tenue négligée le même désespoir que le mien. Je leur dis que le métier des armes s'accomplissait dans l'action comme dans l'inaction, et que, dans les périodes où les paroles n'avaient plus de valeur, il suffisait d'une vie exemplaire. L'étonnement se lisait sur leurs visages, comme si un mystère leur était révélé. Ils me donnaient au moins autant que je leur donnais moi-même. Ils me donnaient de reprendre goût à l'humanité.

Tout était encore possible parce que le commandant avait montré ce qu'est un chef. Il était fatigué d'avoir gardé son sourire, mais j'accourais à son aide. A nous deux, nous n'étions pas de trop pour porter le groupe désarmé sur nos épaules. Je ne voulais pas tout faire craquer dans ma hâte. J'allai doucement en besogne. La guerre me fuyait, mais je savais qu'elle ne m'échapperait plus. Il me suffisait d'avoir des avions.

II

Après l'écœurante agitation que j'avais connue, combien n'était salutaire cette profondeur! Ma chambre s'ouvrait sur un jardin où des grenouilles sautaient, à mon approche, dans un bassin. C'était un humble jardin de palmes et d'orangers qui n'avait pas les proportions d'un jardin de prince, mais que le printemps avait jonché de pervenches. Les figuiers poussaient les fers de lance de leurs bourgeons, et les rosiers jaillissaient de toute part en buissons.

Notre popote non plus n'était pas installée dans un palais. Des soldats déposaient sur nos tables des plats mal

préparés que nous mangions dans des assiettes en fer, et nous versions dans nos gobelets le vin rouge de l'intendance. Le médecin du groupe déclarait que c'étaient là des aliments impurs. Il eût dit pis encore de ce que l'on sert dans les palais. Il se nourrissait de légumes, de fruits et de blé grillé, et ne buvait jamais de vin. Mais il mêlait sa voix aux nôtres quand les escadrilles entonnaient « le Forban », à l'heure où les chansons montaient comme une fumée :

Vin qui pétille,
Femmes gentilles...

L'amitié nous détendait. Quelquefois, quand les mots de la chanson nous rappelaient de vieilles choses tristes, un frisson nous effleurait. Un instant après, nous nous levions. Nous sortions dans la nuit grosse de toutes les forces qui éclatent en moissons et en orages. Les camarades rentraient se coucher en fredonnant, ils prenaient un livre et fermaient bientôt les yeux sur une intrigue qui ne les passionnait pas. C'est leur vie qui les passionnait, sans qu'ils le sachent, et la nuit brassait en eux toutes les angoisses des soldats sans espérance. Ils cherchaient le sommeil pour y échapper, et attendaient le premier avion qui ferait taire les moineaux tapageurs de l'aube.

Cela ne suffisait-il pas au médecin du groupe? Qu'avait-il, à vouloir par surcroît nous imposer la vie monacale? Notre régime alimentaire comportait, il est vrai, trop de viandes. Nos artères en perdaient leur souplesse. Nous fumions beaucoup. Nous buvions du vin, mais avec tant d'eau! Quand je pensais à la vie d'autrefois, je ne me considérais pas autrement qu'un moine. Notre chasteté était semblable à cette oasis entourée de murs, qui enfermait le terrain, le bureau du groupe et des escadrilles, la popote et la chambre. Il y manquait la prière, peut-être, mais sûrement pas la méditation. Nous méditions toute la journée, et beaucoup trop. Car notre oraison était une continuelle

lamentation. Comme des bêtes fauves, nous tournions en rond dans nos cages, d'où s'élevaient parfois des rugissements.

Je comprenais ce camarade qui grondait du matin au soir, et que la lecture de Platon n'avait pas consolé. Pour nous consoler, nous n'avions que la guerre. Les armes justifiaient notre parjure, et les dernières qui nous restaient se brisaient les unes après les autres dans nos mains, avant même que nous fussions devant l'ennemi.

Parfois, quand nous chantions, quelques camarades avaient le visage crispé. Ils pensaient à ceux qui les attendaient sur la terre de l'esclavage. Je me demandais alors ce qu'eût été leur inquiétude si leur pays avait été traité sans ménagement et si quelque espoir ne leur fût resté. Car l'armistice nous avait permis de respirer et de sauver ce qui pouvait l'être. C'est à cela que je devais d'être ici. Les troupes que nous avions formées en Afrique, comment les eussions-nous levées sans ce qui avait peut-être été le sacrifice d'un vieillard? Et quelle aide pouvions-nous recevoir alors d'Alliés que la crainte de l'invasion barricadait chez eux? J'avais cru dans le bienfait de cette trêve, parce que le spectacle de la déroute et de ses hommes saouls m'avaient tourné le cœur. J'avais franchi la mer en pleurant sur ma patrie, mais j'avais gardé mon avion et mes armes. Je ne savais pas à quels financiers ni à quels amiraux la confusion avait servi. Je savais que, sans l'armistice, les hommes de mon pays n'auraient pas été fusillés ni déportés en moins grand nombre, et que personne ne se fût interposé entre eux et le vainqueur. Et j'eusse été comme mes camarades, captif et désespéré.

Si tant d'indignation à l'égard d'un acte politique eût mérité moins d'attention, j'aurais éclaté de rire! A quelques mois d'intervalle, des généraux étaient venus, à tour de rôle, dénigrer devant nous l'Angleterre, puis la couvrir de louanges, parce qu'une étoile de plus était accrochée à leurs manches. La question n'était pas là. Un armistice

avait été conclu, et je pensais qu'il avait épargné de plus grands malheurs. Mais l'on pouvait aussi penser le contraire, sans toutefois le prouver. Comme je n'aurais pas accepté la servitude, je me serais enfui, et j'aurais rejoint les hommes libres. Puis cet armistice avait été rompu, et je pensais que cela était bien. Je m'efforçais d'effacer un armistice par un autre armistice que j'espérais, du fond de ma misère de soldat fidèle et trompé. Je n'avais profité ni de la suspension d'armes ni de sa rupture. Je n'avais pas à me justifier. Je n'étais qu'un soldat, qui voulait le bien de son pays dans l'honneur. Rien ne m'avait prouvé que l'armistice m'avait trompé, et je n'avais pas honte d'avoir été un soldat de l'armistice, puisque j'étais prêt à donner ma vie pour combattre. J'attendais toujours de voir débarquer parmi nous, sur une terre gardée libre par l'armistice, les lointains philosophes qui le condamnaient. Pour être fixés sur notre pensée intime, il leur eût fallu entendre nos propos de soldats désabusés, prêts à servir sous n'importe quel commandement étranger, à la condition de recevoir des avions et de peindre nos cocardes sur leurs ailes. Aucun des généraux loyalistes ne s'était suicidé. Chacun d'eux défendait ses bureaux de vice-roi, et nous continuions de leur obéir en les méprisant, parce qu'il était dur de se libérer du règlement militaire. Mais il nous importait peu de nourrir leurs ambitions. Ils nous avaient donné pour dieu une idole qu'ils avaient renversée de leurs propres mains, et ils se hissaient maintenant sur son piédestal. Nous ne savions mesurer ni notre amour ni notre haine, mais nous étions guéris d'adorer de nouvelles idoles. J'essayais simplement de sauver mon âme. C'est tout ce qu'il me restait.

Voilà qui m'intéressait plus que la qualité de nos viandes. Depuis les guerres de Philippe de Macédoine et d'Alexandre, les armées en campagne mangent comme elles peuvent. C'est moins les troupeaux de l'intendance qui les nourrissent que l'espérance de la victoire. Elles se moquent bien aussi

de la justice ou de l'injustice de leur cause. Notre cause était juste, je le savais. Mais ne l'eût-elle pas été, qu'il eût été juste de combattre et d'essayer de vaincre. Le médecin avait tort de nous parler comme à des religieux contemplatifs. Il voulait arracher toutes les mauvaises herbes qui poussaient dans notre jardin, quand nous désirions tout quitter pour vivre sous la tente et dans l'odeur de l'essence et de la poudre.

III

La chambre, le terrain, le bureau du groupe, la popote, le terrain aux avions morts, la popote et la chambre, et cette petite ville close de murs à meurtrières, destinée si parfaitement, au milieu des sables qui battaient ses remparts, à recevoir des prisonniers, tout cela m'étouffait. Quelquefois aussi, le symbole de cette captivité me hantait. Si nous n'étions pas étroitement bouclés entre des réseaux de fil de fer, ne pouvions-nous penser que nous restions esclaves sur parole de quelque conjuration?

Chaque soir nous prenait dans la toile de ses rêves et de son repos. Des visages très purs, aux yeux dorés, où nous suspendions nos dernières joies, comme des grappes aux treilles de l'été mort, s'inscrivaient parmi les constellations. Je frappais alors à la porte du médecin. Nous jetions nos manteaux sur nos épaules, et nous partions faire le tour de notre prison. L'oasis forteresse s'endormait à cheval sur son éperon rocheux, entre ses mosquées, à l'heure où des camarades plus heureux que nous décollaient vers Tunis avec leur chargement de bombes. De pâles lueurs filtraient à travers les persiennes. Tout un monde s'agitait à l'abri des ténèbres. Des jeunes femmes dessinaient dans leur foyer vide la trame compliquée des réussites, et cherchaient à fixer le retour du roi de cœur. Des ombres guettaient un signal à l'angle d'une fenêtre.

Je me croyais trop impur pour entrer avec le médecin dans un lieu de prière. Les ablutions rituelles eussent enlevé la poussière des chemins des hommes et la trace de leurs mains que j'avais serrées. Et pourtant, je cherchais l'eau vive des fontaines éternelles. Je la cherchais par des voies compliquées qui semblaient m'en éloigner, mais m'en rapprochaient à travers mille embûches. Toutes mes aventures aboutissaient à un cul-de-sac ou sur le bord d'un rivage infranchissable, et c'est à cette impossibilité de m'élever ou d'aller au delà que la connaissance de ma mesure m'était donnée. Mais je savais qu'un jour, au bout de toutes mes épreuves, je découvrirais la source intacte où m'apparaîtraient, comme dans un miroir, la vérité et l'apaisement. Je savais aussi que je n'étais qu'au début de mes peines. C'est pourquoi, de tant s'interroger, mon âme se raidissait, comme devant un danger.

En vain le médecin essayait-il de me pousser dans les pièges où je refusais de tomber. Pour le moment, j'étais le jeune homme riche qui s'en allait quand un dieu lui demandait d'abandonner ses biens pour le suivre. Le monde entier m'appartenait, et l'amour de ce monde me gardait dans ses filets. J'avais soif, mais j'aimais souffrir de cette soif.

J'aimais aussi la compagnie des fous. Peut-être m'étais-je pris tout de suite d'amitié pour ce médecin parce que j'avais cru qu'il était un fou. Qui est fou, et qui ne l'est pas? Nous portions tous en nous quelque grain de la folie qui nous faisait préférer le ciel à la vie des terriens, au point de nous lancer dans les tempêtes, quand il est bon d'avancer pas à pas, par une lente pérégrination d'insectes. Ma seule sagesse était cette folie, et je pensais, par une existence insensée, atteindre à la sagesse immuable.

Le médecin m'apparut frappé d'un dérèglement bien singulier, le soir où, franchissant pour la première fois sa porte afin de m'entretenir avec lui des sujets qui ne trouvent pas de place à une table de popote, je le découvris,

assis à l'angle de sa chambre, et mastiquant avec lenteur les dix figues sèches de son dîner. Là, je compris que je ne m'étais pas trompé en le discernant marqué du signe des amis de Dieu. Ce moment marqua aussi le début de nos véritables échanges. Devant son lit déplié, il m'avoua qu'il dormait sur le carrelage, enveloppé dans un vêtement de laine grise qui ressemblait à une robe de bure. Je souriais à cette confidence, au souvenir d'un garçon qui, imaginant justifier sa répugnance à quitter sa garnison, me demandait s'il n'était pas stupide de se rompre les reins sur le tapis quand on dispose d'une couche moelleuse.

J'aurais pu passer à côté du médecin sans m'arrêter, ou ne voir que le côté original de sa vie, et me tenir les côtes à cette histoire de végétarien au bœuf clandestin, que l'on citait toujours pour éprouver son humeur. Il la connaissait bien. Il souriait quand on l'invitait à prendre des carottes arrosées de jus de viande. Il aurait aussi souri de ma méprise, sans m'accuser de grossièreté.

Il suffisait d'une aile qui bat pour nous révéler notre amour de la terre. Nous préférions les ailes rigides. Quand une vibration naît dans un aileron, se transmet aux nervures, s'amplifie et atteint une fréquence de catastrophe, nous sentons s'appliquer sur nos tempes la main visqueuse de la mort, car nos ailes de métal sont aussi fragiles que le roseau d'un cerf-volant. Une vibration naît dans un remous du jeu d'une commande, grandit et peut provoquer la cassure. Je savais maintenant comment l'on s'en tirait : on réduit les gaz, on cabre l'avion doucement, et les vibrations diminuent et s'arrêtent. Seulement, à l'atterrissage, on voit par la pensée le coin de terre où l'on serait tombé, et la suite des événements : la chambre en désordre, les papiers inachevés, les télégrammes à la famille, la veillée des camarades, la popote glaciale et les funérailles. Et l'on découvre des qualités aux hommes, de la tendresse au monde, et à la vie de la bonté.

Son détachement de tout cela privait le médecin de ces joies. Si je lui avais raconté mon aventure, il eût dirigé vers moi son regard transparent. Il avait dépassé le stade où nous luttons, et rien ne l'atteignait plus. Le jeûne l'avait libéré de l'esclavage du ventre, et, par celui-là, de tous les autres. D'impatient, il était devenu doux. Une femme avait perdu pour lui toute sa poésie : il ignorait ce goût amer que le soir dépose dans ma bouche; il s'enfonçait dans la connaissance théologique, comme dans un désert où grandit l'image au cœur de la solitude; il n'était plus dévoré par le souci de tout étreindre dans ses bras d'homme, mais possédé par l'ambition de devenir la maison de Dieu. Les fêtes religieuses elles-mêmes, par l'expression du paganisme qu'elles révélent dans les réjouissances populaires, le décevaient. Il célébrait la Nativité et la Résurrection par l'abstinence, pour mieux pénétrer l'idée divine. Il avait atteint les sereines demeures, quand nous cheminions durement. Par là aussi, il s'éloignait de nous en croyant mieux nous retrouver. Là où il était, il ne pouvait plus rien pour nous : la sainteté à laquelle il tendait l'écartait définitivement de nos jeux. De si haut, il ne pouvait plus tendre une main que nous ne pouvions plus serrer. Le poudroiement de la lumière du couchant ne se chargeait pas pour lui des mêmes mélancolies. Il était venu soigner les lépreux, mais qu'avait-il besoin de tant les chercher? Ils étaient autour de lui, ils étaient ses compagnons, et j'étais l'un d'eux. J'aurais voulu qu'il vécût avec eux, et qu'il rompît leur pain. Je craignais qu'en lui le Saint n'eût tué l'Homme, et je ne savais pas si je n'eusse pas préféré avoir comme ami un homme, plutôt qu'un saint.

Car notre amitié se privait difficilement de ces attentions qu'il méprisait comme autant de signes de notre asservissement. J'aimais trop les hommes pour refuser de me plier à leurs coutumes; c'est le piège subtil du bonheur qui me nouait à eux. Je ne me reconnaissais pas le droit

de me délier. Si l'on m'avait dit ce qui, dans ma vie, était un obstacle à mon rôle de chef, je l'en eusse arraché aussitôt. Mais les rites étaient nécessaires à nos échanges, et je pensais que le médecin nous eût convertis plus aisément en buvant un peu de vin, plutôt qu'en jeûnant à notre table.

Avant la suppression du vin, du tabac et des lourdes nourritures, il y avait la possession de soi-même en un principe directeur. Celui que le médecin nous proposait n'était pas tellement différent du nôtre, mais sa nécessité nous apparaissait moins : il était précédé, en tout cas, dans l'ordre des choses, par l'amour du métier. Nous serions des pilotes sobres et chastes avec le temps et la persuasion; mais il fallait d'abord que nous fussions des pilotes. Et notre état de pilotes était en danger.

IV

Je me souviens de ce jour où je m'assis au poste pilote du Douglas. Une centaine d'instruments matérialisaient devant moi les indéchiffrables formules d'un problème. Il s'en cachait sur mes côtés, sous mon siège, derrière moi, et l'on m'enseigna d'abord à fermer le couvercle de mon habitacle. « S'il s'ouvre au décollage ou à l'atterrissage, me dit-on, vous êtes perdu. » L'avion ne pouvait pas voler avec cette porte battant sur son cou, et s'écrasait. Et je m'étais habitué à fermer et à ouvrir ce couvercle dont ma vie dépendait.

J'étais l'enfant à qui l'on épelle mot à mot le grand livre de l'enchantement. Les enfants d'aujourd'hui s'amusent à piloter. Mon fils s'assied sur un tapis, un avion de papier dans les mains. Il décolle dans le rugissement du moteur, simule d'impressionnants virages et des figures acrobatiques, et il se pose. Mais quand il ouvre son livre de latin, la première phrase difficile d'arrête. Il suce son crayon une demi-heure, puis vient à moi. Je voudrais, pour lui

enseigner à trouver le génitif, la patience de mon moniteur qui, dix fois par jour, répète la leçon des autres : « Voici les manettes du pas des hélices. N'oubliez pas de baisser les volets inférieurs de capot pendant la prise de terrain. Les volets supérieurs ne servent qu'à rouler au sol. Si la lampe verte ne s'allume pas, manœuvrez cette pompe... » J'écoutais ma leçon mieux que mon fils, quand je lui explique le tour d'une phrase latine qui lui dévoile une pensée étrangère, parce qu'il ne part pas avec moi en croupe sur cette phrase. Et puis je commets peut-être la faute d'un moniteur trop scrupuleux. J'ai trop dit à mon fils qu'il devait s'appliquer, et il s'est trop imaginé que le latin est difficile.

Ce jour-là, un grand découragement me gagna. « Cet avion, pensais-je, est terriblement plus compliqué que ceux que je connais. Je n'y arriverai jamais ». Et quand j'eus bien écrit ma leçon : « Mettre les hélices sur deux mille sept cents tours et la compensation de profondeur sur cinq, fermer les volets supérieurs de capot, ne pas dépasser quatorze à l'admission, décoller à cent soixante, rentrer le train, réduire à douze, monter à deux cent quarante et à cinq au variomètre; à trois cents mètres, réduire à dix; en palier, passer sur auto-pauvre; fermer les volets inférieurs, adapter les hélices au régime... », je fermai les yeux devant ce tableau noir où s'inscrivaient des formules que je n'arrivais pas à comprendre, et il me fallut toute ma confiance en l'humanité pour dire au moniteur :

— Merci, mon vieux, je crois que ça va coller. Laissez-moi réfléchir un peu.

Mais au fond de moi-même, j'étais atterré. J'avais envie de tout plaquer, et de me laisser glisser de la carlingue. L'on m'avait toujours dégrossi par la double commande, et cet avion n'en avait pas. Je n'avais jamais dit à mon fils : « Débrouille-toi. » Il venait près de moi, je posais ma plume ou mon livre, et je lui disais : « Qu'est-ce qui ne va pas? »

— Si vous préférez vous lâcher un autre jour, me suggéra perfidement le moniteur, n'hésitez pas. Le temps est légèrement orageux, le vent un peu de côté...

J'avais connu cela en école quand il fallait enfin se décider à monter un cheval célèbre par ses ruades et baptisé d'un nom évocateur : « Ouragan », « Dur-à-cuire », « Fantasque ». Peu servait de retarder l'épreuve, sinon à multiplier les craintes. En selle, après les cabrioles de rigueur, l'on reprenait le sourire.

— Je crois que tout ira bien, dis-je. Faites mettre en route.

Alors il fallut bien m'installer, comme autrefois, pendant qu'un spahi tenait la bride, puis, les rênes droites, les coudes collés au corps, toucher la bête au flanc.

Je fus en l'air si facilement, après un décollage si droit que j'en goûtai le plaisir. Mais quand ma main gauche lâcha les commandes des gaz pour relever le train, la manette droite revint d'elle-même au réduit, et je volai en crabe. Il me fallut, par actions successives, la reprendre et l'abandonner, et ruser avec elle pour rentrer mes roues. J'étais encore un jeune pilote seul dans le ciel, pour son premier vol, avec des camarades qui le suivent du regard. J'étais cet homme pusillanime à qui des machines livrent une puissance souveraine, qu'elles jettent sur l'aile du vent, et qui avait déposé ses impuretés pour revêtir le manteau des archanges. Je ressemblais à cet enfant grave dont ma mère garde l'image dans son album de photographies.

Le moniteur m'avait dit : « Vous perdrez de l'altitude dans vos virages, au début. Ne vous en effrayez pas. Vous vous y ferez... » Je ne perdais pas d'altitude dans mes virages. La bille qui indiquait l'assise de l'avion était au milieu, l'indicateur de descente et de montée à zéro. Je m'appliquais, en tirant peut-être un peu la langue. Je faisais cette version avec le goût du bonheur sur mes lèvres car, en revenant, j'avais mon devoir à montrer.

A mille mètres, je réduisis les gaz, j'adaptai le pas des

hélices, je fermai les volets inférieurs en sachant qu'une minute plus tard, je les rouvrirais. Je n'oubliai rien. Je revins sur la piste comme on me l'avait demandé, je sortis le train et les volets d'intrados, et je virai largement pour me poser. Je voulais que mon moniteur fût content, mais je n'avais pas besoin de récompense. Si mon cœur s'était ouvert, quel grand amour pour l'humanité y aurait-on vu fleurir! Et ce terrain de sables et de doums où je roulais, quelle grasse prairie j'en avais faite!

V

C'est ce masque de la passion, comme un masque de tragédie antique, que je cherchais sur les traits de mes camarades. J'étais décidé à renvoyer les tièdes avec tous ceux qui marchandaient leur peine et hochaient la tête devant les difficultés, au lieu de les prendre dans deux poignes solides. Je reconnaissais les bons à leur façon de me regarder dans les yeux et de foncer dans des chemins malaisés. Le travail qui les attendait n'était pas un travail pour gens du monde. Je voulais les tirer des périls où sombraient les âmes communes.

Je pensais au moniteur qui m'avait lancé dans le ciel après m'avoir fait si grand-peur par tous ses conseils. Je pensais à cet après-midi où, près d'un village qui ressemblait à des ruines rouges, les pilotes étaient lâchés, l'un après l'autre. Cela nous rappelait Avord, les pistes où les Morane tournaient comme les cavaliers sous la chambrière du maître de manège, les camarades disparus, leurs rires, leurs bourrades dans la patache automobile secouant ses vitres, et les luttes sur l'herbe ou dans la neige. Ainsi observions-nous chaque atterrissage, mesurant le coup d'œil et la précision du pilote à l'exacte harmonie d'un arrondi, ou aux bonds qu'un geste impatient imprimait à l'avion. Mais, à l'époque, nous étions si nombreux! Sur cette piste, nous étions seuls, le moniteur, le pilote qui

bourdonnait au bout de sa longe, les mécaniciens dans la camionnette, le lieutenant adjoint qui attendait la fin de l'après-midi pour s'en aller sur son North, et moi. J'aimais ce terrain de sables, et la façon dont il nous rassemblait. Nous avions enlevé le harnais de nos parachutes, le Douglas prenait sa ligne de descente, et le moniteur demandait, de sa parole lente à l'accent parfois dur et parfois chantant :

— Pourquoi remet-il les gaz? Il était bien.

Nous regardions en silence le pilote établir son palier trop haut, et mal asseoir son avion. Comme notre dresseur eût grondé, à Avord! Le moniteur était plus patient. Il se dérangeait, il escaladait le Douglas, il se penchait sur le pilote et lui disait calmement, avec des gestes doux :

— Pourquoi avez-vous remis des gaz? Vous étiez bien. Repartez, et n'oubliez pas de rentrer vos volets supérieurs de capot.

Le Douglas rugissait de nouveau et disparaissait dans un panache de sable d'où il jaillissait enfin, victorieux, comme un dieu, de son nuage. Au sud, sans bruit, l'orage s'installait. Il possédait déjà la montagne; il poussait lentement son rouleau bleu vers nous, enflait son outre, et l'appuyait sur d'épaisses colonnes qui écrasaient leur socle sur la plaine. Le pilote faisait son palier moins haut. Des tourbillons thermiques aspiraient la poussière rouge de la plaine; l'on eût dit, par endroits, les fumées d'un tir de barrage. Le moniteur pensait encore à son élève, et voulait expliquer la raison de ce palier. « C'est l'habitude du Potez », disait-il comme s'il pensait tout haut.

Les premières gouttes de l'orage tambourinaient sur le North. Nous allâmes nous abriter sous ses ailes, comme à Avord quand la pluie arrêtait le manège. Et quand le Douglas revint vers nous, cahotant sur son tricycle, le moniteur sourit :

— Je me rappelle, dit-il, le temps d'escadrille où nous

partions en groupe pour décoller. Les Douglas étaient peints en jaune clair. Avec leur façon de se dandiner, et de piquer du nez sur la roulette, bas sur pattes comme ils sont, ils ressemblaient à une famille de canards à la promenade...

Le North nous quitta, mais le Douglas était de nouveau en l'air, et, soudain, le vent tourna. Il soufflait de la bouche même de l'orage, et le Douglas se posait déjà vent dans le dos. Pourquoi, aussi, avoir voulu que le pilote fît trois atterrissages? Il aurait fallu l'arrêter au deuxième, avant que ce voile de poussière et de pluie fondît sur nous. Mais quand le sable fut chassé du sillage de l'avion, nous vîmes le Douglas immobile au fond du terrain au delà des balises. Nous fonçâmes sur lui avec la camionnette. Par chance, rien n'était cassé; il suffisait de franchir quelques rigoles. Nous nous installâmes dans la carlingue, le moniteur aux commandes et moi devant lui, dans la cabine si étroite qu'elle formait une prison dont il paraissait difficile de sortir. Nous décollâmes face à la tempête, avec la poussée de l'accélération dans les reins, et, sous les yeux, la course affolante du sol. Toute notre vie tenait dans cette poussée dans les reins et ce coup d'œil à l'atterrissage pour éviter, à la hauteur qu'il faut, le sol qui surgit à cent quatre vingts kilomètres à l'heure. La pluie étoilait les vitres. Le moniteur s'amusait à sauter les arbres et les maisons de terre pour effrayer les troupeaux de moutons et leurs bergers. Je me retournai pour le voir sourire et pour lui faire un signe en lui montrant les moteurs.

— Les volets supérieurs de capot! Vous avez oublié de baisser les volets supérieurs de capot!

Il rit, et les baissa. Quel bon élève j'étais!

Nous nous ruâmes sur la grande piste, dans le fracas des amortisseurs. Nous courûmes sous les hangars quitter nos vêtements de vol, et le car nous ramena vers l'oasis. L'orage crevait ses outres, brandissait ses foudres et nous accompagnait de clameurs. Dans les rues, des femmes

fuyaient sous le fouet de l'averse. J'aurais voulu que le car mît longtemps à déposer des camarades aux carrefours pour que je pusse sentir contre mon épaule, à travers le cuir du manteau, l'épaule des camarades. Cette odeur de pipe chaude et de cuir mouillé me gonflait le cœur; je n'avais pas le désir de retrouver ma chambre d'hôtel. Il faisait bon rouler ainsi, le cœur si plein. Et le soir, je m'endormis la main droite sur le volant du Douglas, comme sur le flanc d'une femme.

VI

Je pouvais tout demander à mes camarades, si je sauvais leur foi en eux-mêmes. C'était simple. L'inaction les rongeait. La honte de ne pas encore participer à la libération de leur pays les accablait. Je voulais étendre sur cette honte le manteau des fils de Noé. Je voulais d'abord voir les avions morts reprendre l'air, même s'ils avaient besoin, après chaque vol, d'une semaine de travail, dans la poussière des pistes.

Nous étions nés pour rien d'autre que cela. Un jour où j'avais fait escale à Bou-Saada, l'on s'étonnait de ne pas m'entendre demander de descendre en ville. Que m'importaient les villes! Mes amis vivaient dans la poussière et le bruit des terrains. Nous étions nés pour calculer des caps et des distances, pour écrire des messages sur nos genoux, noter des heures de consommation d'essence, surveiller des températures, des pressions et des compte-tours, régler des hélices et mesurer des dérives. Notre visage ne prenait sa véritable forme que sous le casque, et nos reins étaient rompus par le poids du parachute. L'acte de nous installer à un poste de pilotage, puis de rouler doucement dans nos Douglas qui hochaient la tête, avant de déchaîner les moteurs et de décoller, nous n'imaginions pas de vie possible sans cela.

Car enfin, ce moral ne méritait pas une attention exagérée. L'inaction, c'est entendu, nous pesait. Les journaux avaient trop claironné que la bataille était proche, et nous craignions de n'y avoir point de part. Mais la victoire, si elle était en vue, comme une Jérusalem céleste, n'était pas atteinte. Nous campions encore sous ses murs avant l'assaut; nous avions le temps d'attendre; et de nous instruire. Pourquoi ne pas nous l'avoir dit? Nous tâter le pouls à longueur de journée devenait un geste peu viril. De quelle impudence eût été chargée la plainte qui eût franchi nos lèvres! Nous mangions à notre faim, nous nous envolions comme des hommes libres. Il y avait dans les geôles d'Allemagne, les prisonniers, et, dans les bagnes, les ouvriers de notre pays qui forgeaient des armes contre nous. Il y avait tous les peuples d'Europe en lutte, et nos camarades de l'armée d'armistice démobilisés. Quel désespoir byzantin pouvait résister à cela? Tunis était prise, et l'assaut allait bientôt franchir les mers. Mais la milice qui assurait, dans des tenues extravagantes de zouaves pontificaux, les corvées et le service de garnison de l'oasis m'apparaissait comme l'image même de notre armée. L'on y échangeait beaucoup d'honneurs, avec les pantalons flottants couleur d'azur de l'armée du Pape. Dix fois par jour, je rendais le salut à la sentinelle de l'entrée du camp. J'eusse préféré moins d'égards et plus d'armes.

Cette angoisse, comme cet espoir, n'atteignaient pas le médecin. Il était au delà de nos peines parce qu'il était au delà de notre humanité, et c'est bien ce que je considérais comme le danger de son état. Lorsque, heurtant sa porte, je le trouvais le soir, achevant de mastiquer ses figues sèches, et qu'il refermait le livre du Taouạhid, pour me saluer, je n'osais pas lui parler de tout cela. Il s'en était libéré. Il n'éprouvait plus cet affreux appel de la chair dans la nuit de houle des palmes. La houle de Dieu le soulevait vers des îles qui n'apparaissaient plus à notre horizon.

Le vent de mai dans les jardins de l'oasis ne lui tenait pas le même langage qu'à nous. Son journal intime ne gardait le reflet des événements que par des coupures de journaux, et non par des cris. Ses pas sur nos chemins n'étaient pas guidés par un démon, mais par l'ange de la contemplation. S'il lui avait fallu le lendemain abandonner les collections d'armes et de timbres qu'il avait mis vingt ans à enrichir, il s'en fût détaché sans regret, parce qu'il était mort à ce monde, qui nous liait à lui par mille liens périssables et cruels.

Si profonde était mon amitié que j'eusse souhaité parfois le voir ému par la colère ou le plaisir. Peut-être l'était-il dans le secret de son âme. Mais il m'apparaissait si peu homme que je m'en affligeais. J'aurais aimé m'appuyer davantage à son épaule, et je n'osais le faire parce que, sur le point de lui confier le dernier de mes tourments, je voyais son regard s'éclairer : « J'ai passé cet après-midi, me disait-il, avec les amis musulmans que vous savez. L'on pleurait pendant que je parlais de Dieu, et Brahim, qui est un homme simple et qui n'entend pas grand-chose à la philosophie, ne quittait pas mon visage des yeux. Et puis, il m'a été donné une grande joie : j'ai rencontré un vrai Soufi... »

Voilà ce qui nous séparait. Il avait rencontré un vrai Soufi, et je me moquais sur le moment des Soufis. Peut-être le rôle des Soufis dans ces temps n'était-il pas vain, mais je cherchais des hommes comme moi, et je préférais rencontrer des camarades qu'un Soufi. Je préférais parler avec eux des avions, des morts, des vivants, des femmes et de l'amour. Jules César lui-même, quand il était, loin de l'Empire en danger, retenu dans les rets de Cléopâtre, Antoine, quand il se donnait la mort et qu'il désirait contempler sa maîtresse pendant les derniers instants qu'il lui restait à vivre, ou Alexandre qu'un accès de fureur lançait, seul, à l'assaut d'une ville, m'émouvaient plus que les Soufis. Le drame des Soufis ne me touchait pas.

Pour se défendre, le médecin refusait d'être un envoyé de Dieu. Et qu'en savait-il? Nul d'entre nous n'aurait pu le dire. Il poursuivait parmi nous une tâche de guérisseur. Il était peut-être la voix qui crie dans le désert, et quand il jeûnait, il assistait tout de même à nos repas, dans un esprit de soumission qui devenait impudeur, et il y chantait à pleine voix, parce que la mastication ne le liait plus au silence. Mais je croyais que les repas doivent être partagés, parce que ce sont des rites de bonheur. Si je les prends avec des amis, je suis heureux, et je mange avec appétit. Si je suis seul, j'expédie une besogne, et quand les convives me déplaisent, j'ai envie de retourner les plats sur la table, ou de m'enfuir.

Depuis trois mois, Bou Draham, le serviteur de l'hôtel, faisait ma chambre. Il lisait dans mes yeux de l'amitié pour son visage de forban. Le médecin me répétait que le tabac est mauvais, et je donnais des cigarettes à Bou Draham. Je savais que l'argent corrompt les hommes, et je lui donnais de l'argent. En échange, Bou Draham me parlait de ses enfants, il se plaignait à moi du bach-agha, il m'offrait des fleurs et me tendait la main.

Un jour, il voulut me montrer ses richesses. Il me conduisit, par des sentiers entre des murs de terre rouge, et me livra le code d'une porte. C'est ainsi que je connus le jardin de Bou Draham, ses pêchers du Japon, ses cerisiers, ses roseaux, ses champs de fèves couchés par l'orage, ses orangers et ses citronniers, ses figuiers, son carré de luzerne, ses treilles et ses trois palmiers mâles. Il m'indiqua le passage secret qui menait au sable de la rivière. Il se pencha sur ses greffes et sur tout ce qui marque l'amour d'un homme pour un jardin. Les rites m'ouvraient ce jardin. Les rites transformaient un forban en un ami, et en homme libre un serviteur.

Il y avait bien quelques mauvaises herbes, que je lui montrai en plaisantant. Mais je m'en repentis aussitôt. Bou Draham croyait son jardin sans défaut, et ne comprit

pas cette taquinerie. Il y a toujours quelques mauvaises herbes dans nos rites et dans nos jardins. Nous le savons bien. Nous sommes les premiers à les voir et à les arracher, mais avant qu'un étranger nous les montre, il doit aimer nos cerisiers. L'important, ce n'étaient pas les mauvaises herbes, mais bien les cerisiers, et quand je vis la peine de Bou Draham, j'en fus plus humilié que lui.

VII

Une journée de vol me guérissait de toute ma peine. Mon sang battait au rythme oublié des longues courses. Le départ à l'aube sur la palmeraie me livrait le ciel, les fleuves desséchés du désert, ses chotts avec leurs lèvres brillantes et vertes de sel. Mais j'avais assez de tout cela. Il me tardait de m'enfoncer dans les pluies de l'Europe. Quand l'équipage, à l'ombre des ailes, éventrait les boîtes de conserve, et que le bidon d'eau rougie passait de bouche en bouche, le sentiment fraternel du bonheur me troublait. J'aimais ces haltes au bord d'un terrain, près du battement d'une tente sous le vent du sud. Nous nous étendions un instant sur la rive d'une escale comme sur la rive du monde, puis nous repartions, et nous accordions nos pensées au bruit monotone des moteurs, avec l'escorte de quelques images familières, le souvenir d'un visage ou d'un nom, le souci d'un orage qui soufflait ses bourgeons à l'horizon, et, dans les écouteurs, le chant d'oiseau de la T. S. F.

Un soir, un nouvel ordre de mouvement nous surprit. On se décidait à nous tirer de notre prison pour nous rapprocher de la côte. Une grande joie nous agita. Nous supposâmes que les avions nouveaux arrivaient, et que nous allions au devant d'eux. Nos échelons roulants partis, l'oasis allait retomber dans le silence. Nous avions entraîné avec nous un certain bouleversement, mais aussi

l'inestimable prix de la vie, et cependant nous fîmes en hâte nos bagages, sans la moindre pitié pour ceux que nous laissions derrière nous. Notre destin devait se jouer ailleurs, et nous courions vers lui. Je croyais emmener avec moi le souvenir de quelques maisons basses et de l'eau fuyante des rigoles, et ce fut un vieil entretien qui remonta, sans lien apparent, des abîmes de ma mémoire.

Un an plus tôt, j'étais plus loin encore dans le sud. Je m'étais posé, dans la fournaise de midi, et je venais chercher un malade, pour l'emporter au-dessus de mille kilomètres de dunes et de montagnes, vers la mer et les hôpitaux. Le malade était une jeune femme. Elle quittait l'oasis parce qu'elle ne pouvait plus respirer son brasier, et qu'une fièvre la brûlait que le médecin du poste ne pouvait pas éteindre. On l'installa sur la couchette, et je décollai en bordure de la palmeraie que le sable ensevelissait peu à peu, mètre par mètre, avec toute la patience des siècles.

Au bout d'une heure de vol, la jeune femme se leva et s'approcha du poste de pilotage. Le radio lui céda sa place, et elle s'assit à mes côtés. Avec la fraîcheur du ciel, la vie affluait de nouveau à ses pommettes. Je lui dis quelques paroles banales auxquelles elle répondit d'un regard. Elle était belle, et je me sentais attendri, comme si quelque chose allait naître de ce hasard. Déjà je souriais, en pensant aux camarades à qui j'allais raconter que mon malade était une jeune femme. Je les entendais m'injurier, et j'exagérais mes victoires. Soudain, la jeune femme se pencha vers moi et me dit qu'elle ne savait pas comment me remercier. Je haussai les épaules. Ce n'était pas la peine de me remercier. Je faisais mon métier. C'était moi qui avais de la chance de charger, pour une fois, une passagère dans mon tombereau volant. C'était moi qui devais presque la remercier d'avoir été malade.

— Non, fit-elle, je cherche vraiment comment vous remercier.

Je me contractai, et elle vit le léger mouvement de recul que je fis sur mon siège pour lui échapper. J'aimais cueillir moi-même les récompenses des femmes pour leur garder une valeur de conquête. J'avais autour de moi, tel un essaim de mouches, une vingtaine de camarades qui se moquaient.

— Ne craignez rien, me dit la jeune femme. Je vous disais que je cherchais comment vous remercier mais je crois que j'ai trouvé. Je vous conduirai dans une ferme de Beauce.

Je me détendis brusquement et j'éclatai de rire, tellement la récompense était inattendue.

— Et quand cela? demandai-je.

— Ne riez pas, dit-elle. C'est encore plus affreux que lorsque vous avez peur de moi. Je vous y conduirai après la guerre.

Je fis un geste vague, et, sans doute, un peu désespéré.

— Soyez patient, ajouta-t-elle. Ce ne sera pas si long. Vous serez encore en vie, et ma ferme ne vieillira pas. Elle peut attendre. Vous m'aiderez à la libérer. Alors, je vous y conduirai.

— Je veux bien, lui répondis-je. « Cela non plus, pensai-je en regardant le chaos que l'avion aspirait peu à peu, cela non plus ne vieillira pas. »

Mais cette ferme m'avait subitement rassuré. Moi aussi, je connaissais une maison fixée dans une plaine de vignes et d'eucalyptus, et qui devait ressembler à celle-là. La jeune femme me décrivit sa ferme. On y entrait par un portail vermoulu, on tirait une cloche, et un homme grand et sec comme un peuplier ouvrait le portail. Si j'étais seul, je devais dire : « Je viens voir la ferme de Simone... » A gauche, il y avait la maison basse aux pièces d'enfilade, le toit couvert de tuiles rondes, et, près d'une fenêtre, la pompe qui tirait l'eau d'une citerne. A droite, étaient les chambres des garçons, le clapier et le poulailler. Au milieu,

la cour de gazon et sa bordure de géraniums. Au fond, le hangar ouvert sur le verger, et la rivière.

La jeune femme se tut un instant, et je pensai à cette rivière que je n'avais pas eue dans mon enfance, et dont l'envie m'avait toujours aiguillonné. Je voyais la fontaine du village, les prairies avec leurs haies d'églantines et de saules, entre les boqueteaux d'où déboulent les collines. C'était là que la Beauce se mêle à la Normandie. L'Eure découpe des falaises et des plateaux de marne où les étangs recueillent les nuages.

L'avion cahota dans un remous, et je le rétablis d'un mouvement des paumes et des épaules, tandis que les sables et les rochers ballottaient et basculaient derrière nous. Je les rejetais, et la jeune femme semblait se dégager de leurs masses désordonnées. Elle respirait mieux, comme s'ils avaient moins pesé sur elle. J'avais honte du trouble que j'avais éprouvé quand la jeune femme m'avait adressé la parole. Une image m'avait sauvé de la vulgarité. Ce n'était plus l'eau trouble du désir qui me tentait, mais de nouveau, l'eau vive des fontaines. Il me semblait que j'étais le chevalier qui arrache une princesse à un château hanté. Je la rapprochais de cette rivière que rien ne rappelait dans le paysage que nous survolions, et qui allait la sauver d'un désert aussi terrible que celui où Alexandre avait failli perdre son armée.

Au moment où je quittais Laghouat, je ne savais plus ce qu'était devenu la jeune femme, mais je pensais à sa promesse et à celle que je m'étais faite à moi-même, au cœur de cette sécheresse, de lui rendre cette rivière, qui était le symbole même de la vie. Je rougissais de toutes mes erreurs. Je ne demandais plus au médecin de partager notre régime de table, à la façon de ces aumôniers que nos chansons ne faisaient pas fuir, et qui avaient la réputation de francs buveurs et de fines fourchettes. Il me semblait bien encore que sa vie, en marge de la nôtre, ne manquait pas de comporter un certain blâme pour nous.

Mais mon ami m'avait répondu qu'il ne cherchait à convaincre personne, et, qu'embrassant une morale, il l'appliquait sans souci de prosélytisme.

Je lui avais cité un homme qui avait quitté l'école d'acrobatie pour la Trappe. La guerre l'avait rappelé et il enseignait de nouveau l'art du pilotage. A la fin de chaque stage, ses élèves l'invitaient à un dîner d'adieu. Il partageait leur repas, mais, après les chansons, il réclamait le silence et se levait. « Cela suffit, disait-il. Vous avez assez offensé le Seigneur. Maintenant, nous allons réciter ensemble trois *Notre Père* et trois *Je vous salue, Marie...* ». Les jeunes pilotes vidaient leurs verres et se levaient. Le médecin m'avait répondu : « Je ne suis pas ainsi. Je ne ferai pas réciter de prières à mes camarades. Je leur dis que le tabac est mauvais, et je ne fume pas; que le vin est inutile, et je n'en bois pas; qu'ils out besoin d'artères souples pour résister au vol en altitude, et je mange des légumes; que l'éducation physique est nécessaire, et je la fais le torse nu. Je ne veux pas être pasteur d'âmes, mais passeur. Tant pis si, au dernier voyage, je reste de l'autre côté du fleuve. Mon désir est simplement de devenir si léger et si transparent que le rayon de Dieu puisse me traverser et toucher ceux qui sont prêts à le recevoir. »

Maintenant, je me demandais si le médecin n'était pas dans la vérité. Il n'était pas seulement un médecin des corps. Il nous soutenait sur ses épaules, et si nous avions quelque force, nous la tirions de lui. Il pourrait me dire un jour : « Nous avons joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé. Nous avons chanté des airs funèbres et vous n'avez pas pleuré. » Car je fumais beaucoup, et le commandant clignait vers lui un œil malicieux en vidant son pot de vin. Nous tenions à ces humbles choses de la terre quand nous en avions une possession si frêle qu'elle dépendait d'un virage manqué. Il était plus facile de demander aux camarades une mission de sacrifice que de renoncer aux premières cigarettes du matin.

Voilà bien ce qui désespérait le médecin et me faisait sourire. Nous n'étions ni des héros ni des saints. Nous avions besoin de goûter à ces humbles choses. Nous buvions de l'eau quand le vin de la popote avait aigri, et quand je toussais, je décidais de ne plus fumer. Si je continuais, c'est que je me savais fort. Quand viendrait le temps où, m'appuyant aux cloisons qui m'enserraient, je les sentirais faiblir, je pèserais sur elles de l'épaule, et elles craqueraient. Je les briserais, comme une coquille qui m'ouvrirait un monde. Mais il fallait nous laisser encore mûrir et nous mouvoir dans notre mince prison d'ombre et de chair. Je comprenais que tout ce que j'avais fait jusqu'à présent tendait à rendre à des jeunes femmes la maison de leur enfance, avec leurs cours de gazon et leurs bordures de géraniums. Nous allions enfin remonter vers les terres du Nord, et combattre pour sauver en nous le royaume qui n'était pas de ce monde.

(A suivre.)

JULES ROY.

(Copyrigt by Librairie Gallimard.)

SHÉHÉRAZADE

PRÉLUDE

(Shéhérazade parle)

Pour que du fond du souvenir
Je touche votre bel été
Que de portes il faut ouvrir
Et que de rideaux écarter
Que de silence à remonter!
Pour changer mes étoiles noires
En votre vivante clarté
Pour que du fond de la mémoire
Je vienne à pas précipités.
Après avoir vécu de contes
Je veux vous conter son histoire
Et que ma voix soit lente ou prompte
Ma mémoire vous donne à boire.
Je vous dirai ce que j'ai vu
Et ce que j'aurai deviné
Et ne soyez pas étonnés
Moi qui fus longtemps éloignée
Si je suis là de plus en plus.
Veuille m'aider, ô poésie,
A faire revivre ma vie,
Toi qui rassembles tous les temps
Dans ce qu'ils ont de ressemblant.
Les visages n'ont pas changé
Aucun d'eux ne m'est étranger
Écoutez donc, mes nouveaux frères,
Comment les choses se passèrent.

SCÈNE PREMIÈRE

SHARIAR, SHAZENIAN

SHARIAR. — Viens, voyageur, que je t'embrasse!

SHAZENIAN *(l'embrassant)*. — Mon frère et suzerain!

SHARIAR. — Ton frère, simplement, tu es mon frère par delà toute suzeraineté.

SHAZENIAN. — Ton frère cadet et ton esclave qui t'adore.

SHARIAR. — Veux-tu te taire! Tu es mon égal chéri, mon jumeau absolu! Et c'est une erreur de la sage-femme qui a fait croire à notre mère que tu es né un an après moi *(Il rit.)* En vérité, nous avons cherché ensemble la lumière du jour de nos quatre petits poings tout pareils. Approche-toi un peu, Shazenian. *(Shazenian s'approche.)* Éloigne-toi. *(Il s'éloigne.)* Approche-toi encore. Éloigne-toi un peu. Oui, je veux connaître et mesurer ma joie à toutes les distances. Que je t'embrasse encore une fois! *(ils s'embrassent)*. Ton long voyage ne t'a pas trop fatigué?

SHAZENIAN. — Non, mon frère, puisque j'allais vers toi.

SHARIAR. — Et moi, depuis trois semaines que tu as quitté tes états, je n'ai fait que t'attendre. C'est beau d'attendre un frère qu'on n'a pas revu depuis cinq ans et qui vous arrive de derrière les montagnes et les fleuves torrentiels.

SHAZENIAN. — Et moi, je t'espérais, ô Sultan de Bagdad! Tu étais pour moi la forme de tous les espoirs. L'avenir, l'amour, la beauté, la santé, tous les biens du monde s'étaient mis à dépendre de toi, me devenaient fraternels. Tout cela n'était plus qu'une question entre mon frère et moi, entre mon suzerain et moi.

SHARIAR. — Non, pas de suzerain, je te l'ai déjà dit. Quel dommage que nous ne gouvernions pas ensemble le même pays.

SHAZENIAN. — Je te dois mon royaume.

SHARIAR. — Et moi mes meilleurs soldats.

SHAZENIAN. — Je te dois tout.

SHARIAR. — Allons donc! Mais qu'y a-t-il? Je vois un nuage descendre du ciel sur ton front et l'obscurcir!

SHAZENIAN. — Mais non, mon frère bien aimé.

SHARIAR. — Si, si, j'ai vu un orage de détresse s'abattre un instant sur toi. *(Désignant le visage de Shazenian.)* Là, là, sur ta face fraternelle. Oh! c'est indéniable.

SHAZENIAN. — Je t'assure, mon frère chéri...

SHARIAR. — Aurais-tu été déçu par quelque sottise de mes gens?

SHAZENIAN. — Mais chacun m'a honoré de toutes les façons.

SHARIAR. — Aurais-tu été mécontent de mon accueil?

SHAZENIAN. — Jamais je n'eusse pu en espérer un pareil.

SHARIAR. — Je n'ai pas pu mieux faire.

SHAZENIAN. — Tu en as fait beaucoup trop.

SHARIAR *(un peu agacé)*. — Alors laisse-le paraître un peu mieux. *(Reprenant un ton affectueux.)* J'ai organisé une grande partie de chasse en ton honneur, pour aujourd'hui même. Je sais combien tu aimes la chasse au sanglier.

SHAZENIAN. — Quel mal tu t'es donné! Quel honneur tu m'as fait!

SHARIAR. — Ah! par exemple! Voici de nouveau ce drôle de nuage qui s'empare de ton front!

SHAZENIAN. — Mon frère chéri, je voudrais vivre caché avec toi.

SHARIAR. — Nous n'avons rien à cacher. Je veux que notre amour fraternel soit un exemple pour tous mes sujets. Viens chasser avec moi.

SHAZENIAN. — Pardonne-moi, je t'en supplie, de ne pas assister à cette chasse.

SHARIAR *(de nouveau agacé)*. — Mais puisqu'elle est en ton honneur! Puisqu'elle n'a d'autre raison d'être que toi!

SHAZENIAN. — Je ne voudrais voir que toi seul, c'est toi que je suis venu voir. Mon frère, à dire vrai, je suis très fatigué par le voyage.

SHARIAR. — Je n'aime pas qu'on dise : *à dire vrai*. Ce

n'est généralement pas ainsi qu'on dit la vérité. Mais enfin, puisque tu n'as pas envie d'aller à la chasse, tu n'iras pas.

SHAZENIAN. — Ce n'est pas que je n'en aie pas envie.

SHARIAR. — Assez de subtilités. Je te dispense d'assister à cette partie de plaisir et pour bien te montrer que je ne t'en veux pas, tu viendras ce soir à un dîner intime dans mon harem. Je n'en ai rien dit à mon épouse, ni à mes favorites. Tu seras la surprise, le royal cadeau que je leur prépare.

SHAZENIAN. — Quel honneur tu me fais là!

SHARIAR. — Un honneur qui te trouble encore mais je n'y fais plus attention. Tu ne connais pas mon épouse. Tu verras qu'elle n'a pas sa pareille dans le ciel de l'amour. Vois-tu, en Orient, nous surveillons trop nos femmes, nous voilons leur visage, nous ne les laissons approcher que par des hommes mutilés. Partout la jalousie dresse ses remparts. Mais il n'y a pas de remparts sans créneaux ni de créneaux sans convoitise. Mon rempart à moi, c'est la confiance et j'en ai un autre dont j'ai éprouvé l'épaisseur et la force : c'est l'amour! Ma Sultane l'a mérité. Ne lui ai-je pas fait don d'un ruban endiamanté qu'elle met autour du cou parce qu'elle est la femme la plus pure du sultanat. C'est là mieux qu'une ceinture de chasteté, c'est moi-même qui suis ainsi lové, nuit et jour, autour de son col délicat. L'amour a de ces bizarreries. Oui, je suis si heureux avec elle que j'ai peur pour elle de la jalousie de mes favorites. Ah! ça, mais tu t'assombris au point d'en devenir tout noir. Et toujours sans me dire le sujet de ton tourment. Garde-le donc pour toi seul, égoïste *(il rit)* et sache donc que je ne tiens pas du tout à le connaître. Et voudrais-tu me le confier que je te fermerais la bouche comme ça. *(Il lui applique la main sur la bouche.)* Mais, rassure-toi, ton mutisme ne te fera pas enfermer dans la Chambre des Larmes. *(Il désigne une pièce dont les murs s'éclairent, on voit au travers.)* Tout vous y invite à la confession. Et, coupable, on ne peut y entrer sans se mettre à sangloter. Allons, frère, je te préviens que ce soir, chez ma Sultane, je te veux entièrement heureux ou gare à toi! Et tu riras,

et tu feras le fou, et tu t'enivreras, et tu prendras dans tes bras la favorite que je t'aurai choisie. *(On entend le cor des chasseurs.)* La chasse m'appelle, petit frère. A tout à l'heure. *(Avant de sortir il se regarde dans une grande glace.)*

SHAZENIAN *(seul, très sombre)*. — Non, mon frère, je ne prendrai pas de favorite dans mes bras. Je suis dans l'horreur et je ne puis rien dire. Je suis laid et mon aveu m'enlaidirait encore, il me rendrait repoussant. Si tu connaissais le fondement de ma douleur, ton mépris me tomberait dessus, du haut de ta puissance, comme une pluie de sauterelles. *(Pendant que Shazenian se tient à une extrémité de la scène, le Grand Vizir et sa fille paraissent à l'autre bout et parlent à voix basse.)*

SCÈNE II

SHAZENIAN, LE GRAND VIZIR, SHEHERAZADE
suivie de DINARZADE

LE GRAND VIZIR. — *(bas à sa fille Shéhérazade)*. — Tu vois, ma fille chérie, c'est le personnage qui est là. Et le Sultan tient absolument à savoir la cause de son chagrin.

SHÉRÉRAZADE. — Et qu'y puis-je, moi, qui ne le connais même pas?

LE GRAND VIZIR. — Je vais te présenter à lui à l'instant.

SHÉHÉRAZADE. — Le connaîtrai-je mieux pour cela?

LE GRAND VIZIR. — Tu sauras trouver les mots qu'il faut, n'est-ce pas, Dinarzade? Que de fois ne m'as-tu pas tiré d'embarras. Si j'ai quelque autorité, n'est-elle pas due au rayonnement de ta tête claire? C'et là que commence la sagesse du royaume.

SHÉHÉRAZADE. — Mon père, vous vous moquez.

DINARZADE. — Il ne dit que la vérité.

LE GRAND VIZIR. — Quand je demande à réfléchir sur une affaire importante, c'est pour que tu y songes à ma place, tu le sais bien.

SHÉHÉRAZADE. — Mon père chéri!

LE GRAND VIZIR. — Et quand j'ai fait quelque sottise dans le gouvernement de l'état, je ne puis m'empêcher de tout t'avouer. Les justes proportions de ton visage, sa franchise, sa tendresse, sa douceur, provoquent les aveux. Allons, grâce à toi, le Sultan sera content de ton pauvre père.

SHÉHÉRAZADE. — Je ne te promets rien.

DINARZADE. — Je promets pour toi. *(Elle reste un peu en retrait cependant que.)*

LE GRAND VIZIR *(s'avançant vers Shazenian)*. — Sire, voulez-vous me permettre de vous présenter ma fille Shéhérazade?

SHAZENIAN *(saluant pendant que Shéhérazade lui fait la révérence)*. — Princesse...

LE GRAND VIZIR. — C'est une grande liseuse. Elle aimerait prendre un livre dans la bibliothèque.

SHAZENIAN. — Votre fille est partout chez elle au palais où je ne suis qu'un intrus.

SHÉHÉRAZADE et LE GRAND VIZIR *(protestant)*. — Oh! Sire!

(Le grand vizir s'esquive en saluant. Dinarzade fait mine de sortir et épie Shéhérazade pendant toute la scène, avec tendresse et admiration.)

SHÉHÉRAZADE. — Oui, j'étais venu chercher un livre de contes que je ne connais pas encore. Il est de Hafiz-Salem Haz.

SHAZENIAN. — Je sais que vous lisez beaucoup, princesse. *(Gauchement.)* D'ailleurs, votre père vient de me le dire et je ne vous apprends rien.

SHÉHÉRAZADE. — J'aime nos conteurs. Rien ne leur semble impossible. Ils nous mettent tout le ciel à portée de nos mains éblouies.

SHAZENIAN. — Je voudrais pouvoir lire aussi.

SHÉHÉRAZADE. — Vous êtes trop occupé.

SHAZENIAN. — Ou trop préoccupé. Je suis condamné à lire et relire dans ma cruelle pensée. *(Silence. Shérérazade continue à chercher son livre et passe devant Shazanian.)*

SHÉHÉRAZADE. — Je ne trouve rien par ici. Voulez-vous

me permettre de chercher par là? *(Elle va vers l'autre bout de la bibliothèque en passant encore devant Shazenian.)*

SHAZENIAN *(s'effaçant)*. — Oh! j'obstrue encore le passage de tout mon corps importun.

SHÉHÉRAZADE. — C'est moi qui m'excuse de passer devant vous, Sire. *(Se baissant et cherchant encore dans la bibliothèque.)* Il y a encore là quelques précieux manuscrits que je ne connais pas encore.

SHAZENIAN. — Oui, princesse, je voudrais pouvoir abandonner entre les pages d'un beau conte, mon nez pointu, mes yeux de rat, mon corps sans grâce.

SHÉHÉRAZADE *(protestant)*. — Oh! Sire... *(Elle passe de nouveau devant Shazenian à la recherche de son livre.)*

SHAZENIAN. — Oui, princesse, si j'avais un visage comme le vôtre ou comme celui de mon frère bien-aimé, je le contemplerais un instant le matin dans la glace et j'en serais sans tristesse pour le reste de la journée. Rien ne doit vous tenir compagnie comme votre propre beauté.

SHÉHÉRAZADE. — On a vite fait le tour de son pauvre visage humain.

SHEZENIAN. — Vous me comprendriez mieux si vous étiez faite comme moi. Oh! je vous demande pardon de cette grotesque supposition.

SHÉHÉRAZADE. — Si j'osais, je conterais l'histoire de l'homme qui se croyait laid.

SHEZENIAN. — Il s'agit bien de contes, hélas! *(Silence. Shéhérazade passe encore une fois à la recherche de son livre.)* Princesse, je vous en supplie. Ne passez plus devant moi ou je ne pourrai plus garder mon secret. I tombera à vos pieds comme une grenade pourrie. Oh, pardon...

SHÉHÉRAZADE *(feignan de ne pas entendre)*. — Décidément, je ne trouve pas le livre que je cherche.

SHAZENIAN *(toujours gauchement)*. — Princesse... oui, Princesse. Je n'ai pas osé révéler à mon frère la cause de mon trouble mais décidément il n'y a pas place pour tant de détresse en un seul cœur. *(Se décidant tout d'un coup.)* Et je sens en vous tant de générosité toute prête. Princesse, je partais; j'avais déjà dit adieu à ma femme bien-aimée quand, au sortir des remparts, j'éprouvai le besoin de

l'embrasser encore une fois. A peine entré dans mon palais, à la clarté des flambeaux qui ne s'éteignent jamais dans la chambre des princesses, je vis dans ses bras, par la porte ouverte, le dernier des officiers de ma maison. Et je les fis tuer tous deux dans mes draps. Ah! mon frère, je vais te devenir un sujet de honte et de risées, toi qui es beau et adoré des femmes entre tous les hommes, comprendras-tu même l'extrême misère de mon aventure! Fait comme je suis, fait comme je suis... *(Shéhérazade veut se retirer, il la retient par le bras.)* Princesse, pardonnez-moi de vous avoir infligé un secret orné d'une tumeur affreuse. Je vous remercie de m'avoir écouté. Grâce à vous, je me sens un peu moins malheureux et même un peu moins laid que tout à l'heure. *(Shéhérazade suivie de Dinarzade s'éloigne et croise le Chef des Eunuques qui entre.)*

SCÈNE III

Les mêmes, le CHEF DES EUNUQUES

LE CHEF DES EUNUQUES *(tremblant de colère)*. — Princesses, n'allez pas par là. Vous n'y trouverez que la honte et le scandale! *(A Shazenian.)* Oh! Sire! Sire! Sire!

SHAZENIAN. — Qu'y a-t-il donc?

LE CHEF DES EUNUQUES. — La Sultane...

SHAZENIAN. — Quoi? Empoisonnée?

LE CHEF DES EUNUQUES. — Oh! Plût au ciel qu'il en fût ainsi! Mais c'est le seul poison de l'amour qui les faisait défaillir. *(Shéhérazade et Dinarzade s'esquivent.)*

SHAZENIAN. — Que dis-tu, misérable?

LE CHEF DES EUNUQUES. — La Sultane... dans les bras de son amant. Je viens de les surprendre.

SHAZENIAN. — Insensé! Le Sultan, notre grand Sultan n'a pu être trompé.

LE CHEF DES EUNUQUES. — Hélas! je ne dis que la vérité. Et ces deux yeux que voilà de chaque côté de mon nez

viennent de voir la Sultane dans les bras du nègre Mansour sous le cèdre auguste d'où s'échappaient cent colombes indignées. Et j'ai ramassé, dans le jardin, ce ruban endiamanté que la luxure a dégrafé, tout sale de poussière. *(Shazenian prend le ruban.)* Et toutes les favorites du Sultan, éparpillées avec leurs amants, faisaient comme la Sultane, sur le parterre de fleurs.

SHAZENIAN. — A la garde! Faites arrêter la Sultane et qu'on l'enferme dans la Chambre des Larmes en attendant le retour du Sultan. Et qu'on mette aussi au cachot les favorites et tous les complices. *(Le Chef des Eunuques sort.)* *(Shazenian contemplant le ruban de la Sultane.)* Ah! ruban, te voilà endiamanté par la trahison! Pourriture, tu te répands, tu gagnes le large!

(La Sultane a été enfermée dans la Chambre des Larmes, on l'y voit à travers les murs qui deviennent transparents.)

SCÈNE IV

SHAZENIAN, SHARIAR

SHARIAR. *(entrant brusquement)*. — Où est ma femme? Où est-elle en ce moment même, Shazenian? Brusquement, en pleine chasse, j'ai vu mes favorites lui verser du poison. Oui, tout d'un coup, alors que mes chiens hurlaient à la mort, j'ai dû cacher mon visage qui ruisselait de larmes derrière le corps d'un cerf égorgé. Et j'ai traversé la forêt, bride abattue au risque de me fendre vingt fois le crâne. Où est ma femme? *(Mutisme de Shazenian.)* Je te somme de me dire où est ma femme? On l'a empoisonnée et tu ne veux pas me le dire.

SHAZENIAN. — Mon frère, la Sultane est en bonne santé.

SHARIAR. — Bénies soient les lèvres qui viennent de prononcer ces paroles. Longue vie à ma Sultane bien-aimée. *(appelant.)* L'officier de garde! *(Entre l'officier.)* Priez la Sultane de venir. Il a l'air tout drôle. Et toi, tu as l'air plus stupide que jamais, Ta langue est lourde de mots qu'elle parvient mal à cacher.

SHAZENIAN. — Je ne sais si je dois dire...

SHARIAR *(très dur)*. — Tu ne sais jamais rien, toi! Tu oscilles entre la stupéfaction et l'abrutissement. Allons, dégaine toute la vérité une bonne fois ou je t'enfonce mon épée dans le corps.

SHAZENIAN. — Tout à l'heure, je n'ai pas osé te dire que j'avais été trahi par ma femme.

SHARIAR. — Mais il y a longtemps que je le savais! Tu attires tous les malheurs avec ta face et ton profil qui hèlent les catastrophes. Mais ma femme à moi, la mienne, où est-elle, insecte?

SHAZENIAN *(toujours gêné)*. — On dit... On prétend qu'elle te trompe aussi.

SHARIAR. — Tu confonds, imbécile! Ton malheur t'a mis la cervelle à l'envers. *(Prenant son frère par le bras et l'entraînant devant une glace.)* Regarde-toi donc, provincial, et tu verras ce qui se pavane sur ta tête et te durcit l'entendement. *(Shazenian détourne la tête de la glace.)* Mais, regarde donc!

SHAZENIAN *(contenant mal son courroux)*. — Regarde donc toi-même, derrière, dans la Chambre des Larmes. *(D'abord la Sultane ne bronche pas puis on entend sangloter la Sultane, Shariar se retourne)*.

SHARIAR *(avec sang-froid)*. — Eh bien! que signifie?... Pourquoi me disais-tu que la Sultane se portait bien? Tu ne vois donc pas qu'elle est devenue folle pour s'enfermer ainsi dans la Chambre des Coupables? Et moi, je ne veux pas d'une aliénée dans la couche royale! A mort, la démente! *(Au grand Vizir qui s'est avancé vers le Sultan.)* Vizir, qu'on fasse disparaître cette femme! *(Sort le Vizir suivi du chef des eunuques qui entraîne la Sultane pendant qu'apparaissent attirées par le bruit Shéhérazade et Dinarzade; elles restent à une extrémité de la scène. Aux deux sœurs.)* La Sultane est devenue folle! L'horreur est sur tout le royaume. La mort plane sur toutes les têtes du palais. Retirez-vous! *(Elles s'éloignent. A Shazenian.)* Et toi, qu'est-ce que tu as à me regarder?

SHAZENIAN. — Mon frère, je voulais te dire toute ma respectueuse fidélité.

Shariar. — Ah! le moment est bien choisi! Ne sens-tu pas que tu es de trop en ce moment ou serais-tu collé au plancher comme une irrémédiable limace? *(Shazenian se retire, Shariar reste seul, rêveur.)* Oui, la Sultane n'avait pas sa pareille sous le dôme de l'amour. C'était sur notre terre coutumière, un mélange imprudent de lune et de soleil, de la soie qui prenait feu. Une catin, quoi! Adieu, Sultane! Encore un instant et de son cou tranché jaillira la gerbe brûlante de rubis. Personne ne m'a cru quand j'ai proclamé sa démence. Même les mouches de mon palais savaient ce que je savais. Mais je jure que désormais on me croira!

Le grand vizir *(entrant)*. — Sire, justice est faite.

Shariar *(sur un ton de proclamation)*. — Vizir, puisque toutes les femmes sont sur la pente d'une traîtresse démence, sache qu'à partir d'aujourd'hui, je leur voue une haine mortelle. Je changerai de femme chaque nuit : de ma couche royale à la tombe sans autre transition qu'un sanglant précipice. A aucune je ne laisserai le temps de s'y reconnaître. Mais pour que mon lit reste un instrument de plaisir, mes femmes ne sauront rien du sort qui les attend. Vizir, mes ordres resteront secrets.

Le grand vizir. — Bien, Sire.

Shariar. — Où il y a larmes et sanglots, que devient la joie d'aimer? Pour avoir des nuits façonnées par la seule volupté, je serai fourbe à souhait, aussi fourbe qu'elles. Et ce ne sera pas désagréable, certes, pas du tout désagréable de penser : « Celle que nous tenons dans nos bras ne survivra pas à notre grande nuit personnelle. » *(Au vizir.)* Mais allez-vous-en ! Vous ne comprenez donc pas que je n'en ai pas fini avec moi-même.

Le grand vizir. — Sire, je vous demande pardon. *(Il se retire.)*

Shariar *(s'adressant à des femmes imaginaires)*. — Entrez, jeunes filles, mais entrez donc toutes les belles du royaume, vous pensiez à un Prince Charmant? Vous l'aurez, ce prince, mais pas deux, à une royale nuit de noces, vous l'aurez, mais pas deux. J'aime mieux le singulier que le pluriel Simple cruauté grammaticale. Et qu'on

ne fasse pas tant d'histoires pour un cœur qui cesse de battre. Le silence est le meilleur avocat des morts. Filles qui m'êtes destinées, votre beauté sera synonyme de mort imminente dans la gloire de mes bras de Roi. Et je serai désormais, en face de la femme, comme une sentinelle en pays ennemi. Avance-t-elle d'un pas, je la somme de faire halte et lui demande le mot de passe. Elle répond : « Morte demain matin ». Dans ce cas, je n'ai plus qu'à vous ouvrir les bras, mon innocente d'une nuit, ma pigeonne au cou tombant, au bec entr'ouvert d'où tombe une goutte de sang, ô mon épouse, ma fidèle épouse. *(Il se cache un instant le visage dans les mains et sort.)*

LE CHEF DES EUNUQUES *(s'avançant vers le public)*. —

Et quatre sombres jours passèrent
Et déjà l'angoisse des mères
Frappe à la porte du palais (*On entend le heur-*
[*toir du palais.*)

SCÈNE V

LE CHEF DES EUNUQUES, LES MÈRES, LES FILLES
A la porte du Palais.

LA MÈRE *de la Sultane d'*avant-hier *(femme du peuple assez commune).* — Je venais voir l'épouse du Sultan. Je suis sa mère, Monsieur le Chef des Eunuques.

LE CHEF DES EUNUQUES. — Quand le Sultan l'a-t-il épousée?

LA MÈRE *de la Sultane d'*avant-hier. — Mais c'est avant-hier, Monsieur le Chef des Eunuques le sait bien. Ah! il fallait un grand roi pour boire ainsi à la coupe même du peuple.

LA MÈRE *de la Sultane d'*hier *qui affecte d'être distinguée.* — Je suis la mère de la Sultane et je venais voir ma fille.

LA MÈRE *de la Sultane d'*hier. — Comment osez-vous dire?... C'est moi qui suis la mère de la Sultane, de la vraie.

LA MÈRE *de la Sultane d'*avant-hier. — Puisque je vous dis que c'est moi!

LE CHEF DES EUNUQUES. — Et puisque je vous demande de faire silence, dames considérables! Vous avez toutes deux raison. Ce qu'il y a c'est que la fille de l'une est la Sultane, et de l'autre la favorite.

LA MÈRE *de la Sultane d'*avant-hier. — Je suis sûre que la mienne est la Sultane puisque j'ai vu la plus pure colombe du palais se poser naturellement sur ses épaules .

LA MÈRE *de la Sultane d'*hier. — Et moi j'ai assisté au mariage de ma fille avec le Sultan, ce qui est tout de même une preuve plus officielle.

LE CHEF DES EUNUQUES. — Oh! mesdames, le Sultan honore tout autant une jeune personne en la prenant pour favorite que pour Sultane. Il y en a même parmi ces jeunes dames, qui trouvent plus flatteur d'être favorite, de rester sur le plan cœur-sur-cœur, colombeau-colombelle... Alors, puisque les intéressées elles-mêmes trouvent cela très bien et qu'après tout le Sultan fait toujours bien ce qu'il daigne faire... Mesdames, vous ne pouvez voir vos filles aujourd'hui.

LA MÈRE *de la Sultane d'*hier. — Je ne pourrai pas voir la Sultane, moi, sa mère? Une coutume plusieurs fois séculaire permet à la mère de la Sultane de venir voir sa fille au lendemain de ses noces, Monsieur le Chef des Eunuques le sait bien.

LE CHEF DES EUNUQUES. — Mesdames, la coutume a changé.

LES DEUX MÈRES. — Et pourquoi donc, Monsieur le Chef des Eunuques?

LE CHEF DES EUNUQUES. — Quand Monsieur le Chef des Eunuques vous dit que c'est changé, ça veut dire qu'il ne faut pas demander d'explications. Voilà tout.

LA MÈRE *de la Sultane d'*hier. — Je voudrais, du moins, savoir si ma fille se porte bien.

LE CHEF DES EUNUQUES. — Quant à ça, ces dames peuvent être tranquilles et dormir sur les oreilles de ces dames. Le sourire d'une excellente santé brille sur le noble visage des filles de ces dames.

LA MÈRE *de la Sultane d'*hier. — Et pourquoi donc le

Sultan a-t-il besoin de tant de femmes? On en fait venir des centaines jusque du fond des provinces.

LE CHEF DES EUNUQUES. — Parce que le Sultan est un grand souverain et que sa cour intime n'était pas du tout en rapport avec l'importance du trône. Il fallait lui donner plus de lustre pour des raisons nationales et internationales. Et puis, mesdames, assez de questions, oui, en voilà assez. Vous devez faire confiance au Sultan.

LA MÈRE *de la Sultane de la* nuit prochaine. — Je suis la mère de la nouvelle Sultane.

LA MÈRE *de la Sultane d'*hier. — Grand bien vous fasse.

LA MÈRE *de la Sultane de la* nuit prochaine. — C'est manquer de respect à la mère de la Sultane que de lui dire : « Grand bien vous fasse. »

UNE JEUNE FILLE *(l'épouse de la* nuit prochaine*)*. — Et moi, j'ai peur, maman! Ce que j'ai entendu doit être vrai.

SA MÈRE. — Il ne faut pas faire attention à ces ragots.

LA MÈRE DE *la Sultane d'*hier. — Qu'est-ce qu'on raconte, Mademoiselle?

LA JEUNE FILLE *(l'épouse de la* nuit prochaine*)*. — Maman, allons-nous-en, je ne veux pas rester.

LA MÈRE *de la Sultane de la* nuit prochaine. — Mais ma fille, il ne faut pas repousser un destin magnifique, pour des craintes absolument folles. Tu seras Sultane! Je serai mère de Sultane! Et ton pauvre père, tout infirme qu'il est, avec ses pauvres jambes qui ne vont pas du tout, sera le père de la Sultane!

LA JEUNE FILLE (*l'épouse de la* nuit prochaine). — A moins que vous ne soyez tous les deux, dès demain, les père et mère d'une morte.

LES MÈRES. — Oh!

LA JEUNE FILLE *(l'épouse de la* nuit prochaine*)*. — Allon-nous-en maman, j'ai peur de vous, de vous, de vous, de vous! *(Elle désigne tour à tour chacun des personnages.)* Ici tout m'épouvante.

LE CHEF DES EUNUQUES *(riant)*. — Comment! Mademoiselle a le grand honneur d'être distinguée, c'est-à-dire rassurée par le Sultan en personne et elle a peur!

LA JEUNE FILLE (*l'épouse de la* nuit prochaine). — Rentrons à la maison, maman. Il y a d'étranges mouvements au petit jour, au cimetière des princesses.

LA MÈRE. — Tu es folle! N'est-ce pas, Monsieur le Chef des Eunuques, qu'il n'y a rien de vrai là dedans?

LE CHEF DES EUNUQUES. — Rien que de bulles de savon! On souffle, une bulle, on ressouffle, une autre bulle. Comment voulez-vous que M. le Chef des Eunuques prenne au sérieux ces passe-temps enfantins?

LA MÈRE. — Tu vois bien! M. le Chef des Eunuques est bien placé pour le savoir.

LA JEUNE FILLE (*l'épouse de la* nuit prochaine). — Le Sultan a juré de se venger sur toutes les femmes.

LA MÈRE *de la Sultane d'*hier. — Tout un côté de ma tête sait que ma fille est morte, mais je pense que c'est l'autre côté qui a raison. Alors je reste à l'affût des nouvelles, pour savoir et ne pas savoir, tendant une oreille et me bouchant l'autre, écarquillant les yeux ou les fermant, jusqu'à ce que mes paupières me brûlent comme le feu de la certitude.

LES MÈRES (*plus haut*). — Nous voulons voir nos filles! Nous voulons voir nos filles!

SCÈNE VI

Les mêmes, SHÉHÉRAZADE entrant avec DINARSADE et le VIZIR.
Ils se tiennent à part.

SHÉHÉRAZADE. — Quel est ce bruit?

LE GRAND VIZIR (*parlant bas*). — Chut! Les mères ne savent rien encore.

SHÉHÉRAZADE. — Mais regarde-les donc! Est-ce qu'elles ont l'air de ne pas savoir? Les plus dignes des filles ne sont plus bonnes que pour une nuit de débauche et une aube d'horreur. Je vais aller leur parler.

DINARZADE. — Je vais aller avec toi.

SHÉHÉRAZADE. — Chérie, laisse-moi seule un instant.

LE GRAND VIZIR. — Sois prudente, ma fille.

SHÉHÉRAZADE. — Sois tranquille, mon père. *(Le Vizir et Dinarzade s'éloignent, elle va vers le groupe des mères).*

LA MÈRE *de l'épouse de la* nuit prochaine. — Ah! voici la Princesse Shéhérazade!

SHÉHÉRAZADE. — Bonjour, mesdames.

LA MÈRE *de la Sultane d'*hier. — Avec la Princesse Shéhérazade on peut s'entendre, elle ne nous a jamais trompées, c'est la plus limpide perle du royaume. On dirait qu'elle sort à l'instant même du fond scrupuleux de la mer.

LA MÈRE *de la Sultane d'*avant-hier. — Princesse, nous étions venues voir nos filles.

SHÉHÉRAZADE. — Et vous ne pouvez les voir aujourd'hui encore, pauvres mamans. Je vous demande de me faire confiance.

LA MÈRE *de la Sultane d'*hier. — Mais, Princesse, tout nous porte à la plus cruelle méfiance.

SHÉHÉRAZADE. — Sachez que je ne vous abandonne pas, je pense à chacune d'entre vous.

LA MÈRE *de la Sultane d'*hier. — Et peut-on savoir comment vous pourrez nous aider?

SHÉHÉRAZADE. — Je vous supplie de patienter encore un peu.

LA MÈRE *de l'épouse de la* nuit prochaine. — Mais, Princesse, c'est ma fille que le Sultan épouse cette nuit.

LA JEUNE FILLE *épouse de la* nuit prochaine. — Ah! vous vous taisez, maintenant, Princesse, vous n'avez rien à dire. Vous êtes bien tranquille, vous, sur votre socle de fille de Vizir. Vous savez qu'il ne vous arrivera rien et que le Sultan a besoin de son grand Vizir et le grand Vizir de sa fille et sa fille de ses belles robes et de son altruisme qui lui va si bien.

SHÉHÉRAZADE. — Je vous pardonne votre méchanceté en hommage à votre angoisse.

LA JEUNE FILLE *épouse de la* nuit prochaine. — Grand merci pour l'hommage.

SHÉHÉRAZADE. — Vous pouvez quitter le palais tout de

suite. Je vous ferai sortir avec votre mère par une porte dérobée.

LA JEUNE FILLE *épouse de la* nuit prochaine. — Oh! vous feriez cela pour nous que vous ne connaissez même pas?

SHÉHÉRAZADE. — Je le fais pour mon Sultan.

LA JEUNE FILLE *épouse de la* nuit prochaine. — Et quand il s'apercevra de notre fuite?

SHÉHÉRAZADE. — Je prends tout sur moi.

LA JEUNE FILLE *épouse de la* nuit prochaine. — Est-ce qu'on ne va pas nous rattraper quand nous serons échappées?

SHÉHÉRAZADE. — On ne s'apercevra de rien avant une heure. Dépéchez-vous de quitter la ville.

LA JEUNE FILLE *épouse de la* nuit prochaine. — Merci, Princesse. Viens, maman, fuyons *(elle entraîne sa mère. Shéhérazade leur montre le chemin).*

LA MÈRE *de la Sultane* d'hier. — Il faut qu'elle soit bien puissante pour faire ça.

LA MÈRE *de la Sultane* d'avant-hier. — Je suis sûre qu'elle pourrait nous faire voir nos filles...

LA MÈRE *de la Sultane* d'hier. — ...si vraiment on peut les voir.

LE CHEF DES EUNUQUES *(s'approchant).* — Allons, Mesdames, vous ne pouvez demeurer plus longtemps au Palais. L'audience est terminée. Par ordre supérieur, vous pourrez voir vos filles dans huit jours.

LA MÈRE *de la Sultane* d'avant-hier. — Et nous les verrons vraiment?

LE CHEF DES EUNUQUES *(les poussant vers la porte).*— Comme je vous vois, Mesdames, comme je vous vois *(les mères se retirent).*

SCÈNE VII

Entrent SHÉHÉRAZADE et SHARIAR qui conversent ensemble.

SHÉHÉRAZADE. — Je m'excuse de ce que je vais dire et vous supplie de n'y voir qu'un témoignage du grand

respect que je vous dois et le souci de votre bonheur personnel.

SHARIAR. — Mais c'est tout à fait le style officiel, ma petite Shéhérazade, et je n'ai jamais vu, car je les vois vraiment, de si graves paroles sur vos lèvres pleines de cérémonie. Alors, qu'est-ce qu'il y a donc, belle enfant de mon palais?

SHÉHÉRAZADE. — Grand Roi, puis-je parler librement?

SHARIAR. — Bien sûr, tu sais que nous sommes de vieux amis tous les deux, ma petite Shéhérazade.

SHÉHÉRAZADE *(hésitant)*. — Sire, on dit que...

SHARIAR. — Mais pourquoi ce trouble? « On dit que ». Eh bien! que dit-on?

SHÉHÉRAZADE. — Oh! Sire... que certaines de vos femmes disparaissent à jamais.

SHARIAR. — Et peut-on m'imputer à crime de les avoir envoyées faire un tour en province parce que j'avais assez de leurs charmes?

SHÉHÉRAZADE. — Oh! Sire, c'est qu'il ne s'agirait nullement de voyages aux provinces. On parle de faits irréparables.

SHARIAR. — Et si on parlait quand on devrait se taire? Qui est Calife ici? Qui est Commandeur des Croyants? Est-ce toi, petite fille? Va-t-on me faire des reproches? A-t-on chargé la plus jolie fille du royaume de me rappeller que j'ai été ignominieusement outragé?

SHÉHÉRAZADE. — Alors que vous étiez, Sire, le meilleur et le plus compréhensif des Sultans. Vous avez été trahi de la façon la plus infâme.

SHARIAR. — Alors... alors... Ma vengeance est à peine commencée, elle se poursuivra ma vie durant, elle a pris un élan perpétuel et ne regarde que moi.

SHÉHÉRAZADE. — Même pas quelqu'un qui a l'audace de vous aimer?

SHARIAR *(badin)*. — Et comment est-ce, innocente, quand on aime? Est-ce une grande douceur très importante, très affairée, comme disent les connaisseurs?

SHÉHÉRAZADE. — Mon amour est malheureux, il n'est pas partagé.

SHARIAR. — Mais c'est une déclaration!

SHÉHÉRAZADE. — C'est si sérieux que je rêve d'être votre épouse.

SHARIAR. — Rien que cela!

SHÉHÉRAZADE. — Oh! Sire, je vous en prie, prenez-moi au sérieux ou je me tue à vos pieds.

SHARIAR. — On n'a donc plus aucune pudeur? On se déclare, on est abrupte, on est absurde! Puisqu'on est si pressée, que ne demande-t-on à ses parents de chercher quelque impétueux Caïd qui servira d'époux? Veut-on que je me mette moi-même en quête d'un beau et vigoureux garçon? Tous les jeunes gens de ma cour seraient fiers d'être votre époux.

SHÉHÉRAZADE. — C'est vous que j'aime, Seigneur.

SHARIAR. — Ne sait-on plus se taire jusqu'à ce qu'on vous invite à parler?

SHÉHÉRAZADE. — Sire, je veux être celle qui risque.

SHARIAR. — Mais il ne s'agit pas de risque mais de mort certaine.

SHÉHÉRAZADE. — Alors, je veux être celle qui meurt. Fille de Grand Vizir, je veux donner l'exemple.

SHARIAR. — Tu le veux?

SHÉHÉRAZADE. — Rien ne me serait si heureux!

SHARIAR. — Allons, allons, mon enfant. Mes ordres sont sans pitié. Tu ne sais ce que tu me proposes.

SHÉHÉRAZADE. — Vous me méprisez. Vous me trouvez trop frêle, trop pâle, trop menue, trop blonde, trop peu de chose, une plume dans l'air, un seul grain de sable dans le grand désert féminin.

SHARIAR. — C'est vrai, petite fille, je ne puis te prendre au sérieux.

SHÉHÉRAZADE. — Vous me connaissez mal. Je n'ai pas peur. Je connais votre édit; je l'affronte.

SHARIAR. — Tu crois que rien ne t'arriverait, orgueilleuse, parce que tu es Shéhérazade, et que je ne saurais plus, quand il s'agit de toi, donner l'ordre de mort. Je te vois venir, tu veux te mettre en travers de mon décret.

SHÉHÉRAZADE. — Je ne demande qu'à suivre la loi commune.

SHARIAR. — Mais si je t'épousais, Shéhérazade, j'aurais l'impression d'être un assassin, toi que j'ai vu grandir dans mon palais et rôder dans ma bibliothèque des années durant. Et comment quelqu'un d'aussi fier peut-il faire ainsi des avances?

SHÉHÉRAZADE. — C'est à la mort que je les fais.

SHARIAR. — Allons donc! Je te le défends, tu m'entends, je te le défends ou plutôt, ou plutôt... puisque tu n'es plus une petite fille, je te prends au mot. Tu seras ma maîtresse, ma vraie, ma secrète maîtresse, une maîtresse cachée même pour mes eunuques et je prendrai conseil de toi pour régner. Tu seras mon véritable Grand Vizir. Ne l'es-tu pas déjà par personne interposée, toi qui souffle à ton propre père les avis qu'il me donne.

SHÉHÉRAZADE. — Sire, ne puis-je vous souffler de m'épouser?

SHARIAR. — Mais je veux que ton amour soit à l'abri de tous les décrets. Vois-tu, Shéhérazade, tu me plais depuis longtemps; les autres femmes sont brunes, fortes, avec de gros yeux noirs de ruminantes et de fortes poitrines, je les vois en compagnie comme des perdrix en bataillons, en escadrons comme des soldats. Quand j'en ai une dans ma couche, il me semble que j'en ai des douzaines et au bout d'un instant je ne sais plus de quel côté me retourner pour avoir la paix. La vie ou la mort de ces quelques femelles toutes pareilles ne me dérange pas plus que la chute des feuilles en automne. Qu'importe que chaque matin, une de ces filles tombe avec la feuille du calendrier. Écoute, ma chérie, cette nuit j'irai te voir dans ta chambre comme un voleur, je ferai main basse sur toi, tu n'as qu'à mettre la clef, là, dans cette cachette seulement connue de moi.

SHÉHÉRAZADE. — Je ne mettrai pas la clef dans cette cachette.

SHARIAR *(dur, soudain)*. — Eh bien! Suffit. L'audience est levée *(appelant)*. Hé! là-bas, le Chef des Eunuques! Priez le Grand Vizir de m'apporter le décret des Sultanes. Je veux le rendre public. *(A Shéhérazade.)* Voilà ce qu'aura obtenu votre intervention. Adieu. Je n'ai plus rien à vous

dire pour le reste de mes jours.

SHÉHÉRAZADE. — Adieu, Sire *(elle lui fait une révérence et se retire. Entrent d'un autre côté Shazenian et le Grand Vizir.)*

SCÈNE VIII

SHARIAR, SHAZENIAN, LE GRAND VIZIR

SHARIAR *(s'asseyant à une table)*. — Vizir, donnez-moi le décret des Sultanes.

SHAZENIAN. — Pardon, mon frère, je voudrais...

SHARIAR *(feignant la surprise)*. — Ah! tu étais là. Je ne pensais pas t'avoir convoqué aussi.

SHAZENIAN. — Mon frère, je me suis permis d'accompagner le Grand Vizir pour te faire humblement une requête. Je fais appel à ta grande bonne volonté, à ta patience.

SHARIAR. — Je te préviens, mon frère, que tu me trouves aujourd'hui sans un seul grain de patience et sans un atome de ce que tu appelles sottement bonne volonté. Allons, parle vite. J'aime à croire que ce que tu as à me dire n'a rien à voir avec le décret des Sultanes.

SHAZENIAN. — Hélas! hélas!

SHARIAR. — Eh bien! garde tes hélas dans leur réservoir. Vizir, donnez-moi ce décret à signer.

SHAZENIAN *(s'interposant)*. — Mon frère, tu sais ce que tu représentes pour moi, je ne suis que ton vassal. Mais ayant été moi-même outragé...

SHARIAR *(ironique)*. — Alors, on se compare à moi, en toute sérénité! On se hausse sur la pointe de ses petits pieds pour me donner des conseils.

SHAZENIAN. — Mais non, mon frère et Sultan...

SHARIAR. — Tais-toi, moustique! Et vous, Vizir, donnez-moi cet arrêt que je lui donne forme de loi *(A Shazenian qui veut parler)* : Veux-tu te taire! ce papier est plus pressé que toi de prendre publiquement la parole. Rassurez-vous, Vizir, je ne prendrai jamais une de vos filles pour épouse.

LE GRAND VIZIR. — Oh! je sais en quelle estime très personnelle le Sultan veut bien me tenir.

SHARIAR *(rendant le décret signé)*. — Voilà Vizir, faites-moi donc venir le Chef des Eunuques; et toi, Shazenian, je te défends d'avoir cet air égaré. Tu n'es pas dans un bois, ici, mais dans mon palais. Souris, que diable! et bonsoir. *(Au chef des eunuques qui vient d'entrer.)* Allez dans la chambre des Princesses et priez la nouvelle Sultane de venir.

LE CHEF DES EUNUQUES *(se jetant aux pieds du Sultan)*. — Oh! Sire! Oh! Sire! Ne me faites pas couper la tête!

SHARIAR. — Qu y a-t-il encore, imbécile?

LE CHEF DES EUNUQUES. — Que cela me soit arrivé à moi, le Chef des Eunuques! Oh! ne me faites pas couper la tête!

SHARIAR. — Parle donc!

LE CHEF DES EUNUQUES. — J'allais enfermer moi-même la nouvelle Sultane dans la Chambre des Princesses et je ne l'ai trouvée nulle part. Mon collègue de garde à la porte ne l'a pas vue sortir non plus. Oh! Sire, je suis innocent.

SHARIAR. — Ah! c'est ainsi que tu obéis à mes ordres.

LE CHEF DES EUNUQUES. — Elle n'a pu s'échapper que par une porte secrète.

SHARIAR. — Et qui a pu lui en révéler l'existence.

LE CHEF DES EUNUQUES. — Oh! Sire, je ne sais absolument pas du tout.

SHÉHÉRAZADE *(survenant. Dinazarde entre aussi, mais reste un peu en arrière de la scène)*. — Sire! daignez m'accorder votre pardon. C'est moi qui ai fait échapper la nouvelle Sultane.

SHARIAR. — Je ne te crois pas. Jamais tu n'aurais osé.

SHÉHÉRAZADE. — Sire, voici la clef de la porte secrète.

SHARIAR. — Misérable! Tu seras traitée en conséquence *(au Chef des Eunuques)*. Fouille-la, vois si elle n'a pas d'autre clef sur elle.

SHÉHÉRAZADE. — Je n'ai pas d'autre clef *(le Chef des Eunuques s'approche de Shéhérazade pour la fouiller)*.

SHARIAR. — Ne la touche pas. La cause est jugée. Et enferme-la tout de suite dans la Chambre des Princesses à la place de celle qu'elle a fait échapper.

SHÉHÉRAZADE. — Oh! Sire, je serai donc Sultane!

SHARIAR *(furieux)*. — Oui, et morte demain à l'aube. Tu as séché en moi toute pitié.

SHÉHÉRAZADE *(toujours radieuse)*. — Oh! Sire, puis-je dire un mot?

SHARIAR. — Oui, du fond de ton suaire.

SHÉHÉRAZADE. — Oserai-je demander en grâce que cette nuit ma sœur Dinarzade couche aux pieds de notre lit.

SHARIAR. — Non, la demande est par trop stupide.

SHÉHÉRAZADE *(suppliante)*. — Oh! Sire, pour cette seule et dernière nuit! Vous savez ce que Dinarzade est pour moi. J'écoute avec ses oreilles, elle parle avec ma langue, je vois avec ses yeux, elle respire par ma bouche.

SHARIAR. — Non! Jamais de la vie.

SHÉHÉRAZADE. — Sire... Je cherche un objet, c'est elle qui le trouve; elle se baisse pour cueillir une fleur, c'est ma main qui la saisit; c'est moi qui court, c'est elle qui arrive; ma main est au bout de son bras et son pied obéit à ma cheville.

SHARIAR *(lui prenant les mains aux poignets)*. — Que tes mains rentrent dans le rang.

SHÉHÉRAZADE *(suppliante)*. — Oh! Sire, quand je regarde dans mon miroir, c'est son image que je trouve.

SHARIAR. — Puisqu'il s'agit d'un caprice pour ainsi dire posthume, je veux bien y céder.

SHÉHÉRAZADE. — Oh! Sire, soyez-en remercié. Et ma sœur pourrait venir dès maintenant avec moi dans la chambre des Princesses?

SHARIAR. — Oui, Princesse d'une seule nuit *(au Chef des Eunuques)*. Enfermez-les toutes deux dans la chambre des Princesses. *(Les murs sont transparents, le Sultan caché les observe du dehors et les écoute.)*

DINARZADE. — O Shéhérazade! ma sœur bien aimée, pourquoi as-tu souhaité pareille chose?

SHÉHÉRAZADE. — Dinarzade, je serai Sultane et j'ai besoin de toi pour sauver les autres filles du pays.

SHARIAR *(marchant fièvreusement de long en large)*. — Sauver! Elle a toute une jambe dans la tombe et elle parle de sauver!

SHÉHÉRAZADE. — Cette nuit, quand tout sera dans le

silence après la bataille amoureuse, tu m'appelleras d'en bas et tu diras « Ma sœur, si vous ne dormez pas, dites-nous un de ces contes que vous savez et que j'aime tant ».

SHARIAR. — Et elle s'imagine, la sotte, que cela lui évitera le bourreau.

SHÉHÉRAZADE *(à Dinarzade)*. — Je sais de si beaux contes!

SHARIAR. — Je ne crois pas aux contes.

SHÉHÉRAZADE. — Le Sultan ne les connaît pas et je les dirai de telle façon qu'il voudra toujours savoir ce qui va arriver.

SHARIAR. — Ce qui va arriver! Tu le sauras demain au petit jour et à jamais!

SHÉHÉRAZADE. — O Simbad le marin, toi qui fis de si profonds voyages dans tous les pays de l'espérance, tu viendras à mon secours.

SHARIAR. — Tu peux toujours compter sur lui.

SHÉHÉRAZADE. — O lampe d'Aladin, toi qui exauces trois vœux, je ne te demande qu'un seul.

SHARIAR. — C'est un de trop! Je te vois venir.

SHÉHÉRAZADE. — Vous viendrez à mon secours, vous les esprits qui savez changer la colère en larmes et les larmes en arc-en-ciel.

SHARIAR. — Je ne crois pas aux esprits!

SHÉHÉRAZADE. — Et toi, cheval volant, qui tires les Princesses infortunées des situations les plus cruelles, tu me prêteras ton galop dans le ciel sans poussière, tu écouteras l'appel de Shéhérazade à l'univers visible et invisible.

SHARIAR. — Je ne crois pas aux chevaux volants, je ne crois pas à l'univers invisible.

SHÉHÉRAZADE. — Alors, n'oublie pas, Dinarzade, de me dire « Ma sœur, si vous ne dormez pas... »

DINARZADE *(répétant)*. — « Ma sœur, si vous ne dormez pas... »

SHARIAR. — Complices! Et c'est à moi qu'elles veulent jouer ce mauvais tour de femelles; à moi qui me défie maintenant de tout ce qui est féminin, même des objets inanimés, la chaise, la table, la couche nuptiale, pouah!

SHÉHÉRAZADE. — Je ne suis séparée de la mort que par

l'épaisseur d'un conte, mais cela me suffit pour faire confiance à la vie!

SHARIAR. — C'est ce que nous verrons, vaniteuse, trompeuse comme les autres. Ah! tu voulais me préparer un traquenard avec ta sœur, dès la première nuit! *(Appelant le Chef des Eunuques.)* Fais-moi venir Abd el Malek tout de suite *(sort le Chef des Eunuques et aussitôt entre Abd el Malek son sabre à la main)*. Abd el Malek, ouvre cette porte pour qu'elles entendent *(il désigne la porte des Princesses)*. Demain, à l'aube, tu viendras chercher la Sultane Shéhérazade pour lui couper la tête.

ABD EL MALEK. — Bien, Sire *(il se retire)*.

SHÉHÉRAZADE *(sortant de la chambre, à Shariar)*. —

Je veux mourir en plein espoir,
Je ne regrette pas la vie,
Mourir avec des yeux qui brillent
De tous leurs feux de dix-huit ans,
Mourir comme on se déshabille
Pour la nuit sans fin qui descend

SHARIAR *(s'avançant avec douceur vers Shéhérazade)*. — Et maintenant, Shéhérazade, ne pense plus à ce que j'ai dit. Tout cela ne sera vrai que demain. Et demain, c'est si loin, c'est comme sur une autre planète.

SHÉHÉRAZADE. — Oui, Sire, nous avons devant nous toute une nuit étoilée faite pour donner accueil à un amour sans limites.

SHARIAR. — Oui, une nuit vaste, échelonnée comme toute une vie. Elle tirera sa grandeur de ce qu'elle sera unique.

SHÉHÉRAZADE. — Oui, unique, incomparable.

SHARIAR. — Non, pas incomparable, unique, au sens le plus solitaire du mot.

SHÉHÉRAZADE. — O mon Sultan, le plus beau de mes contes! Je pense à toutes les femmes qui n'auront pas connu, leur vie durant, une seule, une pauvre nuit d'amour.

SHARIAR. — Aucune n'en aura imaginé une de la même étoffe que la nôtre, Shéhérazade, et encadrée par des forces si redoutables et si douces. Viens par ici. Montons

à notre citadelle. Je n'aime pas les lits à ras de terre. Pour l'amour, je tiens à me rapprocher du ciel. De là-haut, de notre rocher de soie, les mots de nos lèvres retomberont mollement sur toi, Dinarzade.

DINARZADE *(seule)*. —

La nuit qui peigne ses cheveux
Y coule des bijoux précieux.
La mince lune s'aventure
Dans une attente sans mesure.
O mon Dieu, faites que ma sœur,
Sache comment toucher son cœur.

SCÈNE IX

ABD EL MALEK, SHÉHÉRAZADE, DINARZADE.

ABD EL MALEK. — Sire, voici l'aube. Je suis à vos ordres.

La voix de SHARIAR. — A demain. *(Abd el Malek redescend l'escalier et se retire. Shéhérazade descend l'escalier tout de suite après.)*

JULES SUPERVIELLE.

LE HUSSARD SUR LE TOIT

Les pages qui suivent sont extraites d'un roman intitulé Le Hussard, *trop long pour être publié intégralement en revue.*

C'est en période de choléra (1838). *Angelo Jeune, colonel des Hussards du Roi de Sardaigne, mais Carbonaro, réfugié en France, arrive devant une de ces barricades derrière lesquelles les villages et les bourgs essayent de s'isoler et de se protéger de la contagion.*

J. G.

I

Ici il y avait de sérieuses barricades.

On avait embarrassé la route avec un tombereau, des barriques, un char à bancs les quatre fers en l'air.

Un gros bonhomme, la redingote barrée par la bandoulière d'un fusil de chasse, sortit de la fortification.

— Halte! dit-il. On ne passe pas. Nous ne voulons personne chez nous. Toute résistance est inutile.

Ces derniers mots réjouirent profondément Angélo et il continua à s'avancer. Il y avait encore assez de jour pour qu'il pût suivre sur le visage blême, encadré de côtelettes cotonneuses, les progrès d'une terreur sans nom. L'homme rentra précipitamment dans sa place forte.

Quatre ou cinq visages ébahis dépassèrent aussitôt la crête de la barricade.

— Où allez-vous? N'approchez pas, crièrent des voix mal assurées, qu'est-ce que vous venez faire ici?

— On m'a vanté votre beauté, dit d'un air grave Angélo, qui retenait une forte envie de rire, et je viens m'en assurer sur place.

Cette réponse eut l'air de les effrayer encore plus que la présence réelle du cavalier.

Ce sont des épiciers, et celui-là en redingote est un valet de chambre, se dit Angélo.

— Allons, vous devez être certainement un bon garçon. dit un gros visage gris, en faisant trembler ses bajoues.

— Je suis le plus mauvais garçon de la terre, dit Angélo. Et tous ceux qui m'ont fréquenté s'en sont rapidement aperçus. Roulez ces barriques et sortez-vous de là, que je passe. Sinon je saute et gare à vous.

En même temps il faisait danser son cheval qui, fatigué, n'y mettait pas beaucoup de feu. Ces virevoltes et un petit hennissement de douleur, car, tout à son amusement, Angélo donnait de bons coups sur la bride, portèrent cependant le désarroi dans la forteresse.

Les têtes disparurent. On braqua un canon de fusil.

Ils sont en train de faire dans leurs culottes, se dit Angélo. Aidons-les.

Il tira en l'air un coup de pistolet qui fit beaucoup de bruit, puis il prit paisiblement par le travers, au flanc d'un coteau, sous des amandiers.

Dix minutes après il était dans les jardins, sous les murs de la ville.

— Mon vieux, te voilà libre, dit Angélo au cheval.

Il lui enleva selle et bridon et chassa la bête nue d'une tape amicale sur les flancs. Il dissimula le harnais dans les buissons. Enjambant les barrières de roseaux, il marcha dans des carrés de choux. Il passa un petit ruisseau qui sentait fort mauvais. Montant le long des murs d'une grande tannerie il déboucha dans un boulevard, sous des tilleuls. Les réverbères étaient allumés.

Il avait la peau cartonnée de sueur et de brûlures du soleil.

Il voulut se laver à une fontaine. Il avait à peine plongé les mains dans l'eau du bassin qu'il se sentit brutalement saisi aux épaules, tiré en arrière, pendant que des bras très forts le ceinturaient sans ménagement.

— En voilà encore un, cria une voix près de son oreille, pendant qu'il se débattait, essayant de donner des coups de bottes, et qu'il recevait dans la figure et sur le corps beaucoup de coups de poings. On immobilisa ses jambes, il fut couché par terre et solidement maintenu. Il entendait qu'on disait :

— Il est venu de derrière la tannerie.

— Fouillez-le.

— Il a des pistolets.

— Prenez-lui ses paquets de poison.

— Il a déjà dû les jeter dans le bassin.

— Videz le bassin.

— Un de ses pistolets est déchargé et sent la poudre.

Enfin, quelqu'un dit : « Écrasez-lui la tête », et il vit des pieds se lever, mais tout le monde se mit à parler à la fois et à se bousculer autour de lui, pendant que sonnaient les coups sourds qu'on frappait sur la bonde du bassin pour la faire sauter.

Le réverbère le plus proche était encore trop loin pour qu'il pût savoir à qui il avait affaire. Il lui sembla que c'étaient des ouvriers. Il y avait des tabliers de cuir.

— Allons, dresse-toi, lui dit-on, en lui bourrant les flancs à coups de pied. Il fut en même temps soulevé et planté debout avec tant de violence que sa tête frappa son épaule.

Enfin, il put voir les visages qui l'entouraient et même de fort près et qui l'injuriaient. Ils n'étaient pas bien terribles sauf qu'ils portaient les marques de la peur. Un homme d'une trentaine d'années, bien bâti, aux cheveux bouclés, au grand nez, était agité d'une sorte de transe hystérique. Il trépignait autour du groupe qui tenait Angélo, il envoyait des coups de poings dans le vide, il criait avec une voix qui avait brusquement des sonorités féminines.

— C'est lui. Pendez-le! C'est lui. Pendez-le! A mort! A mort!

Les yeux lui sortaient de la tête. Il finit par s'engouer dans sa fureur et par tousser. Enfin, il cracha à la figure d'Angélo.

Après des avis contradictoires où une grosse voix sombre qui parlait fort calmement emporta la décision, et de nouvelles bousculades que l'homme au grand nez déclenchait en essayant d'atteindre Angélo avec son poing, on se mit en marche. On descendit le boulevard, on pénétra dans la ville et on tourna dans de petites rues où Angélo remarqua de très grandes et de très belles portes, mais aussi des volets qui s'ouvraient précipitamment. Il y avait maintenant plus de cent personnes derrière Angélo. Heureusement, les rues fort étroites maintenaient assez loin de la victime cette foule dans laquelle on continuait à entendre les cris en fausset de l'hystérique.

— Vous êtes loin d'être un lâche. Monsieur, dit la grosse voix sombre à l'oreille d'Angélo, mais, hâtons-nous si vous ne voulez pas avoir le sort de l'autre.

Depuis qu'il avait pris la liberté de remarquer la beauté des grandes portes, Angélo avait gagné beaucoup d'empire sur lui-même.

— Je ne suis pas pressé, répondit-il.

Mais il se sentit entraîné et il eut beau résister, c'est presque à la course qu'il fut poussé dans un corps de garde. Deux gendarmes se levèrent précipitamment en renversant leur banc et barrèrent la porte.

L'homme qui lui avait parlé à l'oreille était entré avec lui.

— Ouf! Celui-là l'a échappé belle, dit-il de sa voix sombre. Si je n'avais pas été là, il y passait comme l'autre.

Il était maigre et brun; il se tenait droit, apparemment sans émotion, dans une attitude très militaire.

Il y avait également, de l'autre côté d'une table, et éclairé par deux candélabres à trois bougies, un deuxième personnage très militaire, malgré une belle cravate de faille car, au-dessus de la cravate, le visage était marqué d'une longue cicatrice qui allait d'une joue à l'autre en ébréchant le nez.

C'est un vieux coup de sabre, se dit Angélo.

Il n'avait jamais rien vu de plus beau que cette cicatrice. Du bout de sa botte, il releva le banc que les gendarmes avaient renversé.

— Foutez-moi dans le pif à ces gueusards, dit la cravate de faille.

Le tumulte continuait dehors. On criait : « A mort l'empoissonneur. » La voix de fausset se rapprochait de la porte. On devait pousser l'hystérique en avant ou bien il était en train de se faire faire place. On l'entendit qui disait sur un ton de harangue : « Il a jeté du poison dans la fontaine des Observantins. C'est un complot pour faire périr le peuple. C'est un étranger. Il a des bottes de milord.

L'homme à la cravate de faille regarda les bottes d'Angélo.

— Il est payé par le gouvernement.

L'homme à la cravate de faille se dressa et vint à la porte.

Il écarta les gendarmes et se planta sur le seuil.

— Et toi, dit-il, tu es payé par qui pour faire le couillon? Tu as reçu trois cents francs en or par le dernier courrier et une lettre de Paris dont j'ai la copie sur ma table. Dis-nous un peu par qui tu es payé, Michu?

— Le choléra est un prétexte pour empoisonner le pauvre monde, cria l'hystérique.

Cet homme est fou, se dit Angélo, mais je le retrouverai, et je le tuerai.

— Pas besoin de prétexte, dit la cravate de faille, il y a longtemps que vous vous croyez assez grands garçons pour chier dans vos puits. Fermez la porte, dit-il aux gendarmes, et tirez dans le ventre de cette racaille si elle ose ouvrir et entrer...

— On te retrouvera, l'Ancien, cria quelqu'un.

— Quand tu voudras, dit la cravate de faille.

Il revint s'asseoir à la table. Angélo l'admira beaucoup. Il aurait voulu être dans ce rôle-là. Il n'avait pas l'habitude d'être protégé. Si, sur-le-champ, cet homme lui avait adressé la parole, il aurait avoué avec plaisir qui il était, et même ce qu'il comptait faire. Il aurait pris un ton de salon pour le lui dire.

Mais, c'est un gendarme qui frappa du plat de la main sur le banc et l'invita à s'asseoir.

— Où est-ce qu'ils l'ont attrapé, dit la cravate de faille?

— A la fontaine des Observantins, dit la voix sombre. Il avait les mains dans l'eau.

— Le plus rigolo, dit la cravate de faille, c'est que la préfecture de police a l'air de vouloir faire croire qu'elle y croit, ou est-ce qu'elle fait l'âne pour avoir du son?

— Si c'était vraiment un bazar de ce genre, dit la voix sombre, j'ai comme une idée que ça irait beaucoup plus vite.

— Ça va déjà assez vite pour mon compte, dit la cravate de faille. Gendarmes, ajouta-t-il, prenez votre banc et allez vous asseoir dehors. Mettez vos mousquetons entre vos jambes et serrez les fesses.

Approchez-vous, dit-il à Angélo quand les gendarmes furent sortis. Avez-vous des papiers?

— Non, dit Angélo.

— Vous n'êtes pas français?

— Non.

— Piémontais?

— Oui.

— Réfugié politique?

Angélo ne répondit pas.

— Il n'a pas peur, dit l'homme à la voix sombre. Il s'est défendu à coups de bottes sans dire un mot.

— Oh! alors, voilà un prêtre, dit la cravate de faille.

— Oui, dit la voix sombre, mais je ne crois pas à la mort au rat dans le ciboire.

— Tu discutes le coup? demanda la cravate.

— Ben certes.

L'homme à la cravate de faille regarda de nouveau Angélo des pieds à la tête.

— De fait, dit-il, que si tu colles ce type-là dans le dernier carré de Waterloo je parie qu'il est honorable.

— Tu me lèves les mots de la bouche, dit la voix sombre.

— Oui, mais l'ordre, dit la cravate, qu'est-ce que tu en fais? D'autant que ça foire de partout comme à Leipzig!

— Juste, Auguste. La chiasse est reine, dit la voix sombre.

— Rentre en toi-même, dit la cravate.

— Le coup du télescope? Si je le fais, j'en vois de belles, dit la voix sombre.

— Annonce la couleur, dit la cravate.

— Abeille, dit la voix sombre.

— Pas bête. Tu sais qu'il y a une circulaire signée Gisquet?

— Qu'est-ce qu'elle raconte?

— Des histoires.

— Dans quel sens?

— Dans le sens des types qui sont dehors.

— Ça ne me lève pas de l'idée que la couleur est abeille. Au contraire.

— Je reconnais que ça expliquerait le Gisquet.

— Et l'or de Michu, dit la voix sombre. Les louis étaient neufs et les louis neufs sortent de chez le fabricant. Selon moi.

— Tu es profond.

— Comme un puits où la Vérité prend son bain de siège.

— Alors, qu'est-ce qu'on en fait, dit la cravate?

— On lui fait prendre la fille de l'air par la porte de derrière, dit la voix sombre.

Du temps de cette conversation, Angélo pensait aux coups qu'il avait reçus. Il était à la lettre fou de rage à l'idée qu'on l'avait battu et traîné par terre. Il se répétait à chaque instant : « Ils m'ont craché à la figure. » Il imaginait des vengeances horribles. Il y employait tant de lui-même qu'il avait un air absent et détaché de tout qui ne manquait pas de noblesse.

— Suivez cet homme, lui dit le personnage à la cravate de faille.

Et, comme Angélo ne bougeait pas, il se reprit.

— Veuillez suivre cet homme, Monsieur.

Angélo salua d'un petit signe de tête. Il n'avait pas entendu la première injonction.

— Vous avez été très bien, lui dit la voix sombre pendant qu'ils suivaient un long couloir.

L'homme monta sur un escabeau et souffla la lampe à pétrole qui se trouvait dans une niche du mur. Il ouvrit la porte. Elle donnait dans des jardins. Il sortit cependant avec précaution et écouta attentivement en tendant l'oreille à droite et à gauche. On entendait le chant apaisant de nombreuses rainettes.

— On ne sait jamais avec ces froussards, dit-il. Ils ont une malice!... Mais la voie est libre. Venez avec moi. Il n'y a qu'à pas s'embroncher dans les échalas.

— Je ne comprends rien à tout ça, dit Angélo. Je ne comprends pas pourquoi il faut que je me cache. Je n'ai fait de mal à personne.

— Motus! dit l'homme. Faut jamais parler d'innocence. Et si vous avez besoin d'assassins prenez toujours des froussards. Ils y vont bon cœur parce que ça les calme. Pendant qu'ils tuent ils ne pensent pas à leur frousse. Attention, enjambez les choux.

Ils traversaient un jardin potager.

— Je n'aurai certes jamais besoin d'assassiner, dit Angélo. Le besoin s'en est fait sentir une fois et j'ai réglé mon affaire moi-même.

— Eh bien! dit calmement l'homme, n'en parlez pas dans la maison du pendu. Et pour le moment, marchez exactement sur mes talons : nous sommes dans mes haies de haricots.

Ils arrivèrent à une palissade. A travers, on voyait une rue déserte sous un réverbère rouge.

— Je vais vous ouvrir la porte, dit l'homme. » Mais il toucha le bras d'Angélo. « Vous n'imaginez pas, poursuivit-il avec une bonhomie de soldat, à quel point je suis partisan de la cocarde. Je vous fous mon billet qu'à mon âge je suis encore capable de faire une révolution en képi-pompon. Alors, vous voyez! Si je vous dis : « Doucement, les basses! » c'est doucement, les basses. Le choléra est une saloperie, mais le reste est une saloperie encore pire. Ne faites pas le cocardier.

— Quel reste? dit Angélo.

— On a payé des types pour dire que le gouvernement fait empoisonner les fontaines. Ça ne vous dit rien?

— C'est une lâcheté, dit Angélo.

— Mais, comme ça s'adresse à des lâches, c'est un bon calcul, dit l'homme.

Il ouvrit la porte.

— A droite vous allez en ville, à gauche vous allez dans la campagne, dit-il en montrant la rue. Bonsoir, monsieur.

Angélo prit par la droite. Après le réverbère, la rue tournait entre des écuries qui sentaient bon le fumier de cheval. Angélo profita d'une encoignure d'ombre pour faire l'inventaire de ses poches. Il avait tout fourré dans les trois poches de sa culotte. Une contenait le pistolet qu'il avait déchargé en l'air devant la barricade, l'autre un mouchoir et trois petits cigares. Dans la poche de derrière il avait un autre pistolet chargé et trente louis, qu'il compta. « Si je n'avais pas fait l'enfant tout à l'heure devant ces bourgeois qui se cachaient derrière les futailles, j'aurais encore deux coups à tirer, alors qu'il ne m'en reste qu'un se dit-il. Ce soldat qui maintenant est de la police a raison. Il ne faut pas être cocardier. Pour le plaisir d'écumer et de pétiller tout à l'heure, désormais je ne peux tuer qu'un, seul de ces chiens. Et si ce n'est pas celui qui m'a craché au visage, je ne serai pas lavé. » Il avait toujours d'horribles pensées de vengeance.

La rue débouchait sur un boulevard planté d'ormeaux gigantesques dans lesquels roulait une invraisemblable chamade de rossignols. Ils se poursuivaient aussi et voltigeaient en faisant grésiller le feuillage comme la grêle. Angélo compta sept réverbères alignés sous l'épaisse voûte des ormeaux. Le boulevard était désert. Il n'était cependant pas tard. Un clocher sonna neuf heures.

Il faut que j'aille tout de suite chez Giuseppe, se dit Angélo. Il me semble que je dois monter par là jusqu'à une sorte de clocher surmonté d'un bulbe de ferronnerie et sous lequel passe une porte.

Il longeait de fort près le pied de l'allée d'ormeaux pour rester dans l'ombre, quand il entendit, venant d'une rue transversale, le roulement et les grincements d'un tombereau lourdement chargé. Il se cacha derrière un tronc et vit apparaître deux hommes qui haussaient chacun une

torche. Ils précédaient un fardier attelé de deux forts chevaux. Quatre ou cinq autres personnages, revêtus de blouses blanches, portant des pioches, des pelles et également des torches marchaient à côté des roues. C'était un chargement de cercueils, et même de cadavres simplement empaquetés dans des draps. Des bras, des jambes, des têtes ballottantes au bout de longs cous maigres et mous dépassaient les ridelles. Le cortège passa près de l'arbre derrière le tronc duquel Angélo se cachait et il put remarquer l'air paisible des fossoyeurs, dont quelques-uns fumaient la pipe en marchant. Un volet s'ouvrit dans une des maisons bordant le boulevard et une voix de femme semblable à un miaulement de chat appela et cria.

Un des hommes en blouse blanche répondit :

— Appelez l'autre charrette, celle-ci est pleine.

Les rossignols ne s'étaient pas arrêtés de chanter et de grêler dans les feuillages.

Angélo devait suivre le même chemin que la charrette. Il lui laissa prendre un peu d'avance. Elle avait laissé derrière elle une odeur musquée.

Il arriva enfin au portail surmonté d'un bulbe en ferronnerie dont il s'était souvenu. Il ouvrait sur une ruelle obscure. Toutes les maisons étaient fermées, sauf, à une cinquantaine de pas, une boutique dont les portes vitrées donnaient un peu de lueur. Angélo se souvint d'un petit bouchon où Giuseppe l'avait mené une fois boire du vin et qui devait être dans ces parages. « Si c'est ça, se dit-il, je vais aller demander une bouteille de vin. » Il n'avait pas mangé depuis le poulet de Peyruis, mais c'était surtout la soif qui le tourmentait au point de ne plus songer à fumer. « Je demanderai aussi la maison de Giuseppe, je crois qu'elle n'est pas loin de là. »

C'était en effet la boutique d'un petit marchand de vin où il y avait une lampe. A travers les vitres on voyait quatre ou cinq hommes debout, en train de boire. Angélo poussa la porte. On lui donna du vin mais après beaucoup de cérémonies. Le patron le regardait avec des yeux de chat qui fait dans la braise. Les hommes qui buvaient devaient être des fourniers à en juger par leurs bonnets

couverts de son. Eux aussi ouvrirent des yeux ronds quand Angélo se mit à lamper son vin à même la bouteille.

Angélo ne se rendait pas compte que ces hommes et le patron — qui buvaient silencieusement tous ensemble quand il était entré — s'efforçaient d'apaiser leur frousse avec des gestes habituels, une petite réunion comme ils en avaient avant l'épidémie, et le goût du vin qui préludait d'ordinaire à l'oubli des soucis. Ce nouveau personnage rapportait brusquement le mauvais air. Il faut convenir aussi que sa façon de boire était suspecte.

On l'examina de haut en bas, et un des fourniers eut assez de sang-froid pour remarquer les belles bottes d'Angélo. Il posa tout de suite son verre et sortit. On l'entendit courir dans la rue.

Angélo était au moment où une soif longtemps contenue s'est enfin satisfaite, et où il est beaucoup plus important de reprendre haleine et de se lécher les lèvres que de regarder autour de soi. Il n'avait pas vu sortir l'homme. Il s'aperçut néanmoins que les autres avaient des regards pleins d'hypocrisie engageante et de petits sourires, mais sous les moustaches. Il fronça les sourcils, demanda ort sèchement combien il devait, et paya avec un demi-écu qu'il eut l'habileté de faire rouler sur la table. En deux pas il fut dehors, pendant qu'instinctivement les autres egardaient la pièce.

Il avait été trop alerté par les regards hypocrites et les sourires pour ne pas sauter tout de suite dans une ruelle d'ombre. Cependant une ma n, le saisissant au passage, glissa le long de son bras en déchirant sa chemise et une voix sourde où il y avait de la haine dit : « C'est l'empoisonneur. »

Angélo se mit à courir. « Il s'agit de ne pas passer pour un imbécile aux yeux de ce brave policier qui a pris la peine de me faire traverser son jardin potager, se dit-il, et il en aurait le droit si je me laissais reprendre. Si j'avais deux coups de pistolet à tirer au lieu d'un, je me payerais le luxe d'envoyer un de ces salauds fumer les mauves par la racine. »

Ils étaient sur ses talons. En sandales et plus à leur aise

malgré l'obscurité dans des lieux qu'ils connaissaient bien, ils couraient plus vite que lui. A plusieurs reprises des mains saisirent et déchirèrent encore la chemise d'Angélo. Il lança même dans l'ombre un coup de pied qui arriva en plein et de pointe dans un ventre.

L'homme poussa un beau cri de cheval et tomba. Angélo put prendre un peu d'avance, sauter dans une rue à droite, puis tout de suite dans une autre rue qui descendait sous une voûte.

« Pourvu que ce ne soit pas une impasse, se disait-il en courant de toutes ses forces. Maintenant, c'est une question de vie ou de mort. Eh bien! je vais en tuer. » Cette idée l'apaisa et même lui donna un peu de gaieté. Il s'arrêta. Il assujettit, en le prenant par le milieu, le pistolet déchargé dans son poing droit. En frappant de haut en bas avec le canon d'acier, et de toutes mes forces, si j'ai la chance de frapper dans une gueule, je descends mon homme. Eh! quoi, poursuivit-il, au lieu de courir comme un lapin, je peux même devenir chasseur. Tout dépend de ma résolution. Je n'ai qu'à m'embusquer dans un coin de porte. Si je défonce le crâne à un ou deux seulement — et je le leur dois — les autres referont leurs comptes. Et s'ils ne les refont pas, au dernier moment je brûlerai ma poudre. Après, à la grâce de Dieu... Ils l'auront payé cher. » Il était heureux comme un roi.

Il se tint coi. Bientôt, il entendit les sandales qui, pas à pas, descendaient la rue avec précaution. Ses poursuivants passèrent à côté de lui, à portée de la main. Ils étaient une dizaine. Un disait à voix basse : « Est-ce que c'est le gouvernement qui lui paie ses bottes? — Eh! Qui veux-tu que ce soit? lui répondait un autre.

« Et c'est le peuple », se dit Angélo. Cela arrêta son bras. Que cette voix était laide, se dit-il. Malgré le ton bas, elle n'a pas pu dissimuler toute l'envie qu'il a de mes bottes. Voilà bien des gens qui sont prêts à faire n'importe quoi pour des bottes. Voilà d'ailleurs pourquoi ils croient que je l'ai fait. Seraient-ils donc sincères? ajouta-t-il au bout d'un moment. (C'est un aristocrate, quoique carbonaro, qui parle, et d'ailleurs fort jeune.)

Il ne pensait plus du tout au danger qu'il courait. Les hommes en sandales étaient allés jusqu'au bout de la rue et, n'entendant plus de bruit, ils se concertèrent un moment, puis ils appelèrent et on leur répondit des rues à côté. Peu à peu ils parlèrent à voix haute et Angélo s'aperçut qu'ils s'étaient arrangés pour garder toutes les issues du quartier.

— Il est certainement resté dans cette rue, dit une voix qui commandait. Vous n'allez pas vous laisser empoisonner comme des chiens par un gouvernement qui veut la mort des ouvriers. Remontez et cherchez mieux : il nous le faut.

« Eh bien! tant pis, il faut en tuer, se dit Angélo, Il y a certainement quelque part quelqu'un qui doit bien rire. »

Il prit le pistolet chargé dans sa main droite et il serra le pistolet vide dans son poing gauche.

Il s'accoita fermement dans son encoignure. Il sentit alors que son dos s'appuyait contre des planches qui cédaient. C'était une porte qui battait dans sa clenche.

Tout en surveillant de près le bruit des sandales qui remontaient la rue, Angélo mit le pistolet sous son bras, essaya de tourner la poignée de bois. La porte s'ouvrit. Il entra, referma la porte et resta immobile, retenant son souffle dans l'ombre.

Il écouta pendant longtemps les bruits de la rue mais, après avoir fouillé partout (il entendit même sur le vantail de la porte derrière laquelle il se tenait, des mains qui passaient et repassaient, essayant de se rendre compte si l'encoignure était vide) les hommes s'établirent en poste sous la voûte en haut de la rue et restèrent là à parler à haute voix.

Angélo écouta les bruits de la maison. C'étaient ceux d'une maison vide. Il embrasa la mèche d'amadou de son briquet et il souffla dessus pour faire un peu de lueur. Autant qu'il pût voir, il était dans le couloir d'une maison assez cossue. Enfin, il aperçut, pas très loin de la porte, une petite étagère sur laquelle était un bougeoir garni et quelques allumes phosphoriques. Il alluma la bougie.

Ce qu'il avait pris pour un couloir était un vestitule. Un très large escalier montait aux étages. Il n'y avait pas

de meubles, pas de tableaux, mais une rampe d'escalier et surtout la façon qu'elle avait de finir en tresses de joncs disaient de fort belles choses.

Angélo fit volontairement un peu de bruit, et même il toussa. Il se tenait au milieu du vestibule, son bougeoir à la main, regardant vers le haut de l'escalier où la belle rampe courait en galerie au premier étage.

« Je ne dois pas être beau en bras de chemise et tout déchiré, se disait-il, mais, en tout cas, tel que je suis là, avec ma bougie et ne cherchant pas à me cacher, il est difficile de me prendre pour un brigand. » Il se hasarda même à dire à haute voix, mais sans crier et avec le meilleur ton du monde : « Est-ce qu'il y a quelqu'un? »

Des sortes de rats trottaient par-ci, par-là; et il y eut aussi le soupir des murs, le craquement des boiseries qui vivaient leur vie de boiserie.

— Eh bien! je vais monter, se dit-il.

Il n'osait pas ouvrir une porte à sa gauche, près de la petite console où il avait trouvé le bougeoir. Il craignait d'être surpris en train de le faire, car c'est alors, se disait-il, qu'on pourrait me prendre pour un voleur.

Il monta, tenant sa bougie haute, regardant de grandes portes se hausser au-dessus de la belle galerie de la rampe. Une de ces portes était entr'ouverte. Il dit : « Monsieur, ou madame, soyez sans crainte, je suis un gentilhomme. » Mais il arriva jusqu'au palier; rien n'avait bougé ni répondu. La porte entr'ouverte n'était ni plus ni moins entr'ouverte. Cependant maintenant il voyait le pied de la porte et il s'aperçut qu'elle était maintenue entr'ouverte par une boule de fourrure à très longs poils dans lesquels les élancements de la flamme de sa bougie allumaient des reflets d'or.

Son frison de peur fut très court quand il comprit que c'étaient des cheveux de femme. Il entendit la voix du pauvre petit Français qui disait à son oreille : « C'est le plus beau débarquement de choléra asiatique qu'on ait jamais vu! »

— Ah! oui, bien sûr, dit Angélo, voilà l'histoire, dit-il encore.

Mais il n'approchait pas. Il était bouleversé par la beauté des cheveux et par le fait de les voir répandus par terre; l'opulence de cette chevelure dénouée qu'il voyait bien maintenant avec ces admirables reflets d'or; et même, transparaissant à travers, le flou d'un profil bleuâtre.

C'était une très jeune femme ou une jeune fille. Elle restait belle, en train de mordre le vide à pleines dents, avec des dents très blanches. La maigreur et la cyanose avaient taillé son visage dans de l'onyx. Elle reposait sur le coussin d'ordures qu'elle avait vomies. Son corps ne s'était pas putréfié. Elle avait dû mourir très rapidement du choléra sec. Sous sa longue chemise de nuit, cependant en toile, on voyait son ventre noir, ses cuisses et ses jambes bleues, repliées comme celles d'une sauterelle qui va sauter.

Angélo poussa la porte que le cadavre maintenait entrebaillée. Elle donnait dans une chambre. Il enjamba le cadavre et entra. C'était le désordre de la mort, mais hâtif. La femme n'avait eu que le temps de sauter du lit, puis elle avait sali de ses déjections jaillissantes les draps et le parquet en droite ligne vers la porte où elle était tombée. Le reste était paisible : une belle commode à dessus de marbre portait sa pendule sous globe de verre, deux chandeliers en cuivre, une boîte incrustée de coquillages, des daguerréotypes très orgueilleux, notamment celui d'un vieil homme, en militaire, avec dolman à brandebourgs, poing sur la hanche et moustaches en cornes de taureau, et celui d'une dame prise au piano dans lequel elle enfonçait des doigts longs et impérieux comme des lances : c'était une brune. A côté des daguerréotypes, une coupelle de verre contenait des épingles à cheveux, une fleur en coquillages, des lacets de corset. Derrière le globe de la pendule, il y avait un flacon d'eau de Cologne, une petite bouteille d'eau de mélisse, un étui de sels. De chaque côté de la commode, une haute fenêtre à petits carreaux, drapée d'un vieux reps. Dehors, un jardin : on voyait bouger la masse sombre de feuillages sur les étoiles. Trois bergères : sur le dossier de l'une d'elles, deux longs bas noirs et une jarretière en élastique. Un guéridon, un vase contenant

des fleurs en papier, puis les rideaux de l'alcôve, le lit, une armoire; près de l'armoire une petite porte recouverte de tapisserie. Près de la porte une chaise; sur la chaise des linges, pantalons et jupons brodés.

Angélo ouvrit la petite porte. Une autre chambre. Mais ici le désordre parlait d'un combat plus violent. Pas d'odeur: du seuil on sentait juste le petit parfum de violette du linge entassé sur la chaise. Une fois entré, il y avait une autre odeur : celle d'une laine sale arrosée d'eau, ou plutôt arrosée d'alcool. Le lit était tout dépecé, mâché et piétiné, les draps déchirés, souillés d'excréments et de matières grumeleuses et blanchâtres. Par terre des cuvettes pleines d'eau, des tampons de linges mouillés. Le matelas avait été mouillé abondamment. Depuis, il avait séché, mais la toile était tachée d'énormes flaques comme de rouille avec de larges auréoles verdâtres. Il n'y avait pas de corps. « Il faut chercher le dernier, disait le pauvre petit Français, ils vont se fourrer dans des endroits dont on n'a pas idée. » Mais rien : ni derrière le lit. Angélo poussa une autre petite porte entrebâillée : une autre chambre, une forte odeur de térébenthine; encore ces combats dans des linges sales et des draps qui avaient été déchirés, mais personne. Il fit le tour. Il marchait sur la pointe des pieds. Il haussait la bougie. Il ne touchait à rien. Il tendait le cou. Il se sentait étiré et dur comme un fil de fer.

Il revint à la première chambre, enjamba le cadavre et sortit sur le palier. Il descendit les escaliers, souffla la bougie. Il allait ouvrir la porte. Il entendit qu'on parlait dans la rue. Il remonta dans l'obscurité en se guidant de la rampe. Il n'alluma la bougie qu'au premier étage.

Outre la porte dans laquelle était étendue la femme aux beaux cheveux, il y avait deux autres portes. Angélo en ouvrit une. Elle donnait dans un salon. C'est là qu'était le piano. Un grand fauteuil à oreillettes sur lequelétait posée une béquille. Un canapé, un paravent, une table de milieu en forme de trèfle à quatre feuilles. Des portraits peints qu'on voyait mal dans de grands cadres. Si : un qui était un juge ou une sorte de juge et un autre qui tenait un sabre entre ses jambes. Ici, rien. Si! En même temps qu'une

tringle de gel lui fusait dans l'échine, Angélo vit quelque chose qui sautait d'un fauteuil; c'était un coussin! Et qui s'approchait de lui. Non, c'était un chat, un gros chat gris qui bombait le dos et dressait une longue queue tremblante en crosse d'évêque. Il vint se frotter contre les tiges de bottes d'Angélo. Il était gras, ni effarouché ni sauvage. Qu'est-ce qu'il avait mangé?... Non, la fenêtre était entrebâillée. Il devait sortir et marauder.

Au deuxième étage, rien : c'était vite vu. Trois pièces vides, ou simplement des jarres, des boisseaux à mesurer le blé, un mannequin d'osier, des corbeilles, des couffes, des sacs, une vieille boîte à violon ouverte et défoncée, un chevalet à cueillir les olives, des courges, des ressorts de sommiers, un pupitre à musique, un piège à rats, une bonbonne de vinaigre, des cercles de barriques, un vieux chapeau de paille, un vieux fusil. Mais l'escalier montait plus haut. En même temps il était devenu paysan : il sentait le grain et l'oiseau; il était même légèrement jonché de paille. Il finissait contre une vraie porte de grange qui, poussée, s'ouvrit avec des grincements horribles sur un brasillement d'étoiles.

C'était ce qu'on appelle ici une « galerie », c'est-à-dire une sorte de terrasse couverte sur le toit.

Il s'était levé un vent chaud très souple qui attisait les étoiles et faisait balancer et bruire le feuillage des arbres. Un tintement aussi qu'il avait installé en plein ciel fit lever les yeux à Angélo qui distingua dans la nuit, pas très loin de lui, la cage de fer d'un clocher, puis l'enchevêtrement anguleux des toits de tuiles dont certains revers avaient tant de poli que le simple clignotement des étoiles le faisait luire.

Angélo respira avec plaisir ce vent qui sentait les tuiles chaudes et les nids d'hirondelles. Il éteignit la bougie et il s'assit au rebord de la terrasse. La nuit était si chargée d'étoiles, elles étaient si ardemment embrasées qu'il pouvait voir distinctement les toitures agencées les uns aux autres comme les plaques d'une armure. La lumière était d'acier noir, mais, de temps à autre, un étincellement s'allumait sur la crête d'un faîtage, sur la bordure vernie d'un pigeon-

nier, sur une girouette, sur une cage de fer. De courtes vagues immobiles d'une extraordinaire raideur couvraient d'un ressac anguleux et glacé tout l'emplacement de la ville. Des frontons pâles couleur de perle, sur la surface desquels venait mourir une très légère lumière semblable à celle du phosphore, s'enchevêtraient avec des triangles d'ombres compactes, dressés comme des pyramides ou couchés horizontalement comme des champs; des glacis sur lesquels dansait une lueur verdâtre ouvraient de tous les côtés des rangées de tuiles en branche d'éventail; des rotondes filigranées d'argent se gonflaient de ténèbres sur l'émergence de quelque grande église; des tours et l'enclenchement noir et gris de redans et de paliers superposés montaient, hérissés de barbelures d'étoiles. De loin en loin, les réverbères des places et des boulevards soufflaient des vapeurs de rouille et d'ocre autour desquelles festonnaient des cadres et des couronnes de gênoises; et la déchirure d'encre des rues découpait les quartiers.

Le vent qui n'avait pas d'haleine mais tombait en bloc ou roulait lentement en boule de coton faisait clapoter toute l'étendue des toitures, soufflait des grondements endormis dans le vide des cloches, frôlait les caisses voilées des greniers et des combles de couvent. Les frondaisons des ormeaux et des sycomores gémissaient comme des mâts en travail. Dans les lointaines collines on entendait bruire le volètement et les coups d'ailes des grands bois. Le balancement des réverbères suspendus jetait des éclairs rouges et cet air lourd qui sautait comme un chat à travers l'exhalaison lourde des tuiles pétrissait les couleurs sous la nuit en une sorte de goudron mordoré.

« Les hommes sont bien malheureux, se disait Angélo. Tout le beau se fait sans eux. Le choléra et les mots d'ordre sont de leur fabrication. Ils écument de jalousie ou périssent d'ennui, ce qui revient au même s'il ne leur est pas donné d'intervenir. Et s'ils interviennent, alors c'est la prime à l'hypocrisie et au délire. Il suffit d'être ici ou dans les solitudes que je traversais à cheval l'autre jour pour savoir où se trouvent les vrais combats, pour devenir très difficile sur les victoires à remporter. Somme toute pour ne plus *se*

contenter de peu. Dès qu'on est seul les choses vous conduisent d'elles-mêmes et vous forcent toujours à prendre les chemins les plus durs à gravir. Mais alors, même si l'on *n'arrive pas,* quels beaux points de vue, et comme tout vous rassure. »

Accoutumé à obéir sans retenue à sa jeunesse, Angélo ne voyait pas que ces pensées manquaient d'originalité, et même étaient fausses. Il avait vingt-cinq ans, certes mais, à cet âge, combien déjà font des calculs! Il était de ces hommes qui ont vingt-cinq ans pendant cinquante ans. Son âme ne comprenait pas tout le sérieux du social, et qu'il est important d'être en place, ou tout au moins du parti qui distribue les places. Il voyait toujours la liberté comme les croyants voient la Vierge. Les plus sincères des hommes sur lesquels il comptait la voyaient comme une *chose à modalité*, et qu'il faut d'ailleurs confier aux philosophes si l'on ne veut pas être pris sans vert. Il ne se rendait pas compte que parmi ceux qui ont toujours le mot de liberté à la bouche, certains commençaient à arborer des croix.

Sa mère avait acheté son brevet de colonel. Il n'avait jamais compris que sa position de fils naturel de la duchesse Ezzia Pardi lui conférait le *droit au mépris* comme à tous ceux qui ont *l'obligation d'être*. Pensait-il même à toutes les échelles à gravir que contient le mot « naturel », après cette enfance pendant laquelle il avait été adoré? C'est pourquoi il surprit son monde quand on le vit s'occuper de service et même assister régulièrement à l'exercice des recrues. On pouffa de rire, quoique dans son dos; mais à la première revue il apparut comme un épi d'or sur son cheval noir. On ne put se défendre d'être fasciné par les arabesques, les trèfles de galons qui escaladaient son dolman et le casque étincelant emplumé de faisanneries, sous lequel on vit un très pur et très grave visage. Il faut reconnaître que c'est de ce moment-là qu'il eut droit aux pointes d'épingle de ses pairs et à l'amour des sergents.

« Est-ce que je me trompe, poursuivait-il, si je me crois plus grand quand j'agis seul? »

C'était à ce moment-là une de ces innombrables « *âmes*

de chef » qui ne sont pas rares comme on le prétend, mais au contraire relativement communes.

« Mais, on me dira comme on m'a déjà dit; vos initiatives ont des ronds de bras (ils n'ont pas osé dire des ronds de jambe) qui attirent l'attention. Et nous n'avons pas besoin de l'attention, nous avons besoin de réussir, c'est tout à fait autre chose. Du moment qu'il s'agit de la liberté, ils ont raison. »

Dès qu'il pensait à la liberté qu'il voyait sous les traits d'une belle femme jeune et pure marchant à travers les lis d'un jardin, il perdait son sens critique. C'est le dada de tous les beaux enfants nés d'une patrie subjuguée et même tyrannisée.

« Pour ceux qui m'ont reproché ma désinvolture, quand j'ai tué le baron Swartz en duel, alors que les ordres étaient de l'assassiner purement et simplement, ou de le faire assassiner si la chose elle-même me répugnait (comme ils ont dit par la suite) pour ceux-là, est-ce que ce n'est pas du temps perdu le temps que j'ai passé avec le petit Français? Est-ce qu'ils ne se moqueraient pas de cette sentimentalité qui a fait que je l'ai veillé après sa mort et même que j'aurais désiré assister à ses funérailles, sans ce capitaine si grossier? Ils n'ont certainement pas les mêmes raisons d'orgueil que moi. Approuveraient-ils les soins que j'ai donnés à l'homme hier après-midi? Ils diraient qu'il ne faut avoir qu'un but en vue. M'obligeraient-ils à avoir la *vue basse?*

Ce mot le réjouit. Il le répéta à diverses reprises. Il y trouvait une justification. Il avait la faiblesse d'en chercher.

« Faut-il que je sois insensible comme une pierre ou comme un cadavre qui obéit? ajouta-t-il. Alors, à quoi bon la liberté? Une fois acquise, je serais incapable d'en jouir. Il faudra bien, de toute façon, qu'une fois le but atteint, qui est précisément la liberté, l'obéissance cesse; et comment cesserait-elle si la liberté n'est plus donnée qu'à des cadavres obéissants? Si, en fin de compte, la liberté n'a plus personne à qui s'adresser, n'aurons-nous pas fait que changer de tyran? »

Mais il croyait à la sincérité des hommes qui faisaient

partie de la même conspiration que lui; dont certains se cachaient dans les contreforts des Abruzzes, dont quelques-uns avaient été fusillés (et même on leur avait écrasé les doigts, ce qu'il considérait naïvement comme une certitude absolue de sincérité). Il était allé plusieurs fois les rejoindre sous la *verte tente*, pour des ventes importantes, toujours avec audace, quelquefois même négligemment, en grand uniforme. On lui avait beaucoup reproché son audace et son uniforme et cette négligence qu'il aimait tant. Cette négligence toujours instinctivement calculée, si l'on peut dire, avait souvent agi sur la police, même empêché par son incongruité inexplicable, où les mouchards voyaient malice de cabinet, certaines arrestations cependant décidées et faciles. Même ceux qui parlaient avec grandiloquence et rêvaient visiblement de panache lui parlaient alors avec tous les signes de la diplomatie la plus jésuite. Il les voyait jaunir, comme si brusquement leur foie avait été attaqué.

« Ne sont-ils pas victimes de l'erreur de sincérité? », se dit-il en continuant sa naïveté, dans ce moment où la paix, la nuit et surtout le velours féminin du vent donnaient de l'éloquence à son cœur.

Il avait cependant fait quelques expériences que son amour-propre ne lui permettait pas d'oublier. C'est toujours dans ces moments d'abandon qu'il avait été dupé. Maintenant, dès qu'il s'apercevait de son état, il se disait : « Tu bronches! » Et pour se reprendre en main il employait le langage troupier, avec le plus possible de *foutre* et de *bougre*. Il avait reconnu dans ces cas-là la haute valeur thérapeutique de ces mots simples.

« Ces bougres-là, se dit-il, s'efforceraient même de me mettre au pli à propos de ma fuite de tout à l'heure dans les rues. « Vous avez agi comme un conscrit », me diraient-ils. Il fallait leur donner du pistolet dans la gueule, mais pas comme un paladin ou Roland à Roncevaux, comme un maître, comme quelqu'un qui a sur eux droit de vie et de mort et les considère d'ailleurs comme de l'ordure. Ce qui importait était de les faire entrer dans le rang. Le nôtre, bien entendu. La première vertu révolutionnaire, c'est

l'art de faire foutre les autres au garde-à-vous. Une fois abrutis par un ou deux cadavres, ils étaient dans votre poche, et ils vous auraient laissé parler. Vous leur auriez dit que nous sommes tous frères. Nous aurons besoin de beaucoup de bedeaux pour dire amen, même en France.

« Ils sont bons! Pour parler, à eux le pompon! C'est recta comme dans un livre. Mais on ne les voit pas souvent passer personnellement de la théorie à la pratique. Combien de ces petits avortons noirs, et qui ont d'ailleurs des visages de prêtres, seraient capables d'être soldats dans les rangs qu'ils commandent?

Mais il n'est pas donné à tout le monde de commander. Voilà leur grand mot. S'ils ont *la vue basse* et s'ils ne voient pas plus loin que le bout de leur nez, ce bout de nez ils le voient bien. Je suis sûr qu'ils trouveraient cette idée de poison très sympatique. Le choléra est gratuit. C'est une belle économie de moyens que de n'avoir plus qu'à diriger des terreurs toutes prêtes, des ivresses dont Dieu est le cabaretier. Tout compte fait, est-ce qu'ils n'ont pas raison si, pour donner la liberté au peuple, il faut d'abord devenir son maître? Tout fait ventre. »

Avec le milieu de la nuit, le vent s'était alangui. Il était devenu très savant en suavités, malgré des odeurs très suspectes qu'il soulevait mollement; ou peut-être précisément à cause de ces odeurs. Le silence était si total qu'Angélo entendait marcher l'horloge dans la cage du clocher qui était bien à vingt-cinq ou trente mètres de lui. Seul, et à très long intervalle, venait le bruit de palmes lasses des grands ormeaux dans lesquels les rossignols s'étaient tus. De nouvelles étoiles avaient déjà installé sur le ressac anguleux des toitures une phosphorescence différente. Quelques réverbères s'étaient éteints.

« Devenir leur maître pour leur donner la liberté, se dit Angélo, n'y a-t-il que ce moyen-là? Est-ce qu'il n'existerait alors que la royauté comme but final de l'homme? Dès que la passion peut se donner libre cours, tout le monde cherche à se faire roi. »

Depuis un moment, du bout de la botte il jouait avec quelque chose de mou qui était à ses pieds. Il fit craquer

son briquet et il s'aperçut que c'était un tas de sacs vides. Il y avait là de quoi se faire un lit.

— C'est bien le diable, se dit-il, si, dans des sacs qui doivent être depuis très longtemps exposés au soleil, il y a des risques de contagion. Et d'ailleurs, il ne mourra que les plus malades. »

Il pensa à cette jeune femme qui se desséchait dans l'entrebail d'une porte, à une dizaine de mètres au-dessous de lui. Dommage qu'elle ait été précisément parmi ces plus malades. La mort avait taillé une déesse en pierre bleue dans une belle jeune femme, qui avait été apparemment opulente et laiteuse, à en juger par son extraordinaire chevelure. Il se demanda ce que les plus roués cagots de la liberté auraient fait à sa place quand il avait eu besoin, lui, de tout son romanesque pour ne pas crier quand les reflets de la bougie s'étaient mis à haleter dans cette chevelure d'or.

— Et, s'agit-il vraiment de liberté, se dit-il?

(A suivre.)

JEAN GIONO.

CHRONIQUES

LECTURES

ROMAN POLICIER.

Il y a dans le génie du roman contemporain une présence du roman policier. Cette présence n'est ni indifférente, ni, assurément, accidentelle. Tout se passe comme si certaines des exigences auxquelles obéissent auteurs et lecteurs avaient rendu nécessaire le recours aux moyens propres du roman policier.

Il concerne tout le monde. Or ce qui donne sens et valeur au tragique moderne, c'est de concerner tout le monde, de poser (avec des créatures que naguère le romancier n'aurait pas jugé dignes de lui servir de moyens, de signes) des problèmes graves, menaçants, terribles — ceux qui mettent en jeu la vie de l'homme et sa mort, sa dignité et son honneur, son intégrité, son âme. Dans une littérature où la métaphysique est presque toujours convoquée, et où il est bon qu'elle le soit par des personnages qui l'ignorent, le roman policier a fourni des moyens, des symboles, des masques. Il permet, pour reprendre le mot de Malraux, l'intrusion de la tragédie (1) *dans un univers dont l'expression est au rebours de l'expression haussée de la tragédie. La mort est présente au départ, simple et nue — parfois grotesque. Sans lyrisme, sans cothurnes. Elle n'est pas un épanouissement, un achèvement, le sommet d'une ascension, mais un départ brutal, un élément nécessaire.*

Pas de tragique humain sans présence de la mort. Le roman policier, ainsi, a pu garder, conserver, maintenir — ou contribuer à maintenir — les valeurs tragiques dans le roman : il en était besoin, entre les deux guerres, où les voix de Malraux, de Bernanos, de Mauriac, de Green seules osaient employer certains mots.

Les préludes sont interdits, *lit-on sur le mur d'une petite salle de mairie (Bellême, Orne) où répète la fanfare. On peut donner*

(1) *Sanctuaire*, c'est l'intrusion de la tragédie grecque dans le roman policier. (Préface à *Sanctuaire*.)

cet ordre au roman; le roman policier a depuis longtemps obéi. Il s'agit là de technique — et la technique du roman policier, directe, sèche (non pas simple) est un bon instrument. On joue serré, *sans pauses, sans répit, sans bavardages, sans truquages, sans exploitation du journal intime ou de l'essai. C'est du roman pur, dirons-nous — comme on le dit d'une denrée.*

Un roman qui a oublié, qui méprise — ou qui craint — le concret retrouve dans le roman policier un monde concret. Simenon nous a mis sous les yeux, sous le nez, dans les oreilles et dans les mains cet univers sans lequel — en littérature notamment — nous voudrions bien nous sauver, ou être sauvés. Monsieur Holst *(récit non encore publié qu'un hasard m'a mis sous les yeux) est à ce point de vue une manière de chef-d'œuvre, sans commune mesure avec les chroniques Maigret. Entre quatre personnes, se joue dans ce récit une véritable, une authentique tragédie, classique dans ses données et son évolution. Un lieu sans nom, une action sans date, des hommes sans patrie, la guerre. Enfin c'est l'hiver, la neige est sale, le froid tue, un occupant donne la honte avec l'argent. La pourriture qui gagne, la peur, la haine, la conscience, la volonté du mal — la mort au bout, un matin gris, dans un silence de désert. On est pris par cette réalité comme par une boue qui monte aux jambes, au ventre, aux épaules. C'est un des meilleurs romans existentialistes de Simenon (avec* Les Gens d'en-face*) — et, ce qui importe davantage, le témoignage le plus sûr qu'un certain roman policier (car il y a bien meurtre ici, dans les premières pages) peut aller loin ou apporter beaucoup. Il* intéresse, *il entraîne : il engage.*

Au roman de Simenon (d'une manière générale) manque souvent la nécessité. Admirable photographe, presque toujours. Rarement, jusqu'à présent, grand peintre. Il n'y a guère chez lui de types. C'est un reproche que l'on ne peut faire à Graham Greene, dont l'œuvre nous propose un exemple quasi parfait de ce que peuvent donner certains moyens du roman policier appliqués à de grands sujets. Graham Greene a commencé par écrire des detective novels *presque purs, — sans autre ambition que de raconter une histoire. Mais toujours l'histoire est tragique — au moins dans l'un de ses personnages. Au travers d'aventures sordides, apparaît le visage du destin. Et surtout, Graham Greene a appris en écrivant ces livres qu'il qualifie lui-même de* divertissements *cette extraordinaire technique qui reste à son service pour des œuvres plus importantes. Extraordinaire par sa fermeté, son économie, sa précision — inentamables. Mais aussi, extraordinaire par son symbolisme, et le double plan qu'elle maintient*

perpétuellement dans le récit. On peut voir dans le prêtre poursuivi de la Puissance et la Gloire *(poursuivi comme un meurtrier, traqué comme un gangster après une attaque de banque) un hors-la-loi dans les deux sens du terme. En définitive, sa fatalité dépasse l'ordre humain; elle est dans un grand arrachement de la Grâce. Mais cette fatalité n'a jamais d'autre visage que celui d'un paysan effrayé ou d'un officier de police. Ses traits éternels, nous les recomposons par le prolongement, par une seconde lecture, une lecture intérieure. Des remarques analogues pourraient être faites à propos du* Rocher de Brighton.

Ce n'est pas par hasard que Greene disait un jour : Violence et peur sont les deux thèmes du roman moderne; *ce n'est pas par hasard qu'il ajoutait* qu'il n'est pas aujourd'hui possible de représenter la vie autrement que dans les termes violents qui caractérisent le roman policier; *et il est significatif enfin que l'un de ses romans s'intitule* Ministère de la Peur.

*

Il ne s'agit pas dans tout cela d'un choix d'ordre esthétique ou moral. Si la littérature est volonté, elle est aussi conscience d'un certain destin. Il serait vain et inutile d'ignorer que l'une des voies les plus importantes du roman passe aujourd'hui par le récit policier. Au-delà du divertissement qu'il peut continuer d'être, celui-ci est devenu le véhicule d'une forme particulière de notre sensibilité — et le moyen de répondre à quelques exigences très précises de l'art romanesque.

GILBERT SIGAUX.

LETTRES DE LYAUTEY

Pour Maurice.

Un livre dont j'ai appris qu'il se vend fort bien, mais dont il ne semble pas qu'on ait parlé dans la presse, a été publié récemment, un *choix de lettres*, de Lyautey, que son neveu le colonel d'Amécourt a réuni dans un volume chez Armand Colin (1). A plusieurs reprises, depuis des années, j'ai relu toute la correspondance du Maréchal, telle qu'elle a été reproduite jusqu'à présent, dans de nombreux volumes — lettres de jeunesse, lettres du Tonkin, lettres de Madagascar, lettres du

(1) *Choix de Lettres* (1882-1919).

Sud Oranais, lettres de Rabat — volumes quelquefois difficiles à trouver mais substantiels et combien attachants. Quelle nouveauté pouvait donc m'apporter un « choix de lettres »?

Cependant Jean Schlumberger, le premier, le seul peut-être, signalait ce recueil, il y a quelques semaines dans le *Figaro*, et fort d'une caution si sûre, j'ai dévoré un ouvrage qui m'a paru comme inédit et singulièrement passionnant. Outre qu'il contient nombre de lettres ignorées — certaines des plus belles adressées à sa confidente, son amie, « ma sœur Blanche », la chère présence féminine, indispensable et familière, vers laquelle se reporte toujours, absent d'elle, ce solitaire obligé qui hait la solitude — toute la vie du héros, jusqu'aujourd'hui fragmentaire, apparaît dans sa continuité, dans sa course logique, l'homme avec ses enthousiasmes et ses amertumes, ses incertitudes et sa confiance en son étoile.

Certes, l'on retrouve au cours de ces trois cents pages le personnage qu'on sait, l'élaboration de sa doctrine, son acheminement vers le succès, avec quelle liberté, quelle fougue et quel mépris aussi de ce qui est bas ou stérile : on suit la formation du colonial; un vilain mot et suranné, dit-on, mais si généreux, dans la bouche et dans la pensée de Lyautey.

Ce militaire que le côté professionnel du métier ennuyait au delà de toute mesure, réussira-t-il un jour à s'affirmer? Dès mars 1896, il s'écrie : « Mon Dieu! je n'aurai donc jamais un cercle à commander, à créer, à féconder, à défaut d'un État, et je sens que ce serait une telle plénitude de vie. » Mais qu'on lui donne sa chance et le voilà qui s'emballe : « Je suis décidément un « animal d'action »; je l'avais bien toujours cru, les faits l'ont enfin confirmé. »

Comme il quitte l'Indochine pour Madagascar, sa sœur est venue l'embrasser à une escale à Suez et il note après l'avoir quittée : « Elle m'a mis le soleil au cœur, et je vais, maintenant, ne regardant plus qu'en avant, plein de confiance en mon étoile, plein de foi en ce que j'ai encore à faire sur cette terre, plein de certitude sur la forme à donner désormais à mon activité. » Et à cette amie qui le chérit et l'admire, il écrit un peu plus tard : « Je viens de trouver dans Shelley un morceau de vers dont je veux faire ma devise :

The soul's joy his in doing.
La joie de l'âme est dans l'action.

Fais-le moi graver en cachet sur une bague et envoie-le-moi. »

S'il a parfois des inquiétudes encore, des doutes, des dégoûts, il lui suffit d'agir — et les beaux moments reviennent de calme et d'assurance : « J'ai quarante-six ans ce soir; c'est l'âge qu'avait le colonel Galliéni quand j'ai fait sa connaissance voici six ans. Il était colonel, je suis colonel. Il commandait le plus important des territoires de l'Indochine, je commande le tiers de Madagascar. Il était connu, donc discuté, abominé ou passionnément gobé, je crois être l'un et l'autre. Il avait foi dans son étoile, j'ai foi dans la mienne. Tout va bien. »

En France, il étouffait : d'abordée, en Asie, il a formulé son diagnostic, jugé son pays : « Quelque chose qui s'enfonce — et c'est d'autant plus poignant qu'on est entouré de choses qui montent. » Et qu'a-t-on le droit d'espérer avec « ce parlementarisme omnipotent, incompétent, instable et irresponsable? »

Quelle nation étrangère ne lui paraîtrait enviable : « Je nous crois très mal gouvernés. L'Amérique, aussi démocratique que nous, a une suite, un programme, une volonté, un gouvernement et des institutions; il me semble que nous n'avons plus ni l'un ni l'autre. » Et les Anglais qu'il n'aime point mais qu'il a vus à l'ouvrage, il les apprécie, il reconnaît leur force : « Et puis surtout ils ont leurs institutions, avec leurs éléments fixes et autocratiques au sens le plus large du mot, qui leur assurent la permanence des programmes, la fixité des méthodes, la sécurité des situations personnelles, la longue échéance dans la poursuite des buts, la possibilité des préparations.

C'est le défi au bon sens qu'un régime où à peu près tout l'exécutif est passé aux mains du parlementarisme issu du suffrage universel. Des gens qui ne savent pas le premier mot des affaires et qui ne durent que trois ans... Pas un élément fixe, stable, indépendant du caprice populaire... Notre glissement au rang des puissances de second ordre, en attendant le troisième, devient une évidence... notre classement en tant qu'élément négligeable pour le règlement des affaires du monde n'est plus qu'une question de jours. Eh bien, non! J'en appelle... Il faut que la pâte individuelle française soit d'une rude qualité pour avoir résisté jusqu'ici à un régime pareil... L'atmosphère de la France est malsaine, tueuse de volonté, de confiance... Parmi tous, et chez ceux de qui on l'eût le moins attendu, grandit la lassitude de beaucoup de nos institutions. »

Car ce meneur d'hommes a foi encore dans les individus, et dans la qualité du Français. Mais s'il envie aux Anglais leurs éléments fixes et aristocratiques, c'est pour déplorer plus encore l'éloignement quasi systématique de ces éléments chez nous :

« Les soi-disant privilégiés sont ruinés depuis longtemps et au bout de ce qu'ils peuvent donner... En nous ruinant tous, le régime actuel s'est bien gratuitement privé de concours pleins de bonne volonté et détruit un des meilleurs éléments de notre capital social... »

Dès l'Indochine il a compris ce que le prestige personnel d'une classe, digne d'elle-même, de ses traditions, de ses principes et passionnée de servir, pourrait apporter au rayonnement de la Patrie.

Voyez-le décrire sa rencontre avec le petit roi d'Annam et les conclusions qu'il en tire : « Un joli, mince et élégant éphèbe, dans une gaine de soie jaune... C'est Thạn-Taï, le roi d'Annam... Il prend le gouverneur par la main, gracieux et hautain et, avec ce singulier dandinement féminin et presque provocant que lui imposent les rites, il l'emmène dans la troisième salle... Il est grave et comme une idole, le petit roi... et sous le masque d'enfant pensif, presque de jeune fille, on a peine à imaginer... le petit Néron qui, l'an passé, à seize ans, faisait ouvrir une femme en deux après l'avoir possédée, enduisait une autre de pétrole et la faisait flamber la tête en bas, faisait sur une troisième découper des lanières des épaules aux cuisses, et qui, aux remontrances des quatre vénérables régents ici présents, répondait par une volée de coups de pied. » ...« Après les poignées de mains muettes à l'entourage, il a, par l'intermédiaire de Hoang-Trang-Phu, des mots très aimables pour moi. Et comme je m'étonne, moi, chétif dans cette hiérarchie, qu'il m'ait ainsi distingué, et le lui exprime, il me fait dire par Hoang qu'il tient à remarquer ma politesse et la déférence que je lui ai témoignée, ce qui prouve simplement qu'il n'a pas toujours été gâté à cet égard. Et puis, que voulez-vous, pour moi, il est le roi... Je ne sais pas pourquoi nous ne lui baisons pas la main. Eh! qu'est-ce que ça me fait, ses vices, la gale de son petit frère, ses néroneries de palais; c'est le petit-fils des Cia-Long et des Minh-Mang, le dernier des Nguyen, c'est la grande force sociale de cet empire de 20 millions d'hommes, au passage duquel les populations se couchent dans la poussière, dont un signe du petit doigt est un ordre absolu; et, grand Dieu! servons-nous-en et n'énervons pas cette force, puisque nous en tenons les ficelles... Toute la philosophie du Protectorat et là dedans; et c'est pourquoi... il ne fallait pas annexer Madagascar. » « Si X... avait ici réussi, c'est qu'il avait des façons de gentleman. Et ce n'est pas un des moindres vices de notre panier à salade social que cette disparition des gentlemen dans les hauts postes.

Nous sommes tellement accoutumés à la mauvaise éducation qu'elle ne nous frappe plus... Mais nous sommes les seuls à ne pas nous en apercevoir, et... chez les exotiques, si loin de nos mœurs soient-ils, le discernement n'est pas moindre des nuances de forme et des modes de vivre. »

Plus tard, en Algérie, « voyageant en grand chef avec les goûts de décor, de commandement dont je ne me défends pas et que partage mon entourage très choisi » les mêmes impressions se confirment au contact des autorités indigènes : le bachagha Si Eddin, raconte-t-il : « avait gardé le culte du général de Ganay, si courtois avec les grands chefs et était visiblement heureux de voir son fils avec moi : « Je sais, me dit-il, que sa mère est « de très grande tente », du reste, à Oran, elle allait toujours à l'église », et il ajouta, me faisant beaucoup d'honneur : « Du reste, toi aussi, tu es fils de chef, j'ai demandé à un officier ce qu'était le sabre que tu as à ta selle et qui n'est pas comme les autres, et il m'a dit que c'était celui de ton grand-père, qui était général, et qui avait fait la guerre avec Napoléon; voilà les hommes par qui nous aimons à être commandés. »

Que l'on n'aille pas croire cependant qu'il ait préjugé du mérite d'une classe à laquelle il appartient. Il a été attaqué par les antisémites pour son attitude pendant l'affaire Dreyfus, et cependant signalait à un dreyfusard « la tourbe qui s'agite et spécule derrière vos sincérités » « je ne pardonne ni « à vos amis » ni aux autres », dit-il à Paul Desjardins, « d'avoir de nouveau par leurs violences réciproques, coupé la France en deux... Ce qui me révolte, c'est cette affirmation sous votre plume qu'il y a *deux côtés* et qu'il n'y a *que deux côtés*. » Aussi bien en 1902, il écrira à un ami juif : « De même qu'il y a dix ans je me refusais résolument à épouser les préjugés et les intolérances de mon milieu d'origine catholique et conservateur, et que je cherchais à m'orienter résolument vers l'avenir en tendant la main à ceux dont j'étais socialement le plus séparé sans me soucier des ostracismes qui ne m'ont alors pas été ménagés dans mes milieux mondains, de même aujourd'hui je me refuse à m'associer à la véritable persécution dont sont victimes à leur tour ceux qui excommuniaient alors. »

L'assurance de soi, la proximité du but à atteindre, l'efficacité de ses méthodes, son désintéressement et son intégrité morale lui donnent le droit de diriger de jeunes hommes : « Refaire des hommes qui osent, pensent, se rebiffent contre toute inféodation de droite comme de gauche, quelles que soient d'ail-

leurs leur opinion ou leurs idées philosophiques ou religieuses, voilà la tâche à laquelle les jeux de votre âge doivent se consacrer avant tout.

» J'ai connu dans ma jeunesse une société où toute individualité était atrophiée par l'ultramontanisme et la terreur de l'anathème. J'en connais dans ma maturité une autre où la franc-maçonnerie produit les mêmes conséquences; à vous autres, les jeunes, d'en préparer une qui secouera ces deux jougs avec un égal sentiment de révolte. »

Oui, pour Lyautey, n'est digne de la place qu'il occupe que l'homme décidé à la perdre sur-le-champ pour obéir à sa conscience et son devoir.

« Je suis ici en pleine lutte, écrit-il; je l'ai menée dure depuis un mois, mais je crois que je l'ai gagnée après avoir posé à Paris des ultimatums décisifs; on va me rendre indépendant. En attendant que ce soit officiel, je fais tout comme. Je me suis décidé à la stupeur de mes officiers, à tout faire sans attendre l'ordre; c'était trop long. » Ou bien. « On m'écrit : « Ne bougez pas. » On ne me couvre plus... Vous pensez bien que j'ai marché tout de même tout le temps. »

Que la servitude militaire le contraigne, il n'hésite pas : « Je me suis incliné devant l'ordre reçu en envoyant des propositions, mais en même temps, je demandais ma mise en disponibilité parce que je ne dois et ne peux faire autrement. »

Et si l'on s'avise de l'excuser au Palais-Bourbon, voyez de quelle encre il écrit à Étienne, député d'Oran et plusieurs fois ministre de la Guerre : « Vous avez dit à la Chambre que « j'aurais été l'exécuteur fidèle des instructions, même si elles n'avaient pas été conformes à mes propres idées ». Je doute que ce soit tout à fait exact. Jamais je n'appliquerai des idées ni des ordres contraires à ma conscience de Français, parce que je ne suis pas un professionnel, qu'au fond j'ai été vingt fois au moment de quitter la carrière et que je n'y suis resté que parce que jusqu'ici j'ai toujours pu faire ce qui m'intéressait et ce à quoi je croyais, mais je partirais avec joie le jour où l'on me demanderait à faire quelque chose auquel je ne crois pas. » C'est presque un leitmotiv de ses lettres à cette époque : « Non certes, ce ne sera pas par goût que je poserai l'épée, et je ne le ferai, soyez sûr, que si l'honneur et la stricte dignité me le commandent, mais ce moment peut venir d'un jour à l'autre. » Ou bien : « Si on m'ennuie, je les envoie promener et en faisant un éclat

qu'on entendra de loin; ma troisième étoile m'indiffère (1), j'aime mieux en avoir deux avec un peu de gloire que trois ou davantage avec du ramollissement et de l'obscurité. »

Il l'aura, sa troisième étoile, il en aura sept, à transformer en galons sur ses manches. Car il approche de son but : « Vous avez dit le mot, il faudra « digérer » et non conquérir le Maroc. Dès maintenant, pour ce qui me concerne, j'ai préparé, je crois, de bons jalons. » « Ces gens-là ne respectent que la force et son apparence, » mais « ce pays-ci ne doit pas se traiter par la force seule. »

« Il faut à une colonie naissante un proconsul qui puisse envoyer coucher la métropole », écrivait le commandant Lyautey un mois à peine après avoir débarqué pour la première fois en Indochine. Pour le protectorat du Maroc, le proconsul est inventé, qui sera le créateur d'un Empire en s'appliquant pour premier soin à relever le prestige du prince légitime : « Moulay Youssef. Je crois que c'est ma plus belle réussite... Aussi me suis-je attelé, bien que sans beaucoup d'espoir, à lui rendre son allure traditionnelle et son intégrité... Je l'ai entouré de vieux Marocains rituels... Gouraud, à Fez, lui a servi de tuteur dans cette voie avec une intelligence, un tact et une réserve consommés, et voici que tout à coup, il prend une vraie figure de Sultan. »

L'admirable vie résumée en 300 pages et pourtant quand on arrive au terme ne regrettera-t-on pas que l'homme ait dû borner son action, qui jugeait du monde en prophète : je n'en veux pour preuve que les dernières lignes de la dernière lettre publiée dans ce recueil :

« Nous allons nous trouver dans le vide entre l'Allemagne reconstituée en démocratie industrielle et impérialiste, l'Italie si fortifiée, et que nous retrouverons avant peu recollée à l'Allemagne sans le contrepoids de l'Autriche, l'Espagne hostile par notre faute. L'Amérique ne se dérangera pas tous les jours. »

*

Si cette vie publique, avec les ressorts intimes qu'elle dévoile, doit susciter l'intérêt de tous les Français, ce qui me paraît à bien lire ces lettres, le don le plus rare et l'instrument le plus efficace de la réussite de Lyautey, c'est la faculté qu'il a d'admirer et d'aimer; sans doute est-ce pour être aimé en retour, et

(1) « Faute d'orthographe » mon général. Mais on vous la pardonne! Vous êtes un maître écrivain, quand même.

admiré lui aussi, mais dès les premières pages de ce recueil on est saisi par la passion qu il a des autres : il semble que ce soit le moteur de son action.

Avant tout, c'est « l'amour » de ses sous-ordres à quoi il tient, l'attachement sans réticence de ses collaborateurs : « Ils ont l'air ravi de m'avoir pour chef », écrit-il joyeusement, ou bien « je trouve dans tout ce qui est subordonné une confiance et un appui sans réserve, et en somme, c'est l'essentiel. » Il sait rendre justice à tous, il sait apprécier leurs qualités. Tantôt c'est celui qu'il appelle « mon artilleur » « ce gentil petit lieutenant Dalbavie qui m'a tant plu l'an passé à Cao-Bang où il avait su se faire parmi ses livres une vie personnelle, intelligente et remplie, et cela fait toujours plaisir de rencontrer un cérébral qui est aussi un fort et un actif. » Plus loin, c'est « un étonnant petit lieutenant Gadoffre » ou « d'admirables petits officiers et soldats ». De Fianarantsoa, il décrit son bonheur : « Un entourage de jeunes officiers, vibrants, confiants, joyeux, parmi lesquels le jeune Charles-Roux s'est révélé un colonial-né, le charme retrouvé des nuits sous la tente. Bref, je me laisse aller à la joie de l'heure. »

Il retrouve un de ses maréchaux des logis d'Indochine. « Du coup, je l'ai ramené déjeuner. » Plus loin, il triomphe : « Les hommes m'interpellent en camarades, je les mènerais au bout du monde. » Un de ses officiers a été tué : « Le lieutenant Vasseur, un de mes préférés... C'était un « gosse » charmant, vivant, ouvert, exubérant, gamin, épatant les Arabes alors qu'il m'accompagnait en reconnaissance, en galopant devant moi, debout sur sa selle et faisant la fantasia mieux que les plus agiles. » Enfin sur le vaisseau même qui le mène au Maroc il décrit à sa sœur la « vie de bord délicieuse, entouré de cette équipe jeune et chaude qui m'entoure et m'adore... Je me sens entouré de tant de confiance, de dévouement, d'une telle poussée de don de soi-même de tout mon monde, que j'y trouve une force incomparable. » Car il a toujours détesté qu'on fût avec lui « en arrière de la main ». Qu'on lui montre un empressement spontané, il est ravi et le conte à sa sœur : « J'avais prié l'Agha d'emmener son fils et ses neveux, trois jeunes gens de dix-neuf à vingt-trois ans qui sont mes fidèles, ils ne s'en tenaient pas de joie. Mon préféré, son fils Mohammed ould Si Mouley, dix-neuf ans, faisait sa première tournée sérieuse; il avait pris son plus beau cheval, son plus beau harnachement de maroquin tout brodé d'argent, et, de toute la tournée, il s'est attaché à moi comme un écuyer du moyen âge, ne me quittant pas d'un

pas, me précédant le fusil haut dans les passages difficiles, le premier dans ma tente à me demander des nouvelles de la nuit, me préparant le café, m'arrangeant mon burnous : un jeune guerrier sarrazin de la *Jerusalem délivrée* rayonnant de jeunesse et d'élégance; quelles jolies mœurs chevaleresques! »

Et parce qu'il sait les jeunes plus disposés à le comprendre, c'est à eux qu'il s'adresse, et c'est en eux qu'il trouve sa force : à Eugène Melchior de Vogüé, il déclare : « Ce sont, comme vous le devinez si bien, les jeunes qui forment les liens les plus solides avec mon métier; je les aime, je les comprends. Mon État-Major ne se recrute que dans la jeunesse et la réciprocité de nos vibrations me maintient, malgré tout, dans l'état de grâce guerrier...

Quand il s'agit de jeunes, nul effort ne lui coûte; voyez comme il s'adresse, lui général et surchargé de besogne, au fils d'un de ses camarades de promotion :

« Votre lettre me touche, gardons le contact, j'aime les jeunes passionnément quand ils sont de pensée et de volonté et non de sport et de snobisme, ce qui est votre cas.

» Ne vous excusez pas de me livrer vos impressions peu favorables sur la vie de caserne; je ne sais pas si j'aurais pu la supporter; ne vous défendez pas d'être traité d'intellectuel, c'est le plus beau nom. » Et, toujours à Jacques Silhoet : « Comme c'est gentil à vous de me donner ainsi de votre temps, et de m'écrire des lettres... elles me donnent la chose la plus précieuse et la plus rare pour un homme de mon âge, le contact avec votre génération. Je crois que beaucoup de fausses directions, de soubresauts historiques même (48 par exemple) ont, parmi leurs causes, l'inaptitude des hommes arrivés au haut des « hiérarchies » à comprendre, à connaître même, les états d'âme des générations qui montent et à ne pas tenir compte des inévitables évolutions.

C'est pourquoi toute ma curiosité, toute ma sympathie me portent de plus en plus vers la jeunesse, d'une façon qui étonne, je le sens, mais que voulez-vous, les vieux, c'est « hier », qui est fini et ne m'intéresse plus, mes contemporains, c'est presque « hier », et la plupart sont si las, si assoiffés de repos, de retraite, qu'ils ne sont pas intéressants du tout. Ceux qui valent qu'on s'en occupe, c'est vous autres qui êtes la maturité de demain, c'est-à-dire la force et la direction, et j'estime que le premier devoir de ceux qui vous précèdent est d'être constamment aux aguets des nouveaux contingents abordant la vie pour empêcher les solutions de continuité, les ruptures de compréhension, et

travailler tous ensemble à préparer toujours et à faciliter l'enfantement de « demain ». »

Ah! qu'on aurait aimé avoir l'honneur de cirer les bottes de cet homme!

Cette attention pour les générations qui le suivent, cette confiance qu'il leur accorde, c'est bien qu'il se souvient de sa propre jeunesse et de ses enthousiasmes. Il n'était pas « en arrière de la main » lui non plus qui écrivait de Galliéni. « Moi, je l'adore comme il est », et expliquait en trois lignes sans réplique son départ d'Indochine où il est justement apprécié, pour l'inconnu de Madagascar : « Il y a six mois, j'écrivais au colonel Galliéni : « Où que vous soyez, quoi que vous veuillez faire de moi, je serai partout et toujours à vos ordres au premier signe... Il a fait signe, j'y vais. »

Voilà! l'admiration, c'est la clé, le passe partout de Lyautey. Il s'en sert pour ses adversaires aussi bien, s'ils en sont dignes. Ne pensait-il pas : « La vraie, la seule pratique de l'anglophobie, c'est de le connaître [l'Anglais], de le pénétrer, de l'admirer. » Et qui lui rendra raison, sinon les Anglais eux mêmes. Plus tard, s'aidant de l'intrigue menée par un soldat qu'on aurait voulu plus digne de la gloire qu'il s'était acquise, le gouvernement de la République, pour qui ce royaliste avait conquis un Empire, chassait un jour le Maréchal du Maroc, sans honneurs et sans justice : quand le paquebot, qui ramenait le vieux lion vers sa tanière lorraine, passa le détroit de Gibraltar, la flotte britannique vint à sa rencontre, et l'on vit ces navires superbes escorter ce serviteur de la France en tirant, à la gloire d'un adversaire constant, des coups de canon.

*

Serait-ce que les Français commencent d'éprouver ce besoin d'admirer qui devrait prendre aux tripes tout être généreux? J'en voudrais discerner l'indice dans le rayonnement actuel de Lyautey. On me dit que Mame, que Julliard ont publié, il y a peu, d'autres recueils de lettres du Maréchal. Aux Invalides, une pieuse exposition a été organisée, et par des mains pourtant qui n'auraient pas serré les longs doigts chargés de bagues du Patron — par des jeunes, qui auraient tout appris par religion et qui ont déployé des documents, des images, des uniformes, des drapeaux et de ces décorations à grand cordon, que Guillon seul savait disposer — sous l'effigie attendrie et narquoise de Félix de Vogüé, qui fut le premier secrétaire général de la fondation Lyautey.

A parcourir ces salles, c'est la curiosité des visiteurs qui m'étonnait d'abord, penchés sur ces vitrines pour l'intérêt desquelles il faut cependant une connaissance assez approfondie de la vie du héros, ou bien un désir décidé de pénétrer l'homme. Ont-ils salué devant cette même tente de Madagascar, à côté de cette même cantine, abrité par ce même fanion, le soldat, regrettable entre tous, que je crois m'apparaître et qui peste, comme on le voit sur telle photographie que je connais bien, de n'avoir point encore, à son gré, « réussi » ou peut-être de ce que le pliant à son côté reste vide? Ils se sont arrêtés en tout cas devant cette autre photographie : les deux plus grands Français, peut-être, de leur temps chevauchent dans le désert, Lyautey et le père de Foucauld, et dans le désert même, Lyautey, si libre, comme il dit, au point de vue confessionnel, Lyautey, si soucieux de l'étiquette et de son rang, cède au religieux la main. Rien qui parût les laisser indifférents, les visiteurs, ni le portrait de la tante Bébé, ni les Grimoult, ni les la Lance — et qui donc est ce louveteau sur qui s'appuie tendrement le vieux homme, demande la foule.

C'est qu'il faut admettre désormais que ce qui touche à Lyautey est du domaine public. Aux amis du Patron à publier les anecdotes typiques qu'ils content parfois à ceux qui n'ont pas eu l'honneur de l'appeler mon général, encore après qu'en regimbant on lui eut mis le bâton à la main.

Non, il faut admettre que ce recueil de lettres même, ce merveilleux recueil de lettres ne nous suffit plus : il nous faut la correspondance générale, et quelles joies ne nous donnera-t-elle pas. Mais quand?

BIÉVILLE-NOYANT.

SPECTACLES

LA LEÇON DE LORCA

Le succès de la Maison de Bernarda *a encouragé M. Maurice Jacquemont à nous présenter* Yerma *de Federico Garcia Lorca. Nous connaissons ainsi à peu près tout le théâtre de cet auteur : il n'est pas jusqu'au petit* Retable de don Cristobal *qu'une charmante troupe de marionnettes ne montre à présent. Nous connais-*

sons surtout les trois pièces principales qui fondent la renommée théâtrale du poète, Noces de Sang (1933), Yerma (1934) *et* la Maison de Bernarda Alba (1936) : *une étude poussée pourrait donc dégorger aujourd'hui les constantes, l'évolution et la portée de cet art.*

Pour nous en tenir à Yerma, *on sait que c'est la tragédie de la femme stérile ou, plus exactement, de l'instinct maternel frustré.* Yerma *est la femme d'un paysan aisé qui préfère son aisance au souci d'entretenir une famille. L'action, très mince, s'étend sur plusieurs années : c'est la montée du désespoir et de la colère chez la femme qu'on empêche d'être mère. Quand elle tuera finalement son mari, c'est le fils qu'il ne lui a pas donné qu'elle pleurera. Un tel sujet ne va pas sans allusions continuelles et précises au domaine de la sexualité, sans une effloraison de poésie pleine d'allusions obscènes. En France, la moins bonne partie du public s'en égaierait volontiers grassement : il faut la tenue du spectacle entier pour l'en empêcher et peut-être aussi l'obscur sentiment d'une grandeur originale.*

La fatalité qui pèse sur Yerma, *en effet, est moins la stérilité qu'une fécondité qui voudrait être exaucée. La tragédie est donc une tragédie d'amour, mais d'un amour d'une espèce à peu près inconnue dans le théâtre contemporain, d'un amour qui s'accomplit seulement par la fécondité. Alors qu'une grande partie de notre littérature nous parle sans arrêt de l'amour, il est assez remarquable qu'on se borne presque toujours au couple, qu'on ne pense presque jamais à l'amour « ordonné à la procréation ». Les derniers mots des contes de fées : « Et ils eurent beaucoup d'enfants », ne sont qu'une clause de style. Il ne vient à l'idée de personne qu'elle pourrait être ajoutée à tous les romans qui se terminent par un mariage, qu'elle pourrait être sous-entendue dans toutes les histoires d'amour. L'originalité de Lorca, dont on peut se demander si elle correspondait à quelque secret de sa vie intérieure, c'est d'avoir retrouvé un amour au delà du couple, de ses joies et de ses affrontements. La relation des parents aux enfants est au centre de tout son théâtre : et ces œuvres plongées dans la mort et dans le sang vont cependant dans la direction de la vie, elles plaident pour que notre vie et notre amour trouvent une justification dans la fécondité. C'est moins par fidélité à quelque précepte chrétien que par fidélité au vieux paganisme que le libre développement de la vie*

est demandé : il n'empêche qu'avec ses chansons, ses traditions, sa sorcellerie, son pèlerinage, c'est dans une atmosphère sacrée que nous sommes plongés, c'est sur le plan du sacré que Yerma *s'installe. Malgré son échec apparent, elle triomphe parce qu'elle est dans la vérité, tandis que l'échec de son mari est irrémédiable et inévitable puisque dès le début il portait la mort en lui.*

Ce grand thème, Lorca le traite, bien entendu, en poète et en auteur tragique, non en moraliste. Sa grande ambition vers la fin de son existence était de dépouiller son art, de parvenir à un théâtre plus rigoureux et plus simple. La Maison de Bernarda *témoignait de cette tendance.* Yerma *se rapproche davantage de* Noces de Sang *: les ornements poétiques y ont une grande part, et la volonté de faire du théâtre un spectacle complet l'emporte sur celle de présenter une pièce de ligne simple. Beaucoup de poèmes et de chansons, de la musique et de la danse, tout cela retrouve sans effort, dans le fond d'une sensibilité encore populaire, les éléments du jeu tragique. Au delà des élizabéthains, auxquels on le compare parfois et dont il n'a jamais la gaîté s'il en a parfois la grâce tendre, au-delà même des maîtres du siècle d'or espagnol, c'est à une sorte de tragédie pré-classique, de tragédie pastorale, que Lorca a le bonheur de parvenir. Les divertissements que sa « Barraca » offrait aux paysans espagnols essayaient de retrouver un dosage des éléments du spectacle analogue à celui qui avait séduit les paysans grecs.*

*Cet exemple peut-il être pour nous de quelque intérêt? Dans notre recherche de la tragédie moderne, dont on parle si souvent, il me semble que nous rencontrons deux grands obstacles : le monde moderne a perdu le sens de la situation tragique ; la langue moderne, celui de l'incantation, C'est par un véritable abus de mot que l'on parle de tragédie dans les journaux : il n'y a pas de « tragédie de la mine », pas de « tragédie d'Hiroshima ». Le nombre des décès ou des catastrophes n'est pas tragique en soi, il n'y a rien de tragique à être victime d'un tremblement de terre ou d'une bombe atomique puisque ces accidents ne supposent ni conflit, ni estimation. Le tragique d'une situation ne peut exister que par et pour une conscience qui en pèse les éléments contradictoires : or, la conscience moderne, dans son ensemble, a perdu tout pouvoir d'évaluation. Nous ne savons plus assez ce qui est bien et ce qui est mal pour percevoir certaines tensions. L'histoire d'*Yerma

entre les mains d'un faiseur parisien deviendrait une histoire de préservatifs et de procédés malthusiens : et la dame aurait bien vite recours aux bons offices d'un ami de son mari. Nous sommes, on l'a dit souvent, dans une société où tout le monde triche : mais le jeu tragique est un jeu dans lequel la moindre tricherie morale vide de sens toute la partie. Bref, on ne peut donner une image tragique de la vie si on ne la prend pas au sérieux.

D'autre part, peut-être sous l'influence de la science qui a le prestige d'une « langue bien faite », précise et efficace, le langage parlé tend de plus en plus à négliger la stylisation pour la pratique, à se faire l'instrument de l'action plus que l'interprète de la pensée. La langue poétique traditionnelle (malgré une tentative intéressante comme Renaud et Armide) *est encore plus insoutenable sur la scène que dans un livre. La langue poétique nouvelle, dans ses formes les plus pures, est peu propre à un art oral. Les solutions de compromis (comme* les Épiphanies*) sont rares et peu satisfaisantes. Bref, l'absence d'un grand style littéraire sans lequel la tragédie ne peut prendre toute sa stature, correspond à l'absence d'un style de vie.*

Or, Lorca est un poète et son théâtre un théâtre poétique. Avec M. Paul Claudel, il me semble que c'est même notre seul poète qui travaille pour la scène, et il a l'avantage sur l'académicien d'être beaucoup plus près de ses sources populaires. « Théâtre poétique » cela ne veut pas dire ici un jeu exsangue, mais drame réaliste transformé par une pureté plus grande de la vision et une sorte de concentration de la sève dans des images jaillissantes. Et d'autre part, la même source populaire qui lui fournit les ornements de sa langue, fournit aussi à Lorca un milieu dans lequel le sentiment de la version tragique est resté vif : la pièce n'existerait pas si, tout naturellement, Yerma *ne parlait de son « honneur » avec presque autant d'insistance qu'une héroïne cornélienne en apporte à parler de sa « gloire ».*

Lorca semble donc avoir résolu le problème de la tragédie moderne, ou du moins s'être approché de la solution. Son théâtre est exemplaire, ses méthodes devraient pouvoir nous servir de leçon. Malheureuseemnt, comme tout exemple créateur, le sien ne peut être compris et suivi que de l'intérieur. Son influence est souvent perceptible dans des pièces de jeunes auteurs qu'on peut lire en manuscrit : mais elle aboutit à un placage poétique, à une

utilisation de trucs et de procédés. D'autre part, chez nous, le contact avec la sensibilité populaire, depuis si longtemps rompu, ne pourra se retrouver qu'avec beaucoup plus de peine. C'est presque une étude de sociologie rurale comparée qu'il faudrait faire ici pour sentir la différence de pays à pays.

Ajoutons qu'elle se retrouverait probablement dans la manière dont la pièce est jouée et montée. Il faut remercier M. Jacquemont de nous avoir fait connaître cette œuvre importante, de l'avoir présentée avec goût et avec un soin méticuleux. On a cependant l'impression plus d'une fois, et surtout dans les grandes scènes du VI^e^ tableau, que le jeu reste en deçà de l'exaltation panique qu'on souhaiterait et qui exprimerait pleinement les intentions du texte. Tout cela est adroit, bien dirigé, mais manque un peu d'intensité, de « cruauté » au sens d'Antonin Artaud. De même Mme Janines Guyon fait une création extrêmement juste et sensible : mais on n'est pas sûr qu'elle remplisse tout son personnage ou qu'elle l'exprime totalement. M. Michel Vitold avait la tâche plus facile et il s'en tire sans éclat.

On voudrait quelques renseignements sur la musique de Mme Marcelle Schweitzer. Nous avions lu ses souvenirs sur Federico Garcia Lorca musicien dans le petit livre de M. Louis Parrot. Comment a-t-elle travaillé? Existait-il une musique de Lorca? Etait-ce une utilisation de thèmes populaires et en va-t-il de même pour celle de Mme Schweitzer? Malgré quelques accents d'opérette, celle-ci m'a d'ailleurs paru assez bien adaptée à l'œuvre.

ROBERT KANTERS.

LA MUSIQUE FRANÇAISE AU FESTIVAL DE STRASBOURG (Juin 1948).

I. — La profonde lumière du soleil couchant donnait pour quelques instants à la façade et à la flèche de grès rouge de la Cathédrale cet éclat ensanglanté et fugitif que, sur les sommets neigeux des Alpes, on appelle l' « Alpenglühn ». Par-dessus l'assaut des toits aigus déjà noyés d'ombre, la Tour miraculeusement préservée flambait comme un immense signal de ralliement. Et la foule qui, — venue de tous les coins de l'Alsace mais aussi de par delà les Vosges, et les frontières, et même l'Océan, — s'était empressée pour assister à la soirée inaugurale

du Festival de Strasbourg de 1948, sembla s'immobiliser sur le parvis : tant elle avançait lentement, les yeux levés comme en extase et pour conserver le plus longtemps possible le reflet de ce divin incendie.

A l'intérieur de la Cathédrale, c'était, par une opposition saisissante, la nuit qui vous accueillait. La plupart des hautes fenêtres où les vitraux n'ont pas encore été remis en place conservent leurs opaques panneaux de bois : le vaste vaisseau s'étoilait seulement des flammes vacillantes de cierges placés dans les torchères de fer forgé au pied de chaque pilier. Mais, à l'extrémité de la nef, les mosaïques d'or de l'abside, sous le feu convergent de projecteurs, étincelaient. Au-dessous, le déploiement des cinq cents exécutants s'étageait derrière l'estrade du chef; et, déjà, sur la galerie circulaire de l'abside les fanfares étaient en place, ajoutant encore le reflet vif des cuivres à tout ce brasillement.

II. — C'est par le *Requiem* de Berlioz que les organisateurs du Festival avaient, très justement, tenu à faire commencer le vaste hommage à la musique française ordonné par eux pour l'année 1948 en conjonction avec les cérémonies célébrant le troisième centenaire du rattachement de l'Alsace à la France. Assurément, l'association des « Amis de la Musique » présidée avec une rare expérience par le Professeur Pautrier (assisté de lieutenants infatigablement dévoués : à leur tête, on le sait, Paul Rouard et Gustave Wolf) a droit à la gratitude de tous pour avoir conçu et mené à bien cette entreprise sans précédent, aussi étendue que délicate. Alors que les précédents Festivals étaient composés, selon le formule éprouvée (et d'ailleurs excellente), d'un nombre relativement limité de manifestations consacrées soit à un grand musicien : Bach, Beethoven, Mozart... ou à une époque de la musique : le Romantisme... cette tentative de réaliser une sorte de panorama sonore de la musique française s'était heurtée à mille difficultés. Que d'incidences et de contingences rien que pour le choix et les conditions de présentation des œuvres!

Dans la composition même des programmes, il était possible de discerner d'une part les manifestations conçues exclusivement dans l'esprit du Festival, avec l'utilisation de toutes les forces musicales et des décors incomparables de Strasbourg, — et, d'autre part l'apport de concerts fort intéressants aussi, mais rentrant en somme dans le cadre régulier des calendriers de musique symphonique et de musique de chambre. C'est que, pour atteindre au but que s'était assigné le Comité, il avait

fallu tenir compte d'éléments de réussite matérielle très divers et, pour une fois, sortir des règles jusque-là suivies. L'effort de tous avait, de ce fait, dû être multiplié. Une éclatante réussite l'a équitablement couronné.

III. — Ce que nous voudrions c'est, en évoquant le « climat » des auditions qui nous ont paru le plus hautement significatives, et en signalant la création de plusieurs œuvres originales, servir une fois de plus à la lumière de ce dernier Festival la thèse à laquelle nous nous sommes voués depuis de longues années. Strasbourg, ville capitale située à l'intersection de deux cultures, ayant à travers les durs remous de l'histoire non seulement préservé mais développé sa personnalité puissante, et totalisant des possibilités infiniment étendues (orchestres, chorales, orgues, salles, lieux de réunion, etc...) s'impose comme le siège en France d'un Festival national. Et, avant tout, parce qu'elle est une cité prédestinée où souffle et s'exalte l'esprit; dans le sens absolu du terme : un haut-lieu de la musique.

IV. — Il aurait suffi, pour s'en convaincre à nouveau, d'entendre les conversations ardentes, les discussions passionnées qui, dès l'issue du « Requiem » faisaient suite à la silencieuse communion de l'auditoire, témoignant ainsi que l'auteur de la *Damnation* reste bien vivant!

La Cathédrale devait à nouveau ouvrir ses portes à la musique quelques jours plus tard, pour le fort beau concert de musique spirituelle ancienne donnée par l'orchestre de Radio-Strasbourg et la Chorale de la Cathédrale , sous la direction de leur « animateur » inspiré et enthousiaste, l'abbé Alphonse Hoch, avec le concours de quelques-uns de nos meilleurs solistes (pour le chant : Janine Micheau, Eliette Schenneberg, Lucy Rauh, Georges Jouatte, Gillig, Jongejans; — Grünenwald à l'orgue, Jude à la flûte, Briançon au hautbois). Malgré la présence de Lully, de Couperin, de Rameau, ce fut, ce soir-là, le « De Profundis » de La Lande qui s'imposa comme un chef d'œuvre absolu, par la construction et par l'accent.

V. — Dans la cour du Palais des Rohan, durement atteint et partiellement détruit par les bombardements, la diligence et l'art de Hans Haug, Conservateur des Musées, avaient pu rétablir, au moyen de treillages et de décorations végétales, cette harmonie qui, depuis 1934, assurait aux Concerts-sérénades annuels, une si émouvante atmosphère. Ce beau décor classique, dominé par l'envol démesuré de la Flèche toute proche, se prête tout naturellement à la musique nuancée et gracieuse de nos maîtres des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Ainsi, sous la baguette précise et

sûre d'Ernest Bour, avec le parfait René Le Roy à la flûte, furent successivement évoqués : Lully, Leclair, Couperin le Grand, et Méhul, — dont la deuxième symphonie comporte un temps lent adorable, et en parenté directe avec la poésie juvénile des premières symphonies de Schubert.

La deuxième Soirée Sérénade, également animée par Bour, fut, hélas! par suite de l'orage, donnée au Palais des Fêtes et privée ainsi de la collaboration de ce beau décor. Elle perdit, de ce fait, les *Ombres de la Nuit* de Sauguet qui ne purent être présentées : mais elle unissait aux noms de Gounod et de Fauré deux noms particulièrement chers en Alsace, ceux de Frédéric Adam et de J. Guy-Ropartz.

Adam, Alsacien fidèle à sa terre natale et dont l'œuvre de compositeur est déjà considérable (symphonies, concerts de violon, musique de chambre, mélodies et cette *Judith* récemment ment créée à l'Opéra de Strasbourg) est assurément un des musiciens les plus doués de la génération montante. Profondément sincère, d'inspiration mélodique généreuse, orchestrateur du plus grand talent, Adam édifie, en dehors de tout vain snobisme et de toute publicité facile, une œuvre qui touche les auditeurs et gagne les fervents de musique. Le très significatif succès de son délicieux *Concertino Pastoral* joué à merveille par Briançon en première audition publique en fut une preuve nouvelle.

Pour Guy-Ropartz, on sait, qu'après son apostolat de Nancy, le grand compositeur du *Pays* a consacré dix années à Strasbourg, où il dirigeait le Conservatoire et les Concerts symphoniques. Il s'est établi entre l'Alsace, terre de fidélité chaleureuse, et lui des liens d'une rare force. Par une émouvante — et étonnante! — coïncidence, c'est au jour même de ses 84 ans que Guy-Ropartz monta lui-même au pupitre pour diriger, avec quelle sobre intensité, la première audition de ce beau *Divertimento* si nuancé, si riche — en sa simplicité volontaire — de vraie éloquence, qu'il avait écrit à la prière du Comité. Aussi quelles longues et chaudes acclamations fêtèrent l'œuvre et l'auteur!

— D'ailleurs, pendant toute la durée du Festival, le public, de façon touchante, eût à cœur d'entourer et de saluer, présents dans les salles ou sur l'estrade, les représentants essentiels — et aussi divers par les âges que par les tendances — de notre école moderne : de Ropartz et de Florent Schmitt à Arthur Honegger et à Francis Poulenc, de Louis Aubert et de Samazeuilh à Sauguet et à Adam. Deux autres œuvres furent, en

effet, données en première audition publique : *Offrande*, une belle page symphonique de Louis Aubert, de large et pathétique inspiration et d'un exemplaire équilibre sonore, dédiée aux morts et aux victimes des guerres, — et le « quatuor » à cordes de Florent Schmitt.

VI. — Et nous voici contraints d'énumérer seulement, à notre regret : les concerts de musique de chambre (classique, romantique, moderne, où Fauré, Franck, Debussy, Ravel, succédaient à Clérambault, aux Couperin, à Rameau) qui groupaient nombre de nos meilleurs solistes : une Yvonne Lefèbvre, une Lily Laskine, un Le Roy, la claveciniste Marcelle de Lacour, les quatuors Calvet et Grégoire, l'altiste Ginot... — des concerts « variés » : « L'Humour dans la musique française » où Saint-Saëns, Français avec son charmant *Diable Boiteux*. Jacques Ibert et Poulenc représentaient des aspects fort défférents de l'esprit comique dans l'inspiration de nos compositeurs (mais où Chabrier et Messager?); la « polyphonie vocale » de Janequin et Milhaud, avec le parfait ensemble Couraud; un concert de musique de chambre du Moyen-Age, présentée par la très érudite Yvonne Rokseth, Mmes Holley et Müller..., etc.; un concert d'orgue du plus beau style grâce à la venue du maître Marchal à l'orgue de la Cathédrale; un récital de chant où la voix adorable et l'art parfait de Janine Micheau s'accordaient aux très belles qualités de Gérard Souzay; un concert à deux pianos où Robert et Gaby Casadesus dispensèrent le grand talent que l'on sait...

L'Orchestre National enfin, dont, grâce à la Radio, tous connaissent le haut mérite, se fit successivement applaudir sous les directions diverses et remarquables de Roger Désormières, d'Inghelbrecht, de Charles Münch. Francis Poulenc, pianiste éblouissant, y interpréta son *Concert Champêtre* dont on connaît la grâce alerte; après les airs de danse de Gervaise et de Rameau délicatement orchestrés par Desormières, celui-ci présenta la *Quatrième Symphonie* de Darius Milhaud, récemment créée par lui à Paris, qui inscrivit dans le festival la date du centenaire de la Révolution de 1848 — Robert Casadesus, magnifique interprète de Ravel (le déjà classique Concerto pour la main gauche) et de d'Indy (dont l'admirable *Cévenole* fut interminablement acclamée!), et le violoniste Grumiaux, sensible et éloquent dans le *Poème* de Chausson partagèrent avec l'orchestre et les chefs de justes ovations. Aussi bien Dukas (*la Peri*), Debussy (*Iberia*), Roussel (l'éclatante troisième Symphonie) étaient-ils, eux aussi, représentés par des chefs-

d'œuvre. Et Ravel, avec les deux suites de *Daphnis et Chloé* irrésistiblement animé par Charles Münch transfiguré, assura un accent final de triomphe à ces vastes fêtes d'harmonie.

VII. — C'est à dessein qu'insoucieux de l'ordre du programme nous avons, pour notre part, voulu conclure en évoquant l'exécution de *Jeanne au Bûcher* d'Arthur Honegger qui constitua assurément un des points culminants du Festival.

Honegger, depuis longtemps, n'a cessé d'être servi de façon exemplaire à Strasbourg (et surtout par Fritz et Charles Münch) où la plupart de ses œuvres ont été présentées. Fritz Münch, grande âme musicienne, avait apporté à la présentation de *Jeanne* une conscience et une passion dans lesquelles communièrent le bel orchestre de Strasbourg, la magnifique Chorale Saint-Guillaume, et un ensemble de solistes, qu'il faut unir dans la louange : Ida Rubinstein et Jean Hervé, Janine Micheau et Marcelle Bunlet, Frédéric Auspach et Vera Derkum, Charles Gillig et Antoine Bourbon, etc.

Autour de lui semblaient s'être immobilisées dans l'air les affirmations de Jeanne : « Il y a l'espérance qui est la plus forte, il y a l'amour qui est le plus fort... » Et la montée infiniment pure de l'exaltante prière finale... Ah ! rien que par cette soirée-là, Strasbourg s'est affirmée à nouveau, et mieux que jamais, cité élue de la musique, — et grande clarté permettant le rassemblement, hors des ténèbres, de tous ceux qui aspirent à communier dans l'ineffable. « Il y a l'espérance qui est la plus forte... » Chaque année, le Festival de Strasbourg, réalité bienfaisante entre toutes, s'affirma au plus haut point une certitude d'espérance.

JACQUES FESCHOTTE.

PROMENADES

NOTES SUR LE LUXEMBOURG.

Le temps :

Cela se produisit un peu après la douane. En apparence rien n'était changé. Monnier s'était rendormi (rêvant au douanier qui poussait fort loin le plaisir de la fouille), l'herbe était verte. Il y avait des paysans dans les champs et des filles à vélo sur les routes. C'était le même soleil et le même vent.

On pensait n'avoir franchi qu'une ligne idéale et que la France continuait de l'autre côté. Cependant il se passait une chose étrange : la voiture roulait plus vite. L'aiguille du compteur restait pourtant immobile. Le chancelier Duprat ne touchait pas l'accélérateur. Mais l'évidence s'imposait : notre vitesse augmentait à chaque seconde.

Je compris bientôt que ce n'était pas la voiture : c'était le temps. Il est plus lent au Luxembourg. On peut y compter les minutes, les secondes même. Elles ne fuient pas comme en France : elles se succèdent. Les gens ne courent pas, ne marchent pas : ils se promènent. *Ils ont le temps pour eux.* Leurs mines de fer sont inépuisables. L'A. R. B. E. D. a les reins solides. Et toute la vie des Luxembourgeois en dépend, de près ou de loin. Pourquoi et de quoi s'inquiéter?

Les jardins :

Les fortifications, construites par Vauban, étaient utiles au XVIIe siècle. Aujourd'hui, c'est derrière un jardin que se barricadent les Luxembourgeois. Il entoure la ville. L'envahisseur, d'où qu'il vienne, doit franchir des massifs de tulipes, se glisser entre les arbres, ramper sur l'herbe où jouent les enfants. Il s'avoue rapidement vaincu. Si cependant ce premier piège le laisse insensible, un second plus sûr l'attend aux portes du jardin : les devantures des épiceries.

Le Luxembourg de Paris devient, chaque dimanche, le jardin des enfants. Le vrai Luxembourg se plie, lui aussi, à cette règle. Les grands enfants y accourent pour le week-end : j'entends les officiers américains. Ils viennent oublier, pendant quarante-huit heures, les villes détruites, la misère de l'Allemagne qu'ils occupent. Ils se saoulent de verdure, de musique et d'alcool. Ils dévalisent les magasins. Ils chantent à tue-tête, la nuit, dans les rues désertes. La M. P. n'y patrouille pas. Ils ont découvert les *Green Pastures* d'Europe.

Les pâtisseries :

Je n'ai vu ni mendiant, ni chien en laisse. Que font alors les dames d'un certain âge, puisqu'elles ne tricotent pas pour les pauvres, qu'elles ne gavent pas de sucre leurs toutous? Elles se rassemblent chez Namur. C'est le meilleur pâtissier de la ville. Elles s'y installent pour l'après-midi entière. Elles ne parlent pas. Elles ne bougent pas. Elles savourent.

La nuit :

Il était 9 heures du soir. Je voulus connaître la nuit luxembourgeoise. Je marchai au hasard dans les rues. Bientôt je pris peur. J'étais seul. Le bruit de mon pas m'inquiétait. Il me semblait démesuré. Quelques rares fenêtres étaient allumées. Mais elles s'éteignaient vite. Je crus à une nuit spéciale. La suivante fut identique. Il me fallut traverser le pont Adolphe et atteindre le quartier de la gare pour découvrir un cinéma. C'était, je le compris trop tard, le quartier qu'il vaut mieux éviter. Les jardins seuls, avaient quelque activité, car l'obscurité y est absolue, l'herbe tendre. Des pas furtifs glissent dans les allées. Un buisson parfois s'agite. Il n'est pas de bon ton non plus de s'attarder ici. Il faut se coucher à 9 heures.

Les pèlerinages :

Chaque matin à 6 heures je suis réveillé en sursaut par une fanfare. C'est la semaine de l'Octave. Elle en dure deux. Chaque village des environs, qu'il soit français, belge, allemand ou luxembourgeois, vient en pèlerinage prier Notre-Dame du Luxembourg. Les pèlerins se présentent à l'aube aux portes de la ville. La fanfare de la police les y accueille. L'officier tient une lanterne. Les cuivres entonnent un cantique. Et derrière la force officielle qui les conduit et les protège, le défilé se forme. Les enfants de chœur d'abord, puis des drapeaux, puis des petits garçons déguisés en quelque chose : parfois en rois mages, parfois en curés avec une soutane et un rabat. Les petites filles alors s'habillent en bonnes sœurs. Le village tout entier les suit, en deux files, le long des rails du tramway, et gagne la cathédrale en récitant des « Ave Maria ». Il en entre ainsi par toutes les portes. 19.000 par jour environ. Ils repartent le soir, emportant 19.000 pains blancs de deux livres. Chacun le sien. Comme je m'étonnais que la douane laissât passer tant de farine :

— L'évêque a fait un sermon, me dit-on. Il a demandé aux douaniers de fermer les yeux ces jours-là.

JACQUES TOURNIER.

Prospectus du Bottin-Mondain.

> Indiquez ceux de vos enfants qui, mobilisés seraient décédés au cours ou des suites de la guerre 39-45 ou auraient été décorés.

DÉPOSITION.

— Le malaise que j'éprouve toujours en entrant au Palais, où je vais le moins possible. Un avocat passe avec un client; le premier a l'air très froid, le second très anxieux; le premier ne dit rien, le second parle tout le temps. Tout à l'heure ce sera le contraire : le premier répétera en agitant ses bras ce que le second lui a dit, les bras le long du corps.

— On attend devant la salle de justice; on serre les mains de ceux qu'on connaît; on se demande qui sont les autres et ce qu'ils peuvent bien venir faire là. Parce que si ce n'était pas tragique, ce que ce serait ennuyeux tout cela. Et long! Que c'est long!

— B... me prend à part : « Tu vas témoigner. Comment est-ce qu'on témoigne? Est-ce qu'on vous laisse parler? Je sens que j'aurai le trac. Et que diras-tu si... » Je le rassure; j'ai plus d'appréhension que lui encore.

— Le temps est venu d'entrer. On est très mal assis; on tâche d'avoir un ami à côté de soi pour plaisanter, pour parler, pour ne pas rester seul. Il y en a qui ont l'air très à l'aise : ils vont et viennent, entrent et sortent. Et tout le temps des avocats; je me demande quels complets ils ont sous leurs robes.

— « Messieurs, la Cour! » Tout le monde se lève. Ça commence. On se rassied. Le président a l'air très simple, malgré sa robe rouge. Les jurés, on ne sait pas très bien de quoi ils ont l'air; on se dit seulement qu'ils ne diront rien; pendant deux jours ils ne diront rien; on tâchera de savoir ce qu'ils pensent; mais eux le cachent et on ne devine pas sur des visages masqués.

— Un greffier lit l'acte d'accusation; mal; il trébuche sur les mots, s'arrête, se reprend, repart; il a une espèce de ton monocorde, il fait ça tous les jours. Ça l'ennuie à la fin.

— Et puis l'accusé est debout. Voici que débute le drame. Je le connais bien et je l'aime beaucoup. Je sais qu'il est émotif, je sais qu'il est persuadé totalement de son innocence; je le vois qui prend sa tête dans ses mains avec un sanglot brusque; et puis il se redresse, il raconte sa vie; sa voix a des intonations que je ne lui connais pas : il raconte sa vie à des inconnus.

— Le commissaire du gouvernement dévisse le capuchon de son stylo. C'est un grand gaillard; très à l'aise, rejeté en arrière de son fauteuil. Ancien avocat; autrefois il défendait l'homme, maintenant il l'attaque et défend la société. Personne ne l'aime; il s'en moque.

— Suspension de séance pour une discussion sur un point de procédure. On se remet à attendre devant la salle de justice, on retrouve ceux de tout à l'heure : « Alors, qu'est-ce que vous en pensez? Du président? Des jurés? » On fume. Tout le monde fume. Aurai-je assez de cigarettes?

— Je sors un papier de ma poche, je le relis pour la vingtième fois, je m'isole pour me le répéter à haute voix, j'en oublie la moitié, je le relis. Deux personnes me regardent en riant; je remets mon papier dans ma poche. C'est ma déposition.

— Je regarde ma montre; il y a deux heures que je suis là.

— On rentre. Le président annonce le résultat d'une heure de réflexions avec les jurés; on repart à zéro.

— On appelle les témoins. Pour leur dire de sortir. L'interrogatoire commence; avec nous de nouveau dehors et nous disant qu'après, tout de suite après, ce sera à nous.

— Et encore le jeu des devinettes : « Comment est-il? Se défend-il bien? Paraît-on bien disposé pour lui? » On ne pourrait poser ces questions qu'à des amis; mais eux ne sortent pas. Ceux que l'on voit passer disent simplement : « L'interrogatoire continue. »

— Je n'ai plus de cigarettes. Je relis mon papier. Les témoins ne passeront plus aujourd'hui; ou alors les trois premiers; je suis le premier.

— Brusquement on appelle mon nom. C'est à moi.

— Et tout à coup je me sens très calme. Devant moi il y a le président, les jurés, le greffier; à ma droite, le commissaire; à ma gauche, les avocats. Tous me regardent. F... m'a dit : « Parle fort et lentement; tu auras le temps de réfléchir. »

— Je prête serment, et l'avocat, à côté de moi, comme un ange gardien, me pose une question. Le président met sa main contre son oreille; je suis sûr de ce que j'avance et j'ai l'impression que ma conviction me donne force et aisance. Au fur et à mesure que les minutes s'écoulent, j'ai le sentiment que je ne faiblirai pas, que je ne bafouillerai pas, que je saurai répondre à tout. J'ai oublié la salle et les gens qui, derrière moi, m'écoutent et me jugent : « Il a été bon » ou « Il a été lamentable ».

— « Pas de questions à poser?... Je vous remercie. » Je sors, je m'en vais. J'ai besoin d'air.

*

C'est ainsi que le seize juin j'ai déposé en faveur des Éditions Grasset où j'avais travaillé pendant vingt et une années sous la

direction de Bernard Grasset. J'ai dit de toute mon âme ce que je pensais. Et si le lendemain, vers dix-neuf heures, j'avais appris que les Éditions Grasset étaient acquittées de l'accusation portée contre elles j'aurais pensé que j'y étais pour une très modeste part. Mais il n'en a pas été ainsi; elles ont subi la plus lourde et la plus dégradante des condamnations : la mort. Je ne cesserai jamais de penser que cela n'est pas juste. Et comme tout homme devant l'injustice : je ne comprends pas.

HENRY MULLER.

NOTRE ALCOOL ET NOTRE TABAC.

L'autre jour, je rencontrai Robert Kanters à un de ces cocktails donnés par les éditeurs en l'honneur d'un écrivain et qui sont l'une des obligations les plus sinistres du demi-monde de la littérature. Contraint de prendre part à ces séances pour les mêmes raisons que Kanters (c'est-à-dire, faut-il préciser, pour le bifteck), on comprendra que je ne jette la pierre à personne. Toutes elles ont leurs excuses, comme moi, ces nobles figures.

Il n'y a que deux méthodes : l'extrême réserve et la retraite rapide, ou au contraire le jeu. Jouer le jeu exige de boire. Ce jour-là, les serveurs n'étaient pas trop avares : on buvait facilement. Ensuite de quoi, la partie est gagnée : toutes les salamalecs sont brusquement possibles, et même les plus outrancières. On porte un masque. On est sauvé. La plus hideuse des femmes, on lui déclarerait sans peine qu'elle est admirable, la plus sotte ou niaise qu'elle brille d'intelligence. Sans aller si loin, on va jusqu'à mi-chemin. Une demi-mesure, déjà excessive, suffit, voilà la morale de ces sortes de lieux.

Or Kanters m'a, au bord du buffet, rappelé le titre d'un article lu dans une revue qui paraissait sous l'occupation, C'était : *Notre alcool et notre tabac*. L'auteur rompait avec les conformismes de l'époque et ne proposait comme buts à une jeunesse éprise d'idéal, mais qu'on moquait, que ces deux-là, très humbles et précis : l'alcool et le tabac. Plusieurs lecteurs, dont moi, furent sensibles à cette exhortation. Et je m'émouvais que Kanters ne l'ait pas oubliée. Les temps n'ont pas changé. Entre les mots d'ordre de Londres et ceux de Berlin, l'histoire a choisi. Je veux dire que certains speakers sont morts ou réduits au silence, et que d'autres ont une tribune

ou même un siège. On ne parle plus de la jeunesse. Ce qui est un bien : la voici rendue à son destin de mauvaise herbe. Cet avantage, pourtant, est maigre. Le problème demeure le même. Non pas : être ou ne pas être, ce qui est un problème métaphysique. Être ou n'en pas être. C'est un problème simple, à la portée de chacun.

Il ne faut pas trop charger la profession littéraire. Les marchands de bidets aussi se poussent du coude, souhaitent des gains considérables, et, par surcroît, des honneurs. On peut piétiner la Légion d'honneur, qu'il ne suffit pas de ne pas avoir, mais qu'il faut encore ne pas mériter, il n'empêche que la course est encore courue. On peut crier sur le Prix Goncourt, plus d'un le désire. On peut feindre de méconnaître l'Académie : on s'agite autour de ses votes. Etc... Vu de près, je vous jure que ce grouillement est magnifique. Je vous conseille, d'ailleurs, de renoncer tout de suite à vos illusions : les plus « purs » ne sont pas toujours ceux qu'on pense. Les plus pressés à exiger des Services de Presse ne sont pas ceux pour qui la lecture est un vice. Les plus pressés à réclamer leurs chèques ne sont pas ceux qui ont besoin de 2.000 francs pour finir le mois. Les bohémiens de la littérature ont, aujourd'hui, le sens de l'épargne et de ce qu'on appelle les avantages en nature.

Dans le numéro d'avril des *Temps Modernes*, Jean H. Roy écrit : « Les régionalistes se séparent définitivement des Nom de Dieu d'Intellectuels. Ils se retranchent dans leur province, loin de leurs collègues aux mains fines des villes assassines et des cénacles littéraires. Ils enseignent les mains calleuses, la terre qui s'ouvre à la charrue, la solidité éternelle du plancher des vaches. » Vous avez reconnu que Jean H. Roy vise Giono : il est assez grand pour se défendre (je ne crois d'ailleurs pas qu'il lise les *Temps Modernes*). Vous avez deviné aussi la tendresse que, secrètement, l'auteur de ces lignes entretient pour Flore, la Rhumerie Martiniquaise, bref pour le style de vie des « Nom de Dieu d'Intellectuels » parisiens. N'étant régionaliste ni de naissance, ni de goût, je ne m'aventurerai pas à justifier le régionalisme. Mais je m'arrête au mot « retranchement ». Jean H. Roy n'aime pas qu'on se retranche... Sa revue, pourtant, a suffisamment, il me semble, moqué et plaint l'écrivain « bourgeois ». Il est de bon ton, aux *Temps Modernes*, de se déclarer non solidaire de la littérature décadente, accusée de mensonge, d'aristocratie et qu'illustrent, par exemple, Montherlant, Giraudoux, Cocteau. Mais, ceci admis, il ne convient pas de passer la mesure. Si vous voulez,

on y moleste plus volontiers les écrivains que les intellectuels. C'est une distinction intéressante. La honte d'écrire vous lave du péché d'écrire. On quitte une caste, méprisée, pour une autre, jugée plus honorable. L'avantage n'est pas très grand et n'exige pas beaucoup de courage.

Or, il y a régionalisme et régionalisme. Il y a le régionalisme provençal (je doute que ce soit celui de Giono) et *l'autre* régionalisme. Comment le définir? Je ne veux pas le borner. Pour le mettre en pratique, pour atteindre cette région, il existe plus d'une méthode. A chacun de se débrouiller avec les moyens du bord. « Notre alcool et notre tabac. » Ouais! Cette maxime était valable, voici cinq ou six ans. Elle me paraît ne pas suffire. On peut boire sans doute : le tout est de savoir comment.

Il est significatif que le chroniqueur des *Temps Modernes* ait boudé *Noé*. Cette respectable Revue n'aime pas trop l'humour (d'où son succès d'estime dans les milieux protestants). Malgré ses audaces, elle est toute imprégnée de puritanisme; malgré ses hantises révolutionnaires, elle est déjà une académie bourgeoise. J'ai relu *la Petite Infante de Castille* : Tartempion écrit aux *Temps Modernes*. Remarquez que je n'incrimine pas cet organisme : il fixe un microbe, sans nous immuniser tout à fait contre lui.

En 1920, un jeune homme, écrivain ou non, voulait gagner et le déclarait sans rougir. Il l'écrivait sur son journal. Aujourd'hui, il faut qu'il perde. Magnifique excuse pour un mauvais écrivain. Mais la détestable écriture de Napoléon ne promet à aucun écolier, parce qu'il forme mal les lettres, qu'il sera Napoléon. Autrefois, le difficile était de faire son entrée : il convient, maintenant, de réussir sa sortie.

Pour ceux qui ont de la fortune (mais il en faut beaucoup), le problème est enfantin : ils n'ont qu'à se retirer doucement sur la pointe des pieds. D'ailleurs, on les a assez vus, ils ne sont pas aimés. Pour les autres qu'ils essaient de ne pas trop se mouiller. Qu'ils imitent les nageurs : ils avalent et recrachent. Qu'ils fassent la planche. Sur le visage de quiconque, je ne guette que l'instant où il rira de lui-même. Sans doute, nous entrons si profond dans le ridicule que le sens s'en perd. C'est ainsi, par exemple, que *les Copains* n'auraient plus aujourd'hui le même cocasse : les prédicateurs et les ministres se sont mis à l'école des personnages de ce livre et l'ignorent. Mais quand survient le rire, il excuse toutes les grimaces.

MICHEL BRASPART.

LES LIGNES DU MOIS

1. États-Unis et U.R.S.S. — 2. Nationalisme et idéologie. — 3. Extension du communisme. — 4. La guerre froide et sa stratégie. — 5. Est, Ouest, Nord et Sud, Méditerranée et Proche-Orient, lieux de rencontre des forces.

1. Les difficultés pressantes et souvent tragiques, que peuples et gouvernements affrontent dans une solidarité un peu plus consciente chaque jour, ne peuvent se ramener certes à la rivalité de deux puissances que la dernière guerre a vues s'élever sur un monde disloqué. L'industrialisation et la prolétarisation d'immenses régions du globe, parmi les plus peuplées, qui, économiquement et socialement, étaient restées jusqu'à ces dernières années au stade patriarcal et villageois; l'ampleur des mouvements de masse, l'accélération des progrès techniques; des déplacements de richesses qui bouleversent à la fois les modes de vie et les rapports de force, ce n'est là que quelques-unes des causes matérielles qui ont provoqué les présents déséquilibres, nationaux et internationaux, lesquels, après avoir été pour partie cause du dernier conflit mondial, ont été par celui-ci singulièrement amplifiés et précipités.

Mais quelque désir d'objectivité que l'on ait, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'il n'est peut-être pas un de ces graves problèmes dont les éléments ne soient influencés par le conflit des deux courants de force. Les deux tâches les plus urgentes auxquelles nous ayons en France à faire face sont apparemment d'une part celle de la reconstruction économique et de la lutte contre l'inflation et la vie chère; d'autre part celle de la conservation de la France d'Outre-Mer. Qui ne voit combien la première est liée à une aide étrangère, en fait américaine, à un rapprochement avec les nations voisines, à une politique industrielle et ouvrière? Et combien la seconde est liée d'une part à la première, d'autre part à la rivalité, muée parfois en surenchère, qu'en Extrême-Orient comme en pays

musulmans manifestent les Américains et les Russes? Nous ne parlons pas du problème allemand, d'une actualité particulièrement brûlante, où cette évidence éclate mieux que partout.

Ce conflit essentiel se présente sous un aspect nouveau dans l'Histoire. C'est la première fois que la rivalité de deux puissances a pour théâtre le monde entier, les autres nations n'apparaissant plus que comme forces d'appoint. Ce dualisme singulièrement inquiétant s'est affirmé au cours des trois dernières années. En 1945, l'Angleterre avec son empire, revêtue du prestige de la lutte menée de bout en bout, sans défaillance, jusqu'à la victoire, gardait les apparences d'une grandeur de premier ordre. Elle n'est plus, au sens strict, qu'une puissance secondaire, livrée à de terribles traverses. Son union avec l'Europe occidentale, forte comme elle de possessions d'outre-mer riches d'avenir, formera-t-elle un jour la Troisième Force mondiale? Peut-être, mais dans l'état des choses ce n'est encore qu'un souhait et une espérance.

2. D'autre part le conflit n'est pas seulement le conflit de deux empires. Il n'est pas seulement celui de deux idéologies. Il est l'un et l'autre, et ceci encore, au moins à ce degré, est sans précédent dans l'histoire. Conflit de deux empires donc, ou choc d'impérialismes à base nationale; on a insisté avec raison, dans de nombreuses études, sur la véritable « naturalisation » que le marxisme avait subie en Russie; autant que l'on puisse bâtir des suppositions de ce genre, une Russie tzariste aurait tenu dans la dernière guerre un rôle analogue à celui de l'U.R.S.S., aurait manifesté à l'issue de cette guerre des prétentions analogues, et n'aurait pas tardé à inquiéter l'Europe et l'Amérique. Mais l'inquiétude n'eût pas sans doute été si grande car la force et les moyens d'action mis en jeu par la Russie tzariste n'auraient pas été si redoutables. Il n'est pas nécessaire de supposer que le gouvernement du Kremlin veuille réaliser une transformation du monde selon les vues marxistes; il est possible qu'il conçoive cette transformation comme fatale, comme prochaine; il est loin d'être invraisemblable qu'il considère que le devoir et l'intérêt de son pays est d'y aider. Mais cette hypothèse, fort plausible, n'est pas nécessaire. Le marxisme ne serait-il pour l'U. R. S. S. qu'une merveilleuse machine de guerre au service de l'expansion russe, la situation dans l'avenir immédiat resterait la même. Au fond il est probable que nous nous trouvons en présence d'un nationalisme d'un nouveau genre — il y a autant de nationalismes que de nations, et l'idée de nation est profondément différente dans sa complexité selon les pays et selon les époques — d'un nationalisme dans lequel on retrouverait chez les hommes du Kremlin et chez leurs sujets bien des éléments du vieux patriotisme russe, slave et orthodoxe, mais transmuté par l'image de l'homme soviétique,

pionnier d'un idéal terrestre dont le monde entier, après une période d'épreuves, bénira les bienfaits. Nationalisme à épanouissement universel que l'on pourrait, de ce point de vue seulement, si l'on tient à se référer à des précédents historiques, rapprocher de l'Islam arabe, et, plus près de nous, et plus exactement, du jacobinisme des patriotes de 1793.

3. Or il se trouve que le marxisme, facile à critiquer sur le plan universel et vraisemblablement dépassé chez nous à supposer qu'il ait jamais été une explication valable de la société française, paraît fait pour les groupements humains où une industrialisation rapide arrache les masses à leurs cadres de vie et à leurs conceptions traditionnelles, à leurs foyers et à leurs temples, pour en faire un prolétariat asservi aux propriétaires des moyens de production. Situation qui s'aggrave encore si les propriétaires des moyens de production, peu nombreux, sont en outre étrangers. Manié par des dialecticiens et des propagandistes habiles, le marxisme trouvera aussi un terrain favorable chez les populations paysannes dont la situation aura été profondément ébranlée ou par les guerres, ou par les concurrences économiques nouvelles, ou par la défaillance des patronats traditionnels; développement, auprès du communisme industriel, d'un communisme agraire dont l'exemple le plus intéressant serait aujourd'hui celui de la Chine.

Il est manifeste que ces conditions de choix se rencontrent aujourd'hui dans de vastes parties du monde. Une idéologie qui mêle adroitement le faux et le vrai, excelle à créer des mythes simples et des idées fortes, à faire luire aux yeux des pauvres le mirage du paradis terrestre, en exploitant scientifiquement les instincts de base, d'appétit, de domination, de peur et de cruauté, en même temps que les sentiments de solidarité et de fraternité si naturels chez les deshérités, quelle redoutable puissance à la disposition d'un grand peuple prolifique, croyant et courageux, encore plein d'ardeurs primitives, maître de vastes richesses naturelles, et strictement encadré par une élite orgueilleuse et convaincue, à la fois savante et bornée, systématique et efficace, le Parti.

Face à cet impérialisme soviétique, la puissance américaine, forte de la confiance d'un peuple jeune à qui tout jusqu'à présent a réussi, qui lui aussi se sent capable de régénérer l'humanité et de l'appeler à la richesse et au bonheur par la liberté, l'initiative individuelle, l'effort intelligent de chacun vers la réussite et le mieux-être, les institutions démocratiques, l'information, enfin ses extraordinaires réussites scientifiques et techniques, agrège autour d'elle, plus ou moins confiants, plus ou moins réticents, les peuples, les groupements, les individus qui se sentent menacés par l'implacable tyrannie mystico-populaire que Moscou symbolise. Les moyens matériels, tech-

niques et militaires dont disposent les États-Unis sont probablement aujourd'hui bien supérieurs à ceux de la Russie. L'arme idéologique est plus faible. L'éventuelle coalition que les États-Unis grouperaient serait faite par la peur de la Russie et du communisme. Ses éléments comme ses aspirations seraient contradictoires. On pourrait y trouver un rassemblement de tous les conservatismes et s'en inquiéter, car le succès va souvent à celui qui attaque.

En apparence, car souvent les vieilles forces, après avoir semblé plier, remontent doucement, et sous une forme rajeunie, triomphent durablement de leurs vainqueurs d'un jour. Les sociétés en voie d'industrialisation sont largement perméables au communisme, les sociétés techniquement évoluées beaucoup moins. En Russie même, quand, en deux ou trois générations, les techniciens, les ingénieurs, les cadres auront constitué des classes avec une culture commune, un état d'esprit, un mode de vie, des traditions, quand ils auront parfaitement conscience de leur influence effective dans une société livrée aux rouages d'une économie centralisée et complexe, la dictature doctrinale du Parti, aujourd'hui encore pouvoir spirituel et temporel, sera minée.

Jusque-là, l'attrait du communisme s'exerce sur des populations frustes et ignorantes, dont les vieux cadres ont été ébranlés et n'ont pu encore faire place à des structures nouvelles : Europe orientale et régions balkaniques, Chine, où les paysans, livrés depuis quarante ans aux vexations des seigneurs de la guerre, obligés de payer l'impôt avec vingt ou trente années d'avance, sont dans une misère effroyable; états coloniaux, Inde, Birmanie, Annam, Japon où les partis communistes, souvent jeunes, font des progrès rapides; Espagne, Amérique du Sud où il ne faudrait pas s'étonner de les voir se développer, favorisés par une xénophobie antiyankee. Mais là où l'adaption au régime industriel est déjà assez avancée, malgré l'attrait que ses formules simples peuvent avoir pour les masses, malgré la valeur de ses agents, ou le communisme ne s'est pas implanté, ou il se trouve en régression. C'est le cas des États-Unis eux-mêmes évidemment, mais encore du Canada, de la Grande-Bretagne et de ses Dominions, de la Belgique, de la Hollande, de la Suisse, des États Scandinaves. En France la crise de la C. G. T. est révélatrice à cet égard. La direction syndicale communiste garde son empire avant tout sur la Fédération du sous-sol et sur celle des métaux, parmi les ouvriers qui comptent dans leurs rangs la plus forte proportion d'immigrés, d'étrangers, naturalisés ou non, et de Nord-Africains. Naturellement, l'explication n'a qu'une valeur statistique et peut comporter beaucoup d'exceptions. Mais elle serait encore confirmée en France par une étude de l'extension relativement récente du communisme agraire.

Il n'en reste pas moins que, dans la conjoncture présente, dans l'avenir prochain et sans doute pour de longues années encore, l'idéologie communiste, dirigée de Moscou, mise en œuvre par des praticiens de la propagande et de la guerre civile, galvanisant et orientant les passions révolutionnaires qu'elle ne crée pas (erreur de quelques anticommunistes) mais qu'elle utilise avec une astuce consommée, peut se propager dans les immenses régions du globe actuellement livrées aux révolutions économiques, avec l'idéologie la guerre civile, et avec la guerre civile des gouvernements inféodés au Kremlin. Danger menaçant pour tous les peuples réfractaires au communisme, et qui les menace de l'extérieur par la soviétisation de leurs voisins, ou de leurs sujets.

Toutefois, en raison de la supériorité écrasante que, intellectuellement, techniquement, et par suite militairement les E. U. et les peuples de l'Europe Occidentale auraient aujourd'hui à l'égard des nations récemment entrées dans la voie de l'industrialisation, la menace ne prend toute son acuité que là où les armes soviétiques sont prêtes à l'appuyer. C'est pourquoi, sans que l'on puisse négliger, en cas de guerre ouverte, le danger que représenterait pour les E. U. et leurs alliés l'action de l'organisation communiste, le conflit se situe encore sur un plan plus stratégique qu'idéologique et oppose avant tout deux Empires.

4. On dit, un peu partout, qu'entre ces deux Empires c'est déjà la guerre. Mais entendons-nous : la guerre froide, est-ce la guerre? La guerre est un conflit armé et sanglant. Nul, si pacifiste qu'il soit, n'espère, ne souhaite voir disparaître entre les forces nationales ou autres qui se partagent le monde, des compétitions pacifiques et qui peuvent devenir fécondes. Quand, à un messianisme russo-communiste, éveillant les espoirs des pauvres, l'optimisme américain, appuyé sur les résistances des vieilles civilisations, s'oppose en combattant la misère, quand M. Paul Hoffmann, administrateur de l'E. R. P., déclare : « Le plus efficace des remèdes contre le communisme, c'est la prospérité; « ce ne sont là des actes ni des cris de guerre. Le Plan Marshall n'est pas un plan militaire. Ni l'organistion des Seize une organisation militaire. Un désir d'expansion est naturel à des forces jeunes et victorieuses. S'il se réalise dans la paix, s'il obtient des résultats, politiques, économiques, sociaux, intellectuels, par des moyens pacifiques, c'est abuser des mots que de parler de guerre, même froide. Mais on n'abuse pas du mot car en fait il n'est pas douteux que de part et d'autre si les moyens pacifiques échouent, on envisage le recours à la force, *ultima ratio regum*. On se bat déjà par représentant, et pour le jour où la guerre se généraliserait, des positions sont prises, ou cherchées des deux côtés, afin de s'assurer la supé-

riorité militaire sur l'adversaire. Disons même que ces positions sont prises pour empêcher la guerre en intimidant l'adversaire (et ce n'est pas d'aujourd'hui que des hommes d'État désavoueraient Bismarck disant à peu près : « Il ne s'agit pas d'être le plus fort en cas de guerre, mais de rendre la guerre impossible ! » C'est parce que d'énormes forces militaires sont mises dans la balance qu'il y a guerre froide, et c'est parce que l'emploi efficace de ces forces militaires demande l'utilisation de positions géographiques dans le monde qu'il y a stratégie de la guerre froide.

Cette stratégie est déterminée par la position et les moyens des deux adversaires. D'un côté le bloc soviétique, d'un seul tenant, jouissant d'une position centrale, fait pressionsur toute sa périphérie, appuyant, selon le moment, ici ou là, s'incorporant, ou cherchant à s'incorporer, lambeau par lambeau, ce qui l'entoure. De l'autre côté, les E. U. qui ne cherchent pas, par des annexions, à constituer, face au bloc russe, un autre bloc autarcique, mais à maintenir aussi largement que possible dans le monde, un régime de liberté et de concurrence conforme à leurs intérêts et à leurs principes. D'un côté les Russes servis par d'énormes forces terrestres, d'immenses espaces, une simplicité et une rudesse de mœurs leur assurant, leurs villes et leurs industries fussent-elles détruites, d'infinies capacités de résistance; de l'autre la domination des Océans et du ciel, des richesses accumulées, l'avance industrielle, les multiples ressources de l'ingéniosité individuelle servie par la liberté. Pas de moyens de s'étreindre dans un corps à corps décisif. Pas de perspectives d'une victoire totale. Aussi la stratégie qui s'impose visera-t-elle moins à détruire l'ennemi qu'à paralyser sa liberté de manœuvres.

5. Quant à l'enjeu de la lutte il est pour l'U.R.S.S. d'étendre ses limites, pour les E. U. de l'en empêcher. Le champ de la stratégie sera donc le pourtour de l'empire soviétique, et celui-ci opérera sur ses frontières ou à proximité, alors que les E. U., opéreront à des milliers de kilomètres. Tout naturellement ce champ se divise selon les points cardinaux : Est, Ouest, Nord et Sud.

A l'Est, la Chine, ses réserves d'hommes et de richesses encore mal exploitées, à l'Ouest, les états civilisés et industriels de l'Europe, leurs richesses, leur outillage, leurs techniciens. Tout cela évidemment menacé par l'expansion russo-communiste, et même prochainement menacé.

En Chine la guerre se fait par personnes interposées. Chang Kai Chek et Mao Tse Tsou. Les Américains tiennent le Japon, la Corée du Sud, équipent la Chine méridionale. Les armées russes ne sont pas loin; en Mandchourie, dans la Corée du Nord et aux portes du Turkestan chinois, surveillant la vallée

du Tarin, l'ancienne route de la soie, passage historique entre l'Asie chinoise et l'Asie occidentale.

En Europe l'armée russe est sur l'Elbe. Maîtresse du quadrilatère bohémien, maîtresse des Balkans, elle tient la vallée du Danube. Pratiquement l'Empire soviétique paraît être à l'abri de toute menace venant de l'Europe Occidentale; des bombardiers qui en partiraient atteindraient aujourd'hui facilement Moscou et le Dniéper à condition de survoler sur des milliers de kilomètres des régions fortement protégées; mais, on le sait, le cœur de la puissance russe est aujourd'hui beaucoup plus loin. Inversement une poussée brutale des armées russes en direction de la côte atlantique aurait toute chance de briser dans le premier choc une résistance frontale. L'avantage stratégique appartient ici aux Soviets. Il est vrai qu'ici la lutte contre le communisme est économique, bien plus que militaire. Ce n'est pas que de très graves incidents ne soient encore à craindre; on l'a vu à Berlin où ils peuvent chaque jour se renouveler; les trois quarts de l'Autriche enfoncés comme un coin entre les terres soviétisées, liés à elles par toutes sortes de relations, occupés par l'armée rouge, sont menacés du sort de la Tchécoslovaquie. Que cette éventualité se réalise, que les alliés occidentaux soient chassés de Berlin, ce serait un succès de prestige incontestable pour l'U.R.S.S., mais elle pourrait le payer cher; et il ne lui apporterait aucun avantage stratégique. Au contraire, au Nord et au Sud se développe une rivalité dont le caractère stratégique prime, de loin, les autres aspects.

La calotte polaire arctique est le chemin le plus court entre l'Amérique du Nord et les terres russes. Au centre même des deux empires des flottes de bombardiers pourraient porter la destruction, en partant de bases aménagées sur la banquise, et en survolant des espaces vierges, océans et glaces, relativement dépourvus, malgré les travaux en cours, d'engins de détection et de protection. Du côté américain, l'Alaska qui, il y a quelques années, était la route des secours vers la Russie pourrait dans le même sens être utilisé à des fins moins amicales. Du côté russe, l'effort se porte vers l'extrême Nord européen, pour accéder à la mer libre, et recommencer, s'il le fallait, avec l'aide des chantiers allemands de la Baltique et des sous-marins à grand rayon d'action, la bataille de l'Atlantique. Aussi la Finlande vient-elle d'être agrégée au système militaire russe. Suède et Norvège sont vigilantes, mais sages et ne provoqueront pas sans doute d'incidents. Dans les îles de Dago et d'Œsel, à bien d'autres endroits aussi, se trouvent des rampes de lancement d'engins V; aussi la zone arctique apparaît-elle comme une redoutable base offensive entre les mains des Soviets, base dirigée aussi bien contre le continent nord-américain que contre les communications atlantiques.

Mais si elle est destinée à prendre une importance capitale le

jour où la guerre éclaterait, ce n'est pas d'elle, semble-t-il, que celle-ci pourrait sortir. Le silence du Nord entoure les travaux et les manœuvres, tâches de spécialistes, réalisées dans le calme, et qui n'enflamment pas les passions.

Il en est tout autrement dans la quatrième zone, la zone méridionale. Elle s'étend de Gibraltar aux portes de l'Inde, comprend le bassin méditerranéen tout entier, l'Asie Mineure adossée aux pays arabes, l'Iran et se termine avec le Pakistan et les Provinces-Unies des Indes. Si la région du Pôle Nord peut servir une action russe aussi bien qu'une action américaine, la zone méridionale apparaît au contraire comme la voie offensive par excellence des Américains. La puissance industrielle russe, ses installations minières et métallurgiques, ses gisements pétrolifères, les villes secrètes où se poursuivent les recherches atomiques, sont largement réparties dans l'immense Empire, mais les centres les plus actifs s'élèvent sur les bords de la Caspienne et de l'Oural au Turkestan. D'où les atteindre avec le plus de facilité et le moins de risques, sinon de l'Asie Mineure et encore mieux de l'Iran? La Méditerranée n'est pas seulement la voie de communication vers le Proche-Orient, elle est le bassin d'où les forces aéronavales d'abord, les forces aéroportées et terrestres ensuite menaceraient de flanc toute progression russe vers l'Ouest. Enfin elle couvre l'Afrique.

L'immense étendue de cette ligne stratégique, la diversité de ses éléments, la présence de populations particulièrement perméables à la propagande communiste en font la fragilité. Il est extraordinaire que les États-Unis la tiennent presque sans troupes. Qu'ont-ils en Iran, où les Russes ont tout un parti pour eux, le parti Tudeh? Quelques officiers à peine, semble-t-il. Qu'ont-ils en Turquie? Rien. Qu'ont-ils en Grèce? Une mission militaire. Mais l'enjeu est d'une telle importance qu'il n'est pas un point où le gouvernement de Moscou ait jusqu'à présent osé s'engager à fond. Il pèse tour à tour sur les différents maillons de la chaîne, il tâte leur solidité, puis recule. C'est qu'invisible la puissance américaine est pourtant là et que la moindre faiblesse, dans la balance des forces où tout est pesé par les politiques réalistes de Moscou, encouragerait les plus funestes audaces.

Du côté américain la tentation pourrait être grande de menacer l'U.R.S.S. dans ces régions vulnérables de la Mer Noire et de la Caspienne et de l'amener par là à relâcher sa pression sur d'autres points. Des voix autorisées, aux États-Unis, montrent que par là une action résolue à objectifs limités pourrait libérer l'Europe Occidentale de l'inquiétude que fait peser sur elle le voisinage des armées soviétiques. Le Département d'État, jusqu'à présent, semble rester sourd à ces suggestions.

Cette prudence réciproque pourra-t-elle être longtemps

conservée? En Grèce où le conflit a éclaté et s'éternise, la même prudence le localise. Les actes définitifs sont évités. Mais pourquoi donc la Russie persiste-t-elle à soutenir à moitié seulement, et par suite à sacrifier ses partisans? Est-ce pour se réserver la faculté d'agir le jour où les circonstances deviendraient favorables? Est-ce parce qu'un apaisement atteindrait le prestige du communisme?

Quoi qu'il en soit, dans toute la Méditerranée et jusqu'aux portes de l'Inde, la paix est sans doute plus menacée que partout ailleurs. Qu'un secteur de cette région tombe sous le contrôle soviétique, et il est à craindre qu'elle ne soit définitivement perdue. Mais sur ce point le Département d'État comme l'État-Major américain paraissent avoir les yeux bien ouverts.

Toutefois ne fondons pas trop d'espoirs pour le maintien de la Paix sur les moyens stratégiques. La paix qu'ils fondent est une paix précaire, annonciatrice de guerre. C'est aux causes mêmes du conflit qu'il faut s'en prendre et la réussite du Plan Marshall est quant à présent ce qui importe le plus à la paix du monde.

François Nicard.

Petites annonces.

DIVERS

Poète méconnu, Officier d'Académie, 70 ans, portant jeune, célibataire, distingué, genre aristocrate, ayant revenus 45.000 francs, las de vivre sans muse, désire trouver compagne, femme du monde, commerçante, femme de lettres ou artiste capable de le comprendre et partager sa vie. Écrire Cyrano, Paris-Montparnasse, 9, rue Campagne-Première, Paris (14e).

ÉTUDE ET DOCUMENT

LE FAUSSAIRE MALADROIT

Après la réponse que je lui avais faite dans *La Table Ronde* de mai dernier, M. Pierre Hervé est revenu à la charge, dans *Action* du 9 juin. Encore une fois trois colonnes, sous le titre : *Un de la tourbe* (c'est moi). Ces trois colonnes sont un assez bon exemple de la médiocrité dans l'argumentation, de la bassesse dans les méthodes polémiques, et de la maladresse dans le mensonge prémédité, qui caractérisent les campagnes politiques du parti dont M. Pierre Hervé est depuis quelques années une des faibles lumières. Si des articles comme *La trouille qui tue* ou comme *Un de la tourbe* sont vraiment ce que l'on peut imaginer de mieux, dans l'organe du parti communiste, pour accabler un adversaire, alors il n'en faut plus douter : le parti communiste subit une grave crise de cadres.

Je passe rapidement sur les paragraphes liminaires du nouveau petit chef-d'œuvre de M. Pierre Hervé; j'avais montré que M. Pierre Hervé avait fait d'un texte de moi une citation tronquée, de façon à lui donner un sens exactement contraire à son sens véritable. M. Hervé répond qu'il a trouvé cette citation dans un texte de M. Pertinax. C'est bien possible. Je n'ai pas sous les yeux la prose de M. Pertinax. Je peux donc faire deux hypothèses : ou M. Pertinax a tronqué mon texte de la même façon que l'a fait M. Pierre Hervé, et lui a fait dire ce que lui fait dire M. Pierre Hervé, et dans ce cas ce que j'ai dit de M. Pierre Hervé s'applique également à M. Pertinax, ce qui m'est absolument indifférent. Ou bien M. Pertinax a cité loyablement mon texte en lui donnant son véritable sens, auquel cas M. Pierre Hervé est le seul faussaire. Mais, quoi que soit M. Pertinax, M. Pierre Hervé est certainement ce que j'ai dit.

Il s'empresse d'ailleurs de nous en donner une preuve nouvelle. Car, même si nous admettons, comme il veut nous le faire entendre, qu'il n'ait pas connu, lorsqu'il a écrit *La trouille qui tue*, les paragraphes qu'il ne citait pas, et qui seuls donnaient à mon texte son véritable sens, il les connaît maintenant, puisqu'il les a lus dans mon article de *La Table Ronde* de mai, auquel il répond dans *Un de la tourbe*. Or, les ayant sous les yeux, il les escamote une nouvelle fois. Ou plus exactement, il en fait des citations tronquées selon les mêmes principes que les citations tronquées de *La trouille qui tue*. De sorte qu'une fois encore, il cherche à faire entendre à ses lecteurs qu'un texte de moi écrit de toute évidence pour mettre les nationalistes français en garde contre les déviations profascistes ou défaitistes de l'anticommunisme, était un texte profasciste et défaitiste. Pour caractériser ce système assez impudique de falsification, je ne peux mieux faire que de mettre en regard mes textes parus dans *Combat* en 1938-1939, soit dans l'article de novembre où M. Pierre Hervé avait fait son premier découpage, soit dans les articles suivants de la même série, et le résumé qu'en donne dans *Un de la tourbe*, M. Hervé, faussaire récidiviste :

Un patriotisme aveugle finit par se mettre au service de la politique antifasciste. Un antidémocratisme ou un antimarxisme aveugles finiraient par se mettre au service de la politique antifrançaise : « La démocratie attire la foudre, avons-nous écrit il y a quelques mois, mais c'est la France qui brûle. » Nous ne pouvons pas faire que la France ne soit pas actuellement soumise à la démocratie, qu'une partie de ses amis dans le monde ne soient précisément des démocrates, que les gens qui dans de nombreux pays luttent contre la dictature ne tournent naturellement les regards vers elle. Nous ne pouvons pas faire

Rien dans la seconde citation qu'il oppose à la première ne contredit ce que — d'après Pertinax, — je l'accuse d'avoir proclamé en novembre 1938. Rappelons ses propos : ... *Une défaite de la France eût bien été une défaite, et une victoire de la France eût été moins une victoire de la France que la victoire de principes considérés à bon droit comme menant tout droit à la ruine de la France et de la civilisation elle-même. Il est regrettable que les hommes et les partis qui avaient cette pensée ne l'aient pas, en général, avouée, car elle n'avait rien d'inavouable. J'estime qu'elle était une des principales raisons, et des plus solides, pour*

qu'amis et ennemis de la démocratie ne confondent naturellement la démocratie et la France. Nous ne pouvons pas faire que le drapeau de la lutte contre la démocratie ou de la lutte contre le marxisme ne soit un excellent prétexte pour les nations qui sont en train d'étendre leur influence en Europe aux dépens de l'influence française. La démocratie affaiblit la France, mais les défaites de la démocratie l'affaiblissent aussi... Concrètement et dans l'immédiat, puisque la France est en démocratie, une « fascisation » de l'Europe aboutit à l'isolement de la France. L'affaire tchécoslovaque et l'accord de Munich ont dangereusement accru cette contradiction interne à laquelle semble acculé le nationalisme français : ou défendre partout, en tout état de cause, les alliances françaises et les positions françaises contre la poussée étrangère, et ainsi s'engager dans une voie qui mène tout droit à la croisade « antifasciste » et un triomphe de tout ce que le nationalisme français s'est donné pour mission de combattre, ou prendre, en tout état de cause, le parti des nationalismes contre les démocraties déclinantes, et ainsi faire évidemment le jeu politique du pays qui par position se trouve le chef désigné de ces nationalismes dans l'Eu*ne pas faire la guerre en septembre* 1938.

Thierry Maulnier déclare aujourd'hui : Je n'énonçais pas mon opinion. Pourquoi écrivait-il : ' J'ESTIME...? Pourquoi affirmait-il que l'idée n'avait RIEN D'INAVOUABLE?... Quand, dans la seconde citation qu'il présente pour sa défense nous lisons qu'un des termes de l'alternative politique était, avant guerre, de défendre partout, en tout état de cause, les alliances françaises et les positions françaises contre la poussée étrangère, et ainsi s'engager tout droit dans une voie qui mène à la croisade « antifasciste », et que cette attitude était *inadmissible*, nous en concluons que de l'avis de Thierry Maulnier, IL NE FALLAIT PAS DÉFENDRE LES ALLIANCES FRANÇAISES (PARMI LESQUELLES L'ALLIANCE AVEC L'U.R.S.S.) ET LES POSITIONS FRANÇAISES (PAR EX. EN EUROPE) CONTRE LA POUSSÉE ÉTRANGÈRE, AUTREMENT DIT, LA POUSSÉE HITLÉRIENNE.

PIERRE HERVÉ,
Action, 9 juin 1948.

rope de 1938 : faire le jeu de l'Allemagne.

Or cette seconde position est aussi inadmissible que la première. Il nous est également impossible d'accepter une lutte pour l'intérêt français qui n'est en fin de compte qu'une lutte antifasciste, et une forme de lutte antidémocratique ou antimarxiste qui tend en fin de compte à affaiblir ses positions et à mettre en péril la vie de la France.

THIERRY MAULNIER.
Combat, novembre 1938
cité dans *La Table Ronde*,
mai 1948.

On voit les procédés de M. Pierre Hervé. Parce que j'ai dit qu'une pensée n'avait rien d'inavouable, cette pensée est la mienne. Parce que j'ai « estimé » que l'existence de cette pensée dans la droite nationaliste française était une des raisons de ne pas faire la guerre en septembre 1938, cette pensée est admise par moi sans réserves; et pour que les lecteurs d'*Action* croient que j'admets cette pensée sans réserves, M. Pierre Hervé ne met sous les yeux de ses lecteurs qu'une des deux branches de mon alternative, et fait disparaître l'autre, celle où je condamnais sa tendance à faire le jeu de l'Allemagne pour éviter celui du communisme.

Or, je pensais en 1938, et je continue à penser, qu'un des grands risques que comportait une guerre était, en effet, d'ouvrir les écluses européennes à la marée soviétique, et qu'il y avait donc une part de bien-fondé dans l'attitude inavouée, à tort, d'une partie de la droite française. Mais je n'en concluais pas qu'il fallait, en conséquence, abandonner l'Europe à Allemagne. Je n'en concluais même pas qu'il fallait tenir l'U.R.S.S. à l'écart de la défense contre l'Allemagne. Je continue :

Il n'y a guère de discussion possible sur le programme de

...Nous en concluons que, de l'avis de Thierry Maulnier, il,

réformes susceptibles de permettre à la France, au cours des mois à venir, de faire respecter l'équilibre européen qu'elle juge à bon droit une condition de son existence, et, s'il le faut en dernier ressort, d'imposer ce respect par les armes...

...Ce serait un jeu, pour une nation qui dominerait toute l'Europe centrale et orientale, d'imposer ensuite sa volonté à la France.

La France ne peut donc se désintéresser de l'Europe centrale et orientale. La politique de *garantie et d'assistance à certains États de l'Est de l'Europe sera nécessaire aussi longtemps que persistera une menace d'expansion territoriale et militaire de l'Allemagne, dans quelque direction que ce soit.*

...Le repli de la France sur ses positions impériales, que certains Français, et l'Allemagne tout entière, proposent à la France, est une solution de décadence...

...La puissance militaire de la France doit être invincible en Europe...

...La France doit mener son action diplomatique de façon à avoir, en cas de guerre, le plus d'alliés et le moins d'adversaires possibles...

Le plus d'alliés : rien ne doit être négligé pour que l'U.R. NE FALLAIT PAS DÉFENDRE LES ALLIANCES FRANÇAISES (PARMI LESQUELLES L'ALLIANCE AVEC L'U.R.S.S.) ET LES POSITIONS FRANÇAISES...

PIERRE HERVÉ.
Action, 9 juin 1948.

Mieux encore : Thierry Maulnier prend à son propre compte l'idée qu'une victoire de la France eût été la victoire de principes considérés comme menant tout droit à la ruine de la France et de la civilisation elle-même, tandis qu'une défaite de la France n'eût été qu'une défaite. L'on saisit la nuance.

En conséquence, sa politique de 1938-1939 peut se résumer de la manière suivante :

1º Éviter à tout prix une guerre, qui pourrait amener le pire (une victoire de la France) et dans ce but abandonner les alliances et les positions françaises;

2º Si malgré tout la guerre éclate, choisir le moindre mal (c'est-à-dire la défaite française) de préférence à la ruine de la civilisation.

PIERRE HERVÉ.
Action, 9 juin 1948.

De jeunes maurrassiens lisaient en 1938 sa revue *Combat :* j'imagine qu'il y en eut parmi eux qui prirent sa pensée au sérieux et la tra-

S.S. ne puisse gêner, le jour venu, la défense de la Roumanie et de la Pologne. En tenant l'U.R.S.S. trop rigoureusement à l'écart, on risque de la pousser à une entente avec l'Allemagne... Il nous faut donc obtenir la neutralité bienveillante et le concours de l'U.R.S.S. sous la forme de fournitures de matières premières et d'armes.

Un tel programme est nécessaire...

Non seulement pour sauver la paix en la protégeant de tout le poids de la puissance française « mobilisée ».

Non seulement, si la paix ne peut être sauvée, pour gagner la guerre...

THIERRY MAULNIER.
Combat, mai 1939.

duisirent en actes; j'imagine aussi que, parmi ceux-là, certains ont payé de leur vie, — soit au combat, soit au poteau d'exécution, — le fait d'avoir été convertis par Thierry Maulnier. D'autres peut-être sont en prison...

PIERRE HERVÉ.
Action, 9 juin 1948.

Inutile, me semble-t-il, d'aller plus loin. Je termine par cette dernière confrontation :

La société dont je rêve ôterait aux communistes leurs raisons d'être communistes. Elle ne leur ôterait pas la vie. Elle ne leur ôterait pas la liberté... Je crois qu'il faudra toujours laisser vivre M. Pierre Hervé... Les valeurs auxquelles je suis attaché ne peuvent avoir de sens que s'il est permis à chacun de les accepter ou de les refuser par un choix personnel, et de professer hors de toute menace

...S'il y a un flic dans l'affaire qui nous occupe, c'est bien Thierry Maulnier. Car il glisse dans mon dossier la fiche « chien de police ». Plus précisément encore il affirme que tous les intellectuels politiques sont nécessairement des « chiens de police ». Il apporte une justification du traitement que les fascistes font subir aux intellectuels progressistes : il justifie les assassinats...

C'est ainsi que Thierry

leur acceptation ou leur refus...

THIERRY MAULNIER,
La Table Ronde, mai 1948.

Maulnier entend préserver sa peau délicate et celle de ses collègues supra-intellectuels, et par avance livrer au sadisme des bourreaux fascistes celle des hommmes qui lui font l'injure de dénoncer ses basses besognes.

PIERRE HERVÉ.
Action, 9 juin 1948.

Il serait temps de conclure. Mais il n'y a pas besoin de conclure.

THIERRY MAULNIER

Critique d'Art

> Avant de parler de ce jeune sculpteur, il vaudrait peut-être mieux établir la marche étagée des valeurs plastiques, extraire du fond des chairs végétales et géologiques, l'esprit des formes qui doit les parfumer, et tâcher de situer ces nouvelles tentatives dans la forêt des recherches plastiques dont nous portons le poids de l'antique héritage.
>
> OSSIP ZADKINE.

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Juillet 1948
Dépôt légal : 3e trim. 1948

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS